

ECONOMIE

RURALE.

TOME · PREMIER.

ECONOMIE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

ÉCONOMIE

RURALE,

TRADUCTION DU POÈME

DU P. VANIERE,

INTITULÉ

PRÆDIUM RUSTICUM.

Par M. BERLAND.

TOME PREMIER.



A P A R I S,

Chez les Freres ESTIENNE, rue Saint
Jacques, à la Vertu.

M. D C C. L V I.

Avec Approbation & Privilège du Roy.

ECONOMIE

A. G. R. A. L. E.

TRADITION DE LA

DES

S
515

V354

E.1



1130139

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



1130139

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY



A MONSEIGNEUR
D'ALBERT D'ALLY,
DUC DE CHAULNES,
PAIR DE FRANCE,
BARON DE PÉQUIGNY, &c.
LIEUTENANT-GENERAL
DES ARMÉES DU ROY,



MONSEIGNEUR,

*Votre attachement pour les
Lettres, votre Nom, vos Digni-*

É P I T R E.

tés justifieroient les plus grands Éloges : ce n'est cependant point à ces titres , c'est à votre Cœur , à vos Vertus que je rends hommage. Si l'admiration faisoit naître le talent , je peindrois ce zèle ardent qui vous anime pour le bien de la Patrie dans les divers Commandemens que vous confie Sa Majesté , ce dévouement , cette fidélité héréditaires dans votre Maison à la Personne du Prince & aux intérêts de l'État. Je vous représenterois avec cette affabilité naturelle , cette vérité dans le caractère , & cette bonté officieuse qui vous

É P I T R E.

gagnent les cœurs. Enfin , que ne dirois-je point de l'étendue de vos connoissances , & du digne emploi que vous en faites ? Ce n'est point à des Arts frivoles que vous sacrifiez vos loisirs : l'utilité publique est le seul objet de vos recherches , de vos libéralités , & de vos travaux. L'Homme de Lettres n'a de droit sur votre Estime que lorsque ses Écrits caractérisent l'honnête-Homme & le Citoyen. Frappé de l'éclat d'un Mérite aussi rare , pouvois-je faire paroître cet Ouvrage sous de plus heureux Auspices ? Je me félicite chaque jour

É P I T R E.

de la permission que vous m'avez donnée de vous l'offrir, & je me croirai autorisé à m'en applaudir si vous l'honorez de votre suffrage.

Je suis, avec un profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

BERLAND.



P R E F A C E .



VANT que j'eusse songé à traduire le Poëme du Pere Vanniere, il me paroissoit surprenant que nous n'eneussions point encore de version dans notre langue : je ne pouvois me persuader que la difficulté de réussir, fût une raison suffisante pour détourner des gens de Lettres de l'entreprendre. J'imaginóis que la célébrité de l'Auteur, les éloges que lui ont donnés les Maîtres de l'Art, l'utilité de l'Ouvrage, & le plaisir qu'il fait à la lecture, devoient balancer les difficultés, & même les surmonter. Mais

ij *PRÉFACE.*

lorsque je les ai vû naître à chaque page, & se multiplier sous ma plume à mesure que j'avançois dans cette traduction, j'ai loué la prudence de ceux qui n'avoient pas osé entrer dans cette carrière, & ma surprise a changé d'objet; c'est ma hardiesse, ou plutôt ma présomption qui m'a étonné.

Tous les motifs qui peuvent déconcerter un Traducteur se sont présentés en foule pour me faire abandonner mon projet: difficulté de faire passer d'une langue dans une autre les beautés, l'esprit, & les images de tout Poëte en général; d'allier la fidélité dans la copie avec l'expression, les graces & le coloris de l'original; de saisir en maître les teintes les plus légères, les dégradations des couleurs, & les ombres de tout ce

PRÉFACE. ij

qui fait tableau : défaut de secours en traduisant un Poëme qui n'avoit jamais été traduit, ni même commenté : raison de découragement prise d'un injuste préjugé, mais néanmoins existant, qui range les Traducteurs dans la dernière classe des gens de Lettres : difficulté de parler en François des travaux de la campagne sans choquer des oreilles Françaises, d'annoblir par le choix des termes les détails champêtres, de rendre supportable, quelquefois même agréable, la sécheresse des préceptes qu'entraîne nécessairement avec soi tout ouvrage didactique. En un mot, difficulté de faire goûter des leçons sur l'Économie Rurale à une Nation, dont une partie croyoit il n'y a pas encore long-tems,

que la terre devoit servir nos besoins sans culture.

Nous ne sommes plus dans ces tems heureux où les Princes , les Généraux d'Armées , les Dictateurs même cultivoient la terre. L'agriculture étoit alors honorée comme le premier & le plus utile de tous les Arts. Les Souverains & les Grands ne se contentoient pas d'encourager les Peuples par leur exemple, ils les éclairoient encore par leurs écrits. Salomon qui depuis le Cédre jusqu'à l'Hissope connoissoit tous les arbres & toutes les plantes, se faisoit un plaisir * de cultiver des jardins, d'y planter toute sorte d'arbres, & de mettre au jour ses observations. Différens Rois ont écrit

* *Magnificavi opera mea, feci hortos & pomaria, & consevi ea cuncti generis arboribus. Eccl. c. 22.*

PREFACE.

sur l'Agriculture , & Magon Général Carthaginois a laissé sur cette matière vingt-huit volumes , qui ont été traduits en Grec & en Latin.

En Assyrie , en Perse , en Egypte , on récompensoit les gens dont les terres étoient bien cultivées , & l'on punissoit ceux qui négligeoient ce soin. Numa Pompilius & Ancus Martius , tous deux Rois de Rome , avoient la même attention. Dans les premiers tems de la République Romaine on alloit souvent chercher des laboureurs à la charrue , pour leur donner le commandement des Armées , & leur confier le gouvernement des affaires : les Curius Dentatus , les Camilles , les Fabricius , les Catons faisoient leurs délices des travaux de la campagne , passoient successivement de la

Chaise Curule à la charrue , fa-
voient manier également l'épée
& le hoyau , ense mencer les
terres & les conquérir , & dé-
posant les faisceaux revenoient
tout couverts de gloire & de
lauriers habiter leurs toits rus-
tiques.

Il n'est point étonnant que
dans ces tems reculés il y ait
eû tant d'Auteurs qui ayent écrit
sur l'Agriculture , puisqu'elle
étoit en crédit & en vénération ;
ils étoient sûrs de trouver des
lecteurs en traitant une matière
dont tous les honnêtes gens fai-
soient leur principale affaire.
Hésiode , Poète d'Ascra en Beo-
tie , & à peu près contemporain
d'Homère à ce qu'on croit , est
le premier qui ait fait un Poëme
sur la campagne ; il est intitulé
les ouvrages & les jours. Varron
Auteur latin , qui a écrit aussi

PREFACE. vij

sur l'Agriculture, compte jusqu'à cinquante Auteurs parmi les Grecs sur le même sujet. Nicandre Poète de Colophon, qui selon Suidas vivoit du tems d'Attale Roi de Pergame, & duquel Quintilien dit que Virgile a emprunté beaucoup de choses dans ses Géorgiques, a mis en vers les plaisirs & les travaux de la campagne : Caton & Palladius sont venus ensuite; & dans des tems postérieurs, Plin & Columelle sont entrés dans de très-grands détails sur la culture des terres, la nourriture des bestiaux, les occupations des Fermiers, & sur toute l'Économie Rurale. Le plus beau génie de l'antiquité, Virgile lui-même n'a pas dédaigné de faire des Géorgiques, & c'est de l'aveu des connoisseurs, le plus beau & le plus fini de ses ouvrages.

Quoique l'Agriculture du tems des Empereurs fût tombée dans une sorte de mépris, on conservoit encore de l'estime & de la vénération pour ces anciens personnages de la République, qui pouvant tenir les premiers rangs & passer une vie brillante au sein de la volupté, avoient préféré le séjour de la campagne à la pompe des Villes, des mœurs simples, une table frugale, une vie retirée & laborieuse, & tous les attributs de la modestie & d'une fortune médiocre à l'éclat des richesses & aux douces flateries des Courtisans.

On aimoit à se souvenir que ces grands hommes quand on venoit les chercher pour commander les armées, loin d'être enchantés de cette distinction ne quittoient leurs travaux domestiques qu'avec regret; que

c'étoit par soumission aux ordres de la République , & non pour leur intérêt particulier, qu'ils recevoient la commission de Général , & qu'il n'y avoit qu'un dévouement entier au bien de l'Etat & de la Patrie , qui pût leur faire supporter l'éloignement de leurs foyers rustiques : aussi lisoit-on encore Columelle avec plaisir , quoiqu'il reprochât aux Romains le peu de cas que de son tems ils faisoient de l'Agriculture.

» Je vois à Rome , dit cet Au-
» teur , des Ecoles de Philoso-
» phes, de Rhéteurs, de Géome-
» tres, de Musiciens , & ce qui
» est bien plus étonnant de gens
» occupés uniquement, les uns
» à préparer des mets propres à
» piquer le goût & à irriter la
» gourmandise , les autres à
» orner la tête par des frisures

x *P R E F A C E.*

» artificielles , & je n'en vois
» aucune pour l'Agriculture :
» cependant on peut se passer
» de tout le reste , & la Répu-
» blique a été longtems florissan-
» te sans tous ces Arts frivoles ;
» mais il n'est pas possible de se
» passer du labour de la terre ,
» puisque la vie en dépend. . . .
» Oseroit-on comparer aux au-
» tres Arts la sage & innocente
» Agriculture que le seul dérân-
» gement de nos mœurs a pû ren-
» dre méprisable , & par une
» suite nécessaire presque stérile
» & sans fruit ?

Ne pourroit-on pas appliquer
à notre siècle ce que dit Columelle du sien ? & notre goût
pour les Arts frivoles , pour le
luxe & les plaisirs , n'a-t-il pas
assez de rapport aux mœurs du
tems de Tibere , sous le règne
duquel vivoit cet Auteur ? Cette

PREFACE. xj

application a déjà été faite dans un livre moderne ^a ; l'Auteur étend les réflexions de Columelle, & se plaint qu'il n'y ait point en France d'Académie pour l'Agriculture & le Commerce : » On n'a point, dit-il, » imaginé des prix pour multiplier les Artistes, les Manufacturiers, les Agriculteurs ; » aucun fonds public ni particulier n'est destiné à encourager les découvertes utiles à la société. Un ^b Citoyen zélé s'éleve & rend publiques des observations sur l'Agriculture, » fruit d'une expérience longue

^a Il a pour titre Remarques sur les avantages & les désavantages de la France & de la Grande Bretagne, &c.

^b C'est M. Duhamel du Monceau, de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de la Société Royale de Londres, qui a donné un Traité sur la culture des terres, & un autre sur la conservation des bleds.

» & couteuse. Peu de gens feront
» les mêmes essais , faute de
» moyens , ou de crainte de per-
» dre s'ils ne réussissent pas : lui-
» même , faute de secours , fera
» forcé d'abandonner une étude
» à laquelle le travail & les facul-
» tés d'un seul Citoyen ne peu-
» vent suffire : enfin , c'est pres-
» que un phénomène entre les
» sujets des prix des Académies
» de France , que celui de l'A-
» cadémie d'Amiens qui propose
» pour l'année 1753 , des ques-
» tions relatives au commerce ; on
» n'a presque rien écrit sur l'Agric-
» culture , ni sur le commerce en
» général , encore moins sur les
» détails de ces objets , & sur
» ceux qui y ont rapport ; on a
» même négligé les secours que
» les Etrangers pourroient offrir
» sur ces matières. On ne trouve
» dans aucune Bibliothèque pu-

PREFACE. *xiiij*

» blique ni particuliere , de col-
» lection des ouvrages qui exis-
» tent sur le Commerce & l'A-
» griculture : on a enrichi avec
» soin la langue Françoisse des
» Poësies & des Romans de
» toutes les Nations , on a tra-
» duit quelques-uns de nos Poë-
» tes & de nos Romanciers
» bons & mauvais. Nos Auteurs
» sur le Commerce & sur l'A-
» griculture feront les derniers
» connus.

L'Auteur a bien senti que la cause de notre répugnance pour l'Agriculture , provient des principes d'éducation qu'on reçoit en France , mais il n'a parlé que du peu de goût que nous avons pour les voyages , qui selon lui sont la meilleure école , & il n'a point contredit ces principes. Cependant il auroit été important de faire connoître en quoi péchoit

cette éducation, puisqu'elle est la source de nos dégoûts & de notre mépris pour tous les Arts utiles. En effet quand nous aurions autant de passion que les Anglois pour les voyages, de quel avantage nous seroient-ils ? que rapporterions-nous après avoir couru le monde ? des ridicules, des vices de plus, & fort peu de mémoires intéressans pour la société. Nous en voyons l'expérience tous les jours. Parmi le petit nombre de jeunes gens qui vont en Angleterre, il n'y en a aucun qui revienne meilleur ou plus instruit ; il n'est mention dans leur Journal que des singularités Angloises, de quelques particularités sur les spectacles & les actrices, sur les promenades & le jeu. On y parle aussi d'aventures galantes vraies ou fausses : c'est même le plus

P R E F A C E. *xv*

gros chapitre du journal ; mais il n'est pas dit un mot du Gouvernement , de la Police , du Commerce & de l'Agriculture. Pour voyager avec fruit , il faut savoir autre chose que chanter , monter à cheval , faire des armes & aligner des vers. Il faut avoir au moins un commencement de sagesse , un desir ardent de se perfectionner , dans la vûe de se rendre utile à sa Patrie , une notion générale des Arts , un esprit docile & le cœur libre : il faut envisager le bien public comme l'objet principal d'un Citoyen ; n'exiger l'estime de personne , qu'après avoir servi l'humanité ; & se croire , quand on ne contribue pas au bonheur de la société , indigne de jouir des avantages qu'elle procure. Qu'avec ces préliminaires on va loin , & que les progrès dans les Arts sont

rapides! On reconnoit alors que la terre porte à regret un homme qui se croit né uniquement pour lui-même , & qu'au contraire le particulier , fût-il artisan , qui par son travail ou ses conseils , soulage , enrichit , éclaire sa Patrie , mérite autant d'honneur , & de respect qu'un Héros qui la défend.

Mais y a-t-il rien de plus opposé à ces maximes que les principes de notre éducation? Nous sommes assaillis pendant notre jeunesse par un tas de Maîtres ; qui presque tous ne nous enseignent que des frivolités : on façonne le corps , on polit l'esprit superficiellement , & on néglige le cœur , la partie essentielle de l'homme. On crieroit à l'extravagance, si un Peintre s'avisait de donner à ses figures des attitudes , des graces , & une draperie

PREFACE. xvij

rie avant d'avoir fait la tête, & l'on n'a pas de honte de faire de nous des pagodes & des *Pantins* avant que de nous rendre hommes: quand on nous a chargé la mémoire de Grec & de Latin, & qu'on nous a débité dans les Colléges, ou chez nos Parens, quelques vieilles histoires, qui n'ont point de trait à nos mœurs, on nous croit des modèles de perfection, & on nous introduit dans le grand monde comme des Etres capables & propres à tout, mais à tout ce qui n'est point nécessaire. Les riches sont élevés dans le mépris de tous les gens qui sont obligés de travailler pour vivre; ils traitent l'artisan, le laboureur, le commerçant comme des esclaves, & ne souffrent ces especes dans la société que comme des ombres propres à faire sortir leur éclat.

xviiij P R E F A C E.

Si par hazard le Gouverneur ou les Parens d'un enfant de qualité ont assez de courage & de bon sens pour l'instruire des devoirs de l'homme relativement à ses différens points de vûe , & pour lui apprendre que la vertu, l'honneur & les solides occupations composent le vrai citoyen , que la noblesse & la fortune n'en font tout au plus que le vernis , que les Arts de pur agrément ne sont que l'accessoire & non l'essentiel de l'éducation , & qu'on est obligé d'être bon, bienfaisant, zélé pour l'intérêt public , plus indispensablement que d'être joli homme : ce jeune Seigneur est tout étonné quand on le livre à sa propre conduite , & qu'il fréquente les gens *du bel air* & *du bon ton*, d'entendre prêcher la controverse de tout ce qu'on lui a enseigné , & de voir que le plus

fété des cercles & des assemblées, est celui qui a le ton le plus avantageux, & qui a le mieux peroré sur les colifichets : s'il ouvre la bouche, & qu'il s'avise de raisonner avec justesse sur des matières intéressantes, on se demande tout bas s'il est François, & on ne lui répond que par une pirouette, ou un morceau d'Opéra. Les jeunes gens le persiflent, & il se voit la fable de tout le monde, parce qu'il ne ressemble pas au général; ainsi défolé de ce ridicule, le plus terrible fléau de l'amour propre, il maudit ses Parens & son Gouverneur, par qui il croit avoir été trompé, abjure leurs principes, s'en défait comme d'une crasse de Collège, devient fat, libertin, petit maître, & perd en un mois par le mauvais exemple, le fruit de l'éducation

la plus raisonnable & la plus soignée.

Il n'est donc pas avantageux de faire voyager un jeune homme, à moins qu'on n'ait versé dans son cœur les semences des qualités sociales & patriotiques; ce n'est pas même assez qu'il les ait reçues, s'il est l'unique ou du moins presque le seul à les avoir, le mauvais exemple les étouffera bientôt & les empêchera de fructifier. Il faudroit avant toutes choses réformer la façon de penser de la Nation: mais comment y parvenir? ce ne sera point par les préceptes, ils sont inutiles; quand il s'agit de corriger toute une Nation, la voye la plus courte est l'exemple *. Et à qui appartient-il de montrer l'exem-

* Longum est iter per præcepta, breve per exempla. *Sen.*

PREFACE. *xxj*

ple, & de faire cette réforme ? C'est aux Chefs de l'Etat, aux gens en place, aux principaux membres de la Société, c'est à eux à donner le ton, en témoignant du goût pour le Commerce & l'Agriculture, à creuser ces deux sources inépuisables de richesses & de bonheur, par leurs réflexions & leurs travaux, à protéger, récompenser & honorer ceux qui cultivent ces Arts avec succès & distinction, & à rejeter sur les occupations frivoles tout le mépris qu'on attache aux professions utiles: car tandis qu'il n'y aura qu'un petit nombre de particuliers à faire des observations, pour étendre le commerce ou le rectifier, ou pour multiplier les productions de la terre, le général de la Nation ne se modélera point sur ces gens sans qualité, dont on ne fait aucun

xxij *P R E F A C E.*

cas, & les Auteurs patriotes & bien intentionnés, auront beau écrire contre la dépravation des mœurs & le vice de l'éducation françoise, il n'en résultera aucune réforme, & on ne les regardera que comme des déclamateurs ou des Philosophes fastidieux.

Un seul homme a réformé nos idées sur la Philosophie, & son nom vivra toujours, parce qu'il a été le premier à nous donner des principes sûrs pour entrer dans les sentiers de la vérité; un seul homme a changé la face du Commerce, & quoique cette partie n'ait été qu'ébauchée par le grand Colbert, il s'est immortalisé: un seul homme ne pourroit-il pas réformer les abus de notre éducation, détruire nos préjugés honteux sur l'Agriculture, & ne seroit-il pas aussi glo-

PREFACE. *xxiiij*

rieux pour un Ministre d'en être appelé, comme ^a Magon, le pere & le restaurateur, & de subjuguier l'esprit des François en le tournant au solide, que d'étendre les limites du Royaume par la guerre & la dépopulation?

Horace, après avoir déploré dans une de ses plus belles Odes la corruption des mœurs de son siècle, & prouvé que les pertes des Romains pendant la guerre provenoient de la mollesse de leur éducation, de leur goût pour les plaisirs & la débauche, & du mépris qu'ils avoient pour l'utile, s'écrie avec éloquence :
» Ce * ne sont pas des Romains

*a Veruntamen Carthaginensem Magonem
vel rusticationis parentem veneremur. Colum.*

** Non his juventus orta parentibus.*

Infecit aquor sanguine Punico.

xxiv *PREFACE.*

» semblables à ceux d'aujourd'hui,
» qui ont teint la mer du
» sang des Carthaginois, & qui
» ont fait tomber sous leurs
» coups le puissant Antiochus,
» Pyrrhus, & Annibal notre plus
» fatal ennemi : c'étoit une race
» d'hommes robustes & rustiques,
» exercés à manier la
» houe, à rompre les guérets, &
» à couper du bois, dont ils por-
» toient des fardeaux selon l'ordre
» qu'ils en recevoient d'une
» mere rigide.

Les mêmes raisons subsistent

*Pyrrhumque & ingentem cecidit
Antiochum, Annibalemque dirum.*

*Sed rusticorum mascula militum
Proles sabellis docta ligonibus
Versare glebas & severa
Matris ad arbitrium recisos*

Portare fustes, &c.

L. 3. Od. 6.

parmi

parmi nous. Notre penchant pour le luxe , pour l'oïſiveté , la molleſſe , & les riens , nous détourne , & nous détournera toujours , tandis qu'il durera , des occupations honnêtes & avantageuſes. Si je ne craignois de paſſer les bornes de mon ſujet , que j'ai peut-être déjà franchies , il ne me ſeroit pas difficile de faire voir que la volupté gagne juſqu'aux troupes , que la plupart des ſoldats ſont énervés par la débauche , & qu'en tems de guerre les Hôpitaux d'armée ſont preſque pleins de malades , avant même qu'on ait combattu. Le petit nombre des laboureurs ſuffiſant à peine pour les travaux de la campagne , on ne peut plus tirer de la charrue qu'une médiocre quantité de ces hommes robuſtes pour en faire des ſoldats , à moins qu'on ne veuille laiſſer les

terres incultes; on est donc obligé pour recruter les troupes de ramasser dans les villes l'excrément du peuple, des fainéans, des cadavres vivans, qui s'engagent pour déserter, ou pour se faire traiter de leurs maladies dans les Hôpitaux: d'où il arrive que le fond effectif d'une armée se trouve réduit à la moitié quand il est question d'une bataille.

Il est aisé d'après ces différentes observations de comprendre combien j'ai eu besoin d'encouragement dans la traduction d'un Poëme qui embrasse tous les travaux rustiques, & combien en même tems j'ai eu de difficultés à vaincre pour la mettre en état d'être lue par des François: car ils étendent le mépris qu'ils ont pour les détails champêtres jusqu'aux noms qui les expriment; il nous a plû d'at-

tacher des idées basses à une infinité de choses que l'oreille ne peut entendre nommer dans un Ouvrage poëtiques, sans être révoltée. Les Grecs & les Romains pensoient différemment; non-seulement ils avoient annobli tous les termes qui concernent les Arts mécaniques, mais la fécondité de leur langue leur offroit dix expressions pour une; la nôtre, au contraire, n'a souvent qu'un mot pour signifier une chose, & ce mot précisément est une expression basse, que le bel usage a proscrite, & releguée dans le stile burlesque, ou comique: & tel est, dit l'Abbé des Fontaines, le genre de notre langue, que si nous voulons substituer aux mots vulgaires, un langage détourné, une périphrase neuve pour exprimer de petites choses, ces tours paroissent singuliers, &

xxviiij *P R E F A C E.*

quelquefois même ridicules. Le Pere Vanniere a bien senti la pauvreté & le caprice de notre langue à cet égard : aussi s'est-il bien donné de garde de faire son Poëme en François. Les Anglois qui veulent être libres en tout , se sont affranchis de cette délicatesse comme d'une servitude : ils se servent sans scrupule des termes les plus communs , pourvû qu'ils désignent clairement leurs idées ; & dans la crainte de blesser l'oreille , ils ne perdent point à choisir des mots , un tems qu'ils employent plus utilement à penser & à approfondir.

Malgré ces difficultés je me suis soumis à l'usage , & j'ai respecté la délicatesse de notre langue , parce que ce n'est point à un simple particulier à réformer un préjugé national ; j'ai donc fait tous mes efforts , pour ban-

P R E F A C E. xxix

nir de mon stile les termes bas & vulgaires, surtout dans les descriptions, qui plus susceptibles d'élégance & d'agrémens, exigent un langage plus noble & plus relevé. Mais comme tout Poëme didactique suppose des préceptes, & que pour les donner il faut entrer dans des détails qui n'offrent que des images grossières & communes, lorsque l'Auteur a pour objet des Arts mécaniques comme les travaux de la campagne, il ne m'a pas été possible de rendre ces endroits avec élégance. Il seroit injuste dans ces morceaux d'exiger autre chose d'un traducteur que de la clarté, de l'exactitude & de la précision, & il doit être dispensé du coloris & des graces, puisqu'en notre langue n'en a point pour ces objets.

Il n'est pas moins difficile de

xxx *PREFACE.*

faire passer d'une langue dans une autre les images & les beautés d'un Poëme : car quoique la nôtre ait assez de fécondité, d'élégance & d'harmonie, dans les sujets nobles & spirituels, on n'ignore pas que chaque langue a son génie particulier, & que les images qui plaisent dans une seroient insoutenables dans une autre, si on les copioit littéralement. Les beautés d'une langue étrangère ressemblent, pour la plupart, aux plantes rares qu'on nous apporte d'une région éloignée pour enrichir nos jardins : l'art le plus industrieux, les arrosemens les plus sages, les soins les plus vigilans, ont bien de la peine à les sauver : tout cela ne rachette point la température de l'air, la qualité de la terre & le degré de chaleur; elles perdent de leur agrément à être

PREFACE. xxxj

ainfi transplantées, meurent souvent, & dégénèrent toujours pour les propriétés. Un Traducteur a les mêmes inconvéniens à craindre : ce n'est qu'à force de méditations sur son original, de corrections & d'avis, qu'on rend supportable la traduction d'un Poème, & que l'on en conserve une partie des beautés. On est même obligé quelquefois de rejeter les images, ou bien de les remplacer par quelque chose d'équivalent, parce que notre langue, délicate & scrupuleuse, n'admet point les figures fortes, les métaphores hardies, les constructions neuves. La moindre licence contre la Grammaire nous blesse : dès qu'on veut prendre l'effor par des routes inconnues, la critique surveillante est aux barrières, & nous arrête. Ainsi pour être lû & goûté par les

xxxij PREFACE.

connoisseurs , il faut se renfermer dans le cercle des tours & des expressions adoptés par l'usage , de façon cependant que l'on paroisse * riche & varié , même dans sa médiocrité , & que si les mêmes termes reviennent , ce soit de loin à loin , & sous des jours différens. Pour cela le grand point est de bien connoître le fond de sa langue , de faire valoir , & d'étaler artificement ce qu'elle a de riche , à l'imitation de l'Optique , dont l'ingénieuse magie multiplie , quand elle veut , les mêmes objets.

* Voulez-vous du Public mériter les
amours ,

Sans cesse en écrivant variez vos discours ;

Un stile trop égal & toujours uniforme

En vain plaît à nos yeux , il faut qu'il nous en-
dorme.

Boil. art Poët.

PREFACE. xxxiiij

Mais s'il est mal aisé de traduire , même en prose , un Poëme qui a pour objet un Art mécanique , il l'est encore davantage , pour ne pas dire impossible , de le faire en vers ; parce que notre langue encore plus rigide pour la Poësie , ne pardonne rien , & que d'ailleurs la rime & le mécanisme de notre versification ne peuvent s'accorder avec la fidélité qui est le principal mérite d'une traduction : » on omet , ou l'on ajoûte nécessairement , & dès-lors » on cesse d'être Traducteur , » proprement dit ; on n'est qu'un » imitateur ou un paraphraste. C'est le sentiment de l'Abbé des Fontaines ; il l'a soutenu dans la feuille 477. des *Observations sur les écrits modernes* , contre l'opinion de M. le Président Bouhier ; & l'a encore fortifié

xxxiv P R E F A C E.

par de nouvelles raisons dans son *Discours sur la Traduction des Poëtes*. Le Pere Sanadon dans la Préface qui est à la tête de sa traduction des Oeuvres d'Homère, avoit pensé de la même façon avant l'Abbé des Fontaines. Pour ne pas m'étendre davantage sur cette matière, je renvoye le Lecteur aux Ouvrages que je viens de citer; je releverai seulement la contradiction où l'Abbé des Fontaines est tombé, en parlant de notre versification. Voici comme il s'exprime dans son *Discours sur la traduction des Poëtes* : » Pour ce » qui est de la rime qui caracté- » rise particulièrement nos vers, » on me permettra de compter » pour rien ce prétendu agré- » ment qui n'est point naturel, » & qui est incapable de faire par » lui-même d'autre impression.

P R E F A C E xxxv

» sur notre ame, que celle du
» dégoût, & de l'ennui. « Il sou-
tient la même chose dans son
Discours sur les Géorgiques :
» Que ne pourroit-on pas dire
» ici (ce sont ses termes) des
» inconvéniens de notre versi-
» fication, & du vice radical de
» nos vers, surtout de nos vers
» Alexandrins, dont l'hémisti-
» che périodique, en les cou-
» pant avec une insipide égalité,
» produit nécessairement une
» uniformité ennuyeuse dans des
» ouvrages de longue haleine,
» & endort le lecteur, sur qui
» la rime seule suffiroit d'ailleurs
» pour produire cet effet.

Selon ces deux citations l'Ab-
bé des Fontaines pense qu'il est
impossible de faire en vers Fran-
çois quelque chose de suppor-
table, si l'ouvrage est de longue
haleine. Cependant il assure

xxxvj *PREFACE.*

dans son même *Discours sur les
Georgiques* : » Que Despréaux,
» dans son *Art Poétique*, a en-
» fanté un Ouvrage si accompli,
» que ceux qui se donnent les
» airs de le mépriser en sentent
» eux-mêmes la perfection : que
» M. l'Abbé Duresnel a réussi
» dans sa traduction en vers des
» deux Poèmes de Pope, sur la
» Critique & sur l'Homme *, &
» qu'enfin nous pourrions pro-
» duire d'excellens Poèmes sur
» la Musique, sur la Peinture,
» sur la Navigation, sur l'Art de
» la guerre.

Comment tout cela se peut-
il, si la rime & le mécanisme de
nos vers *produisent nécessairement
une uniformité ennuyeuse* ;
& si, selon l'Abbé des Fontaines,

* Autre contradiction, puisque selon lui
toute traduction en vers est infidèle.

PREFACE. xxxvij

» on peut soutenir sans air de pa-
» radoxe, qu'il n'y a plus dans le
» monde que de la prose, & que
» tous les vers en langue vulgaire
» chez toutes les Nations moder-
» nes, ne sont que des phrases
» coupées, dont les mots sont
» comptés avec une marque au
» bout de chaque ligne, inventée
» pour la distinguer de la suivan-
» te, & appellée *rime* ?

Je ne crois pas que le judi-
cieux Auteur qui nous a donné
l'esprit du Pere Massillon, & qui
nous fait espérer celui de l'Abbé
des Fontaines, mette cette con-
tradiction dans la collection
qu'il fait de ses traits d'esprit &
de justesse.

L'Abbé des Fontaines a outré
sa proposition : il devoit se bor-
ner à dire qu'on ne peut pas
faire en vers une traduction fi-
dèle d'un Poëme de longue ha-

xxxviii P R E F A C E.

leine. M. l'Abbé Duresnel n'a point réussi comme Traducteur ; c'est comme imitateur , & quelquefois même comme créateur. Les François qui ont lû le Poëme de Pope en Anglois soutiennent que M. l'Abbé Duresnel diffère de son original , presqu'autant pour les images & les pensées, que pour la langue & la versification. On assure que le célèbre Auteur de la Tragédie de Didon a achevé la traduction en vers des Géorgiques ; si cela est , on peut prédire , sans faire tort à M. le Franc , que ce sera une imitation heureuse , un portrait bien dessiné , dont l'expression sera léchée autant que le sujet le permet , qui aura quelques traits de Virgile , & auquel il ne manquera pour être parfait que plus de ressemblance avec l'original.

PREFACE. xxxix

Si je n'avois consulté que mon inclination , j'aurois traduit en vers le Pere Vanniere ; mais quelques charmes qu'ait pour moi la Poësie , les barrières insurmontables qu'opposent constamment la rime & la mesure aux efforts d'un Traducteur , partisan de la fidélité , m'ont fait donner la préférence à la prose. C'est bien assez d'être assujetti à prendre le caractère & le génie de son Auteur , à saisir les tours qui lui sont propres , à s'élever & à descendre avec lui , à le suivre dans ses écarts même , comme une ombre attachée à ses traces ; en un mot à le rendre trait pour trait , selon le génie de la langue qui l'interprête , sans s'asservir aux règles d'une versification tyrannique , qui dispute sans cesse le pas à l'exactitude , & souvent au bon

sens. Un Traducteur n'a donc pas trop, même en prose, de toute son attention, & de tout son art, sur tout si l'original n'a point encore été traduit ni commenté. Or le Poëme du Pere Vanniére est dans ce cas; personne avant moi n'a entrepris cet ouvrage, aucun guide ne m'a montré le chemin, aucun commentaire pour l'éclaircissement du texte, ne m'a aplani les difficultés: j'ai quelquefois traduit le même endroit de dix façons différentes, avant de trouver le vrai sens; il m'a fallu me remplir des expressions & des tours propres à mon Auteur, afin de pouvoir par la comparaison des passages intelligibles, tirer des lumières pour ceux qui ne l'étoient pas, & démêler leur faux jour. Ceux qui traduisent les Poëtes anciens ont vingt guides

P R E F A C E. *xlj*

au lieu d'un ; presque toutes les difficultés sont levées ; les secours des commentateurs, qu'on appelle communément *variorum* , autrement des différens Scholiaſtes, vous mettent en état de choisir le ſens le plus raifonnable, & qui eſt le mieux appuyé : vous n'avez point la crainte de donner à gauche dans les endroits ſuſceptibles de pluſieurs interprétations différentes, parce que l'obſcurité de ces paſſages, & l'éloignement des tems ne permettant pas de connoître clairement la penſée de l'Auteur , on peut rarement vous contredire avec certitude : mais quand on a traduit un Poëme moderne , quelques gens de Lettres contemporains de l'Auteur , dont l'âge n'eſt pas reculé , peuvent vous montrer évidemment vos erreurs , & vous combattre avec

xlij *P R E F A C E.*

des armes sûres , s'il leur a transmis des éclaircissemens sur les endroits difficiles. Il faut donc des recherches pénibles , des corrections sans nombre , & une attention plus scrupuleuse pour réussir dans la première traduction d'un Poëme moderne , qu'il n'en faut dans la version des Poëmes anciens. On peut à la vérité consulter quelques gens de goût ; mais ce qu'un Traducteur n'entend point après une forte application , est ordinairement plus obscur encore pour celui que l'on consulte , à moins que la difficulté ne roule sur quelque règle d'Art , & que celui à qui vous vous adressez ne soit un Artiste intelligent.

Quelque constance , quelque peine qu'exige une traduction d'un long Poëme ; il n'est point peut-être de travail plus ingrat ,

PREFACE. xliij.

& aussi peu flateur pour l'amour propre. Les Lecteurs, pour la plûpart ignorans, confondent la version d'un Poëme avec celle d'un ouvrage sec & purement dogmatique, où il n'est question ni de goût, ni d'esprit, ni de pensées sublimes ou délicates, ni de comparaisons brillantes, ni de graces, ni d'harmonie; ils ne tiennent point compte de cette perpétuelle contension d'esprit où il faut être, pour ne pas perdre de vûe son modèle, & ne pas se livrer à sa propre imagination, de votre pénétration à saisir les rapports des deux langues, à appercevoir toutes les beautés, & à les placer dans leur jour avec la même entente, le même dessein, & sans autre différence que celle du langage; ils ne font point cas du discernement qu'on doit avoir, pour

apprécier les figures & leur substituer des ornemens équivalens, quand le génie de la langue le demande. On ne remarque point les différens stiles qu'un Traducteur est obligé de prendre, selon les sujets que traite son Auteur, parce que bien des gens ne se doutent pas que la prose soit susceptible de différens nombres. Comment donc vous loueroit-on du soin que vous avez pris de rendre votre style tantôt coulant & léger, comme un ruisseau qui serpente; tantôt plein & majestueux comme un fleuve qui roule ses eaux avec dignité; tantôt vif, précis, saillant & ferré comme un jet d'eau qui s'élançe dans les airs à perte de vûe; tantôt harmonieux & mesuré comme une cascade qui charme à la fois les oreilles & les yeux? Tout cela est moins que

PREFACE. xlv

rien , vous dit-on, dès qu'on fait deux langues ; rien n'est si aisé : on vous ravale même au point de vous comparer à un Graveur, qui tire l'estampe d'un tableau. Comme l'Abbé des Fontaines a fait voir le peu de justesse de cette comparaison humiliante , je vais rapporter ses termes :
» L'estampe , dit-il , ne représente que le simple dessein ;
» mais une traduction fidèle &
» élégante , n'exprime-t'elle que le fond de la pensée du Poëte ?
» n'en a-t-elle pas tout le coloris , c'est-à-dire les images , les agrémens, la vivacité, l'harmonie ? Tout au plus son coloris est moins vif par le défaut du mètre : une traduction en prose n'est donc point à un original en vers, ce que le burin est au pinceau. Si on vouloit comparer une bonne traduction à

xlvi *PREFACE.*

» une bonne copie de tableau, la
» comparaison dans un sens
» pourroit sembler plus juste ;
» cependant elle est encore im-
» parfaite, en ce que le Peintre
» copiste ne fait aucun usage de
» son génie , & n'a d'autre em-
» ploi que de choisir ses couleurs
» sur sa palette , & de les appli-
» quer suivant son modèle : le
» Traducteur au contraire doit
» pour ainsi dire , créer lui-mê-
» me ses couleurs ; il faut que
» son génie les cherche, les trou-
» ve , les assortisse , & les appli-
» que avec goût , &c.

Malgré ces raisons , le com-
mun des lecteurs ne donne qu'à
regret le nom d'Auteur à quel-
qu'un qui traduit un Poëte , &
s'il réussit , on ne lui accorde
d'autre talent que celui de
savoir bien deux langues ; il
n'y a que des Traducteurs mê-

PREFACE. xlvij

mes, ou des gens consommés dans la belle Littérature, qui puissent estimer la valeur d'une bonne traduction de Poëme, & quand on peut obtenir leurs suffrages, on est peu touché de n'être pas goûté des autres Lecteurs. Les bons Traducteurs sont plus rares que les bons Historiens, que les bons Orateurs, & que les bons Poëtes. C'est une preuve qui gît en fait : retranchez deux ou trois Traducteurs François, le reste est misérable : les Poëtes Grecs & Latins sont pour ainsi dire deshonorés dans les versions qu'on en a faites ; nous avons eu au contraire dans tous les genres plusieurs écrivains créateurs qui ont réussi. La meilleure traduction que nous ayons de Virgile est sans contredit celle de l'Abbé des Fontaines ; cependant quoiqu'il

xlviij *PREFACE.*

ait eu le secours des autres Traducteurs & des Scholiastes, combien de fautes n'y pourroit-on pas reprendre? Dira-t-on que cet Auteur ignoroit le latin, ne favoit pas écrire, & ne connoissoit pas les règles? non sans doute; il ne manquoit ni d'esprit, ni de connoissances, ni d'art, c'étoit le précepteur du bon goût, & il avoit plus d'une fois fait ses preuves de Littérateur éclairé, & de bon Ecrivain. Ses fautes viennent donc du grand nombre de difficultés qui se présentent dans une longue traduction, & de ce que le cerveau le mieux constitué n'est que rarement capable d'une attention assez forte & assez constante, pour arriver à la perfection dans un pareil ouvrage.

Quelle raison, malgré tant d'écueils, a donc pû m'engager à

PREFACE. *xlix*

à traduire le Pere Vanniere? c'est le cas que les connoisseurs font de son Poëme; c'est l'agrément des descriptions, la nouveauté de plusieurs sujets qui n'avoient point été traités, comme les légumes, les oiseaux de la basse-cour, les pigeons & les parcs; c'est l'honneur que j'espérois me faire, si je surmontois les obstacles; c'est enfin l'envie d'affoiblir le dégoût qu'on a pour l'agriculture & la vie champêtre, en mettant à la portée d'un plus grand nombre de personnes les préceptes & les beautés du *Prædium rusticum*.

Quand un Orateur Evangélique a le bonheur de ramener au bercail une brebis égarée, il ne regrette plus ses travaux apostoliques, son zèle est payé par le salut d'une seule ame. Je n'ambitionnerois également, pour

1 *PREFACE.*

fruit de ma traduction, que de rendre agriculteur un seul François ; mais je voudrois que ce fût un homme en place que je pusse convertir , afin que par son exemple & son autorité, il fût des prosélites qui travaillassent à leur tour à la propagation de l'agriculture. Quelle satisfaction pour moi si je voyois un jour la Nation aussi curieuse des travaux & des plaisirs champêtres, qu'elle est aujourd'hui passionnée pour des amusemens frivoles !

Il est tems de passer aux défauts que la critique a repris dans le Poëme du Pere Vanniere. Quelque partisan que je sois de cet Auteur, son mérite ne me fait point illusion , & je ne veux point suivre la folle manie de la plupart des traducteurs, qui relevent comme des beautés les

PREFACE. *lj*

taches mêmes de leur original, au lieu de se borner à les couvrir : c'est une petiteffe de ^a jurer par un Auteur & d'en être idolâtre au point d'encenser ses erreurs. Ami du vrai en tout, je ne puis dissimuler que le Pere Vanniere n'a pas toujours été guidé par un goût sûr ; il a indiscrettement embrassé tout ce qui concerne la maison rustique, comme si un Poëme étoit un Traité ; il est entré dans des détails petits ou inutiles ; il s'est appesanti sur des sujets qu'il ne falloit qu'effleurer, & ne s'est pas trop soucié de soulager l'attention du Lecteur par des fictions agréables ; il est d'autant moins excusable de s'être livré à son penchant pour les minuties, que lui-même

a Nullius addictus jurare in verba magistri. Hor.

lij *PREFACE.*

se reproche ce défaut dans son XII^e livre, où il dit à l'article des poulets;

Dum moror & nimio per singula versor amore.

Il auroit dû se souvenir du précepte d'Horace qui veut ^a qu'on supprime tous les détails qui ne sont pas susceptibles d'agrément, & imiter le Prince des Poètes, qui au jugement de Plin^e n'a pris que la fleur de son sujet. D'ailleurs le Poème du Pere Vanniere, quoique d'une grande étendue, puisqu'il contient environ 12000 vers, n'a que bien peu de morceaux sublimes, & les digressions qui terminent la plupart des livres de ce Poème plaisent moins par le fond que

a

Et que

Desperat tractata nitescere posse relinquat.

Art. p.

PREFACE. liij

par l'élégance du stile, & par l'harmonie. Virgile au contraire fait voir dans les Epifodes des Géorgiques toute la beauté de son génie; il s'éleve avec ces ailes de feu qui ravissent une ame au céleste séjour: (Rouffseau.)

J'ai dit que le Pere Vanniere n'avoit pas mis assez de fictions dans son Poëme; car à l'exception de trois ou quatre livres qu'il a semés de fables & de métamorphoses, il n'y en a point dans les autres pour délasser le lecteur: cependant tout Poëme doit être nourri de fictions, la Fable est même l'ame de la Poësie; & un ouvrage didactique en exige plus qu'un autre, à cause de la sécheresse des préceptes, à moins qu'on n'ait l'art de les mettre en descriptions; & de les relever par des comparaisons ingénieuses, & des images fré-

quentes, comme a fait Horace dans son Art Poëtique. Les plus grands Maîtres ont jugé la fable nécessaire dans un Poëme, pour peu qu'il soit long; & la raison en est prise dans la nature. Tout Poëme en général doit avoir pour objet ou de corriger nos mœurs, ou de multiplier nos connoissances en nous amusant; mais comme les règles d'art exigent une grande contention d'esprit, & que les principes de morale mortifient nos sens, on y trouve toujours quelque chose d'austère, de sec & de rebutant. Le bon Poëte a donc l'adresse de coudre sa morale & ses préceptes à * une fiction agréable, afin de les faire goûter: il fait qu'il

* Une morale nue apporte de l'ennui;
Le conte fait passer le précepte avec lui.

La Font. Fab. du Lion & du Chasseur.

P R E F A C E. *lv*

faut traiter le commun des hommes comme des enfans , & emmieller les bords de la coupe qui contient le remède propre à leur guérison ; il joint à l'action principale des épisodes intéressans , dans lesquels sont fondues pour ainsi dire , les vérités morales dont il veut imbiber notre ame ; il nous montre nos vices dans ceux des autres , & nous en inspire de l'horreur par les couleurs dont il les peint : les préceptes tout nuds échappent , ou révoltent ; mais quand ils tiennent à une action elle leur donne de la consistance & de l'agrément ; ils font alors sur l'esprit la même impression qu'un beau tableau sur les yeux , le précepte s'empreint avec la fable dans la mémoire. Instruisez en action , dit Rousseau dans une de ses Epîtres : pourquoi cela ? si ce n'est

lvj *P R E F A C E.*

pour attacher le lecteur, & faire passer l'instruction à la faveur d'un récit séduisant; en un mot on ne lit des vers que par délassement, & parce qu'on espere y trouver des choses amusantes, qui demandent peu d'application pour être entendues. Un Poète ne doit donc qu'entamer les règles d'un art, moins pour l'enseigner que pour faire naître l'envie de l'apprendre par l'heureux choix qu'il fait d'un petit nombre de préceptes encadrés dans des fables, ou de belles descriptions : l'utile doit être enveloppé, on ne veut voir paroître que le plaisir & les graces, autrement un Poème manque son effet, qui doit être de nous disposer par le charme de la fiction & de l'harmonie, à une étude plus sérieuse, de ce qu'on n'a fait qu'ébaucher.

P R E F A C E. lviij

Comment donc le Pere Van-
niere dans une remarque , pag.
273. a-t-il pû traiter la fable de
sottises & de contes de vieilles ?
Saint Grégoire de Nazianze a
adopté dans ses Poësies quelques
fables reçûes , & en a inventé
d'autres. Synésius , Evêque de
Ptolémaïde , jugeoit la fable né-
cessaire dans un Poëme. Le Pere
Rapin , & tous les bons Poëtes
doivent en partie leur célébrité
aux fables qu'ils ont eû le génie
d'inventer & l'adresse d'insérer
à propos dans leurs Poëmes.

Quoi qu'il en soit, le Pere Van-
niere a ses épisodes , mais dans
un autre genre que ceux de Vir-
gile , & du Pere Rapin : ce sont
des écarts Poëtiques qui lui
sont propres ; d'ailleurs sa fé-
condité dans l'expression ,
l'harmonie & la douceur de ses
vers , la multitude & l'aménité
de ses descriptions semblent

lviiij *PREFACE.*

dédommager des agrémens de la fable. On trouve par-tout des payfages charmans; ses tableaux des mœurs & des plaisirs champêtres ont un si beau coloris, qu'on est tenté de renoncer au séjour des villes. Quelques gallicismes déparent un peu son stile; il n'est pas aussi pur que celui du Pere Rapin, mais il est aussi élégant & plus varié; son vers n'est pas Virgilien, c'est un mode qui affecte pourtant l'oreille avec plaisir: il est même d'une harmonie trop soutenue. L'Auteur a marqué trop d'éloignement pour les élisions, ses vers en deviennent trop sonores. Il est de certaines duretés qui préparent utilement l'oreille à sentir tout le mérite des beaux sons qui suivent. C'est ainsi que les dissonances en musique, quand elles sont habilement sauvées, produi-

P R E F A C E. lix

sent une harmonie qui flate davantage. Virgile a excellé dans cette partie, comme dans les autres, c'est partout un grand Maître. Cependant on peut dire que si le Poëme de Vanniere est au-dessous des Géorgiques pour les épisodes & le stile, il est au-dessus pour la variété des sujets & pour le choix des détails dans les endroits où il ne s'est pas arrêté à des minuties.

Comme il n'y a point de vers François sans rime, & conséquemment qu'un vers n'en est un qu'autant qu'il rime avec un autre qui le suit, je ne me suis point assujetti à cette règle qui défend de mettre douze syllabes mesurées dans un ouvrage de prose. J'ai évité les rimes autant que je l'ai pû; mais quand douze syllabes se sont présentées par hazard dans la forme d'un vers

Le *P R E F A C E.*

Alexandrin ou dissyllabe ; je n'ai point cru devoir rompre cette mesure. M. de la Motte & l'Abbé des Fontaines ont méprisé avec raison cette fausse délicatesse , puisqu'il n'y a point d'unité dans nos vers , & qu'ils doivent marcher pour ainsi dire accouplés.

A l'égard des épithètes j'en ai retranché quelques-uns qui auroient paru oisifs , & j'en ai substitué d'autres à certains qui auroient été puériles ou approchant du pléonafme : la langue latine en admet beaucoup qui n'auroient point de grace en François , c'est au Traducteur à les bannir quand il a du goût. Je me suis permis en récompense quelques légères additions pour l'éclaircissement de certains passages , ou pour rendre la phrase

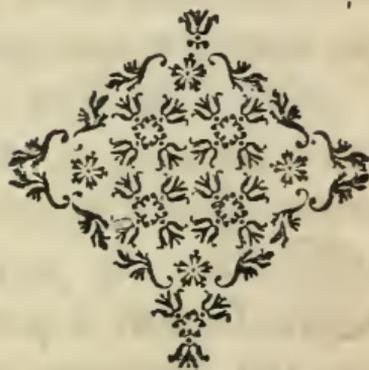
P R E F A C E. lxj

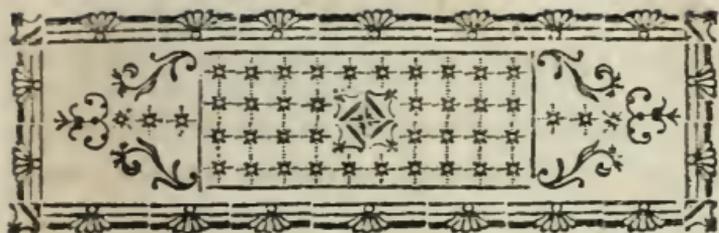
plus coulante; mais ce n'a été que dans des cas indispensables, & rarement ai-je ajouté plus d'un ou de deux mots.

Pour ce qui est des remarques au lieu de les hériffer de discussions grammaticales dont on est revenu aujourd'hui, & qui pour l'ordinaire sont peu satisfaisantes, j'ai cité plusieurs morceaux pris de différens Auteurs tant anciens que modernes, qui avoient quelque rapport au sujet, & aux pensées du Pere Vanniere; persuadé qu'il y avoit plus à gagner pour la jeunesse dans la comparaison qu'elle feroit à portée de faire de ces morceaux avec ceux qui leur ressemblent dans le *Prædium rusticum*, que dans des minuties de Grammaire. J'ai pensé d'ailleurs qu'elle

lxij *PREFACE.*

s'orneroit volontiers la mémoire de ces imitations, en voyant l'utilité qu'en retirent les bons Auteurs, quand ils savent se les approprier, comme le Pere Vanniere, par des applications heureuses.





V I E

DU PERE VANNIERE

T I R E E

DU SUPPLEMENT

AU DICTIONNAIRE

D E M O R E R I.

JACQUES VANNIERE , Jesuite, Poëte Latin , & l'un des' meilleurs entre les modernes , étoit né le 9. Mars 1664 , à Causses , Bourg du Diocèse de Béziers, en Languedoc, comme il le dit lui-même à la fin du cinquième livre de son *Pradium rusticum*. On voit par le même endroit que son Pere aimoit beaucoup les occupations de la campagne , & que ce fut sous lui qu'il commença a s'instruire de ces occupations qu'il a si bien décrites dans l'ouvrage que l'on vient de nommer.

Le jeune Vanniere fit ses études à Béziers au collège des Jésuites , & après sa Rhétori-

LXIV VIE DU PERE VANNIERE.

que , il entra dans la Société , en 1680 , à l'âge de seize ans & demi. Lorsqu'il eut fini les deux années de noviciat , il alla faire sa Philosophie au collège de Tours , où son talent rare & singulier pour la Poësie latine ne tarda pas à se déclarer ; car dès la première année de sa régence , il s'annonça par le Poëme intitulé , *Stagna*. L'année suivante , appelé à Toulouse pour y continuer sa régence , il donna dans cette ville son Poëme des *Colombes* , qui fit dire au célèbre *Santeuil* , parlant de l'Auteur , que ce nouveau-venu avoit dérangé tous les Poëtes Latins modernes sur le Parnasse. Le Pere Vanniere donna encore le Poëme sur la *Vigne* ; & celui qui a pour titre *Olyus* , parut peu après à Montpellier , où l'Auteur étoit Professeur de Philosophie. La connoissance qu'il eut l'avantage de faire de M. de Lamoignon de Basville , Intendant de Languedoc , & de M. Flechier , Evêque de Nîmes , lui fut d'une grande utilité pour perfectionner son goût & ses talens : il en reçut des avis utiles , & il se fit un devoir de les suivre. Rappelé à Toulouse par les Supérieurs , il fut mis à la tête de la Maison des Pensionnaires , & après avoir rempli ce poste durant six années , on lui accorda la place d'Ecrivain dans le collège de Toulouse , ce qui lui convenoit d'autant plus , qu'il pouvoit vaquer à la composition avec plus de liberté. Quoiqu'il parût tout occupé de son *Præ-*

dium

VIE DU PERE VANNIERE. lxy

dium rusticum, il ne laissa pas de s'essayer sur plus d'un genre de Poësie : il commença entr'autres un Poëme sur saint François Xavier; mais en ayant communiqué le plan au Pere de la Rue, celui-ci le détourna de l'exécution. Dans la suite il fut Recteur du Collège d'Auch où il ne resta que trois ans. Revenu à Toulouse, il fut envoyé à Paris en 1730. pour y poursuivre un procès intenté au sujet du legs que M. de la Berchere, Archevêque de Narbonne, avoit fait de sa Bibliothèque aux Jésuites de Toulouse. Le Pere Vanniere fut accueilli à Paris comme il le méritoit; tous les gens de lettres voulurent le voir & le connoître. L'événement du procès qui l'avoit fait venir à Paris, n'ayant pas été tel qu'il le souhaitoit, il retourna à Toulouse, où il est mort le 22. Août 1739 dans la soixante-seizième année de son âge.

Les dix premiers Poëmes ou chants de son *Pradium rusticum*, avoient paru réunis en un seul volume in-12. l'an 1710. à Paris. Depuis l'Auteur revit cet ouvrage, & l'augmenta de six autres chants. Ainsi il y en a seize dans l'édition faite à Toulouse en 1730. in-12. & dans celle qui a paru en 1746 in-12. à Paris, chez Bordelet, & que l'on assure être augmentée & revue avec un nouveau soin. Cette dernière édition est ornée de plusieurs vignettes gravées par Brunet, & toutes assorties aux différens sujets qui sont décrits.

Lxvj VIE DU PERE VANNIERE.

dans l'ouvrage. Ces seize livres comprennent sous le titre de *Pradium rusticum*, tout ce qui a rapport aux travaux & à la vie de la campagne, comme le dit l'Auteur lui-même dans sa préface, ou épître dédicatoire en prose à M. de Lamoignon de Basville. C'est peut-être l'ouvrage qui approche le plus de Virgile, & de la perfection en ce genre. L'auteur si judicieux *du Spectacle de la Nature* en fait un grand éloge dans le tome deuxième de son ouvrage, au commencement du cinquième entretien, & tous les connoisseurs en ont toujours parlé aussi avantageusement.

» Les personnes de goût qui possèdent la lan-
» gue latine, dit M. Tiron du Tillet, admi-
» rent non-seulement la beauté & la fécon-
» dité du génie du Pere Vanniere, la justesse
» & le naturel avec lesquels il peint tous les
» sujets qu'il traite, mais encore l'élégance
» & la pureté de son style, dignes du règne
» d'Auguste; en quoi il l'emporte presque sur
» tous nos Poètes Latins, au jugement des
» meilleurs connoisseurs. Depuis l'édition de
Toulouse on a réimprimé cet ouvrage en
Hollande & encore depuis à Toulouse; cette
dernière édition, est, dit-on, très-belle.
On n'est point surpris de cet empressement
pour un livre qui sera lu & estimé tant qu'il
restera du goût parmi les hommes, & quel-
que soin de cultiver les belles lettres. On n'es-
time pas moins, & avec raison, les autres

VIE DU PERE VANNIERE. *lxvij*

œuvres poétiques du Pere Vanniere , imprimées *in-12.* à Paris , chez Simon en 1730 sous ce titre : *Jacobi Vanierii à Societate Jesu opuscula.* Outre neuf éclogues sur l'amitié , son essence , ses caractères , ses devoirs , ses effets ; on trouve dans ce recueil , des lettres , quelques odes , des épigrammes , des hymnes , des épitaphes. M. Titon du Tillet a fait aussi imprimer à la fin de son *Parnasse françois* , *in-folio* , une pièce qui est dans ce recueil , & qui est à la louange du Parnasse , que M. Titon lui-même a fait exécuter en bronze. Elle est adressée à M. de Cauler , Président à Mortier au Parlement de Toulouse , qui est mort depuis , & M. Titon y a joint la traduction ou imitation en prose & en vers , que le Pere Brumoy en a faite. Le Pere Vanniere , homme fort laborieux , & qui pendant plus de 50 ans a travaillé , dit-on , 13 & 14 heures chaque jour , ne s'est pas borné à exercer ses talens sur la Poésie. Tout le monde connoît son Dictionnaire poétique imprimé à Lyon chez Briasson en 1710 *in-40.* C'est assurément le meilleur ouvrage en ce genre , & il étoit presque impossible qu'un Auteur qui connoissoit si bien les poètes , & qui étoit lui-même un poète excellent , ne fit pas en ce genre quelque chose de fort bon. Il y a un abrégé de ce Dictionnaire pour la commodité des jeunes étudiants ; mais le grand ouvrage du Pere Vanniere est un Dic-

lxviij VIE DU PERE VANNIERE,

tionnaire françois-latin, auquel il travailloit depuis 20 ans, plus étendu, plus complet, & sans doute plus parfait que tout ce que nous avons en ce genre. Le Pere Théodore Lombard est chargé de le continuer, & c'est dans ce dessein qu'on a accordé à cet habile Jesuite la pension que Sa Majesté donnoit à son illustre confrere. M. Titon du Fillet profitant du voyage que le Pere Vanniere fit à Paris en 1730, & dont celui-ci rend compte dans une de ses lettres à la fin de ses opuscules, fit exécuter en son honneur un beau médaillon, où sont représentés sur le revers plusieurs sujets des travaux & des plaisirs de la campagne, avec ces mots pour legende : *Delicia & ruris opes*. Cette marque d'estime étoit dûe à un homme qui dans ses poésies s'est fait un devoir de témoigner la sienne à tous ceux qui s'étoient distingués dans les lettres, & avec qui il avoit eu quelque liaison, ou à qui il croyoit devoir de la reconnoissance. Le Pere Vanniere étant entré un jour dans la cour du Collège de Louis le Grand, le Pere Porée se trouva à la porte de la Classe de Rhétorique qu'il régentoit, il fut au-devant de lui, le complimenta, & l'ayant conduit jusqu'à la porte de sa Classe, éleva sa voix en disant ; *Rhétoriciens, sortez, & venez voir le plus grand Poëte de nos jours* ; il fut promptement obéi par les écoliers qui ne sont pas fâchés de prendre l'air, & qui entourèrent en même

VIE DU PERE VANNIERE. lxi.

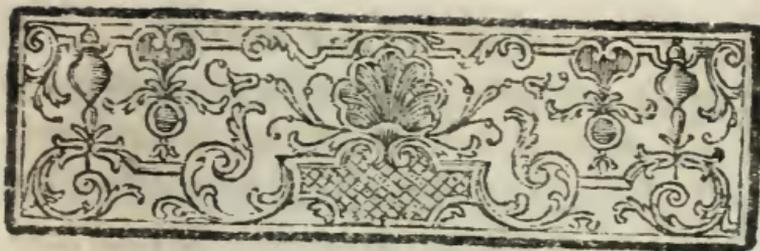
tems une personne dont leur Régent faisoit tant de cas. M. des Forges Maillard, connu par ses Poésies françoises, a honoré la mémoire de cet habile Jesuite par une Ode françoise, adressée à M. Titon du Tillet, & imprimée dans le *Mercur de France*, deuxième volume du mois de Décembre 1739, & dans le *Supplement de la description du Parnasse françois*. Il y a dans la vingt-septième strophe de cette Ode une pensée singulière, qui fait honneur au Pere Vanniere, mais qui paroît outrée. Le Poète dit que le Pere Rapin consola Euterpe de la mort de Virgile, & que le Pere Vanniere l'avoit consolé de la mort du Pere Rapin. Cette seconde partie est juste : mais la première l'est-elle ? Depuis Virgile jusqu'au P. Rapin n'avons-nous donc eu aucun Poète Latin digne d'estime, & capable de consoler Euterpe ? Cette muse a-t-elle été dans les larmes durant ce nombre de siècles qui se sont écoulés depuis la mort de Virgile jusqu'au Pere Rapin ? M. des Forges Maillard a un peu, ce semble, abusé de la liberté que les Poètes ont de feindre. Sans faire ici l'énumération de tous les Poètes qui ont excellé dans le même genre qui a acquis tant de gloire aux PP. Rapin & Vanniere, nous renvoyons M. Maillard aux *Mémoires de Trevoux*, où il trouvera cette énumération faite avec équité dans les mémoires de Juin 1703 : article 104 pages 1042 & suivantes. En

lxx VIE DU PERE VANNIERE.

1743, le sieur Petit, graveur, a fait le portrait du Pere Vanniere, au bas duquel on lit ces vers latins de Mr. Vanniere, neveu du célèbre Jesuite.

*Aspice quem Gallis alium natura Maronem,
Ingeniumque dabant, nec non labor omnia vincens.
Dum pietas, mores, vultus virtutis amorem
Spirabant, fœmus qui fœbilis occidit orbi,
Abstulit hunc oculis, animis non invida tollet
Sors, vivet dum vivet amor, dum rura manebunt.*





ÆCONOMIE RURALE.

LIVRE PREMIER.

*Quelles précautions l'on doit prendre dans l'achat d'une Terre ,
& pour son amélioration.*



'AMOUR de la Gloire me transporte, je veux entrer aussi dans les sentiers glissans du Parnasse. Je ne puis résister à l'ardeur qui m'anime, le nom de Poète ni ses veilles ne me rebutent point. Nom si respecté jadis, je veux vous mériter ; (1) quoiqu'aujourd'hui l'on montre malignement au doigt ceux qui vous portent, & que mon ombre ne puisse pas jouir de la réputation.

Tome I.

A

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

tion tardive que je laisserai après ma mort.

Je me garderai bien cependant de traiter un sujet au-dessus de mes forces, & peu convenable à mon caractère. LOUIS, vainqueur de l'Univers, offre à l'esprit un beau champ pour se signaler : mais qui n'a pas couru cette carrière ? Et d'ailleurs les Poètes ne pourroient jamais rendre dans leurs fictions (quoiqu'elles (2) ne leur coutent rien) tout ce que ce grand Prince a fait de mémorable. Les exploits de nos jours surpassent ceux des tems fabuleux. Eblouie de tant de hauts faits, la Renommée n'a plus de voix ; & les grandes actions sont si familières à notre siècle, qu'on les voit sans les admirer.

Mon goût n'est pas non plus de chauffer le Brodequin ou le Cothurne, pour exciter les ris ou pour arracher des larmes ; je ne veux pas aussi prendre le ton de la plaintive Elégie, & me livrer sans sujet à la douleur. Encore moins trémperai-je ma plume dans le fiel, pour le distiller, comme un Cinique, sur tout le genre humain.

Epris d'une passion secrète pour les charmes de la vie champêtre, je me suis amusé à peindre les objets qui m'ont agréablement flaté. (3) Le travail ne coute point quand le sujet plait; (4) & le plaisir & la nature me rendront Poëte, si je n'en ai pas le génie.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

DIVINITÉS chimériques, Cérès, & vous Bacchus, ce n'est point vous que j'invoque. Le Dieu des Chrétiens, seul véritable, est le seul qui féconde nos champs par le souffle de sa puissance. Pere & conservateur de la race humaine, vous créâtes autrefois l'homme sous de meilleurs auspices, pour qu'il vécût exempt de maladies & des terreurs de la mort : il auroit passé des jours heureux, sans crime, au milieu des richesses de la campagne, jusqu'à ce qu'ennuyé de la vie, il eût rompu le fil de ses jours, & quitté la terre pour habiter vos célestes lambris. Mais le crime d'un seul nous a tous fait déchoir de notre première grandeur : la Pomme fatale, mangée

Invocation.

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

malgré votre défense , a privé tous les arbres de leurs ornemens ; l'or des épis , & la pourpre des raisins ne parent plus nos campagnes , si elles ne sont cultivées ; la terre ne produit plus d'elle-même que de stériles chardons , & des herbes inutiles : il semble qu'elle se plaise à venger les outrages faits à votre puissance. Nous cédon's au destin , & nous subissons volontiers la peine du crime de notre premier pere : nous ne demandons point , Grand Dieu ! que la terre nous fasse gratuitement des largeſſes , ni que vous renouvelliez votre antique Alliance avec nous. Mais nous vous prions de bénir le travail que vous nous imposez ; afin qu'il puisse nous rendre ce qu'autrefois la nature produisoit sans peine dans des tems plus heureux.

Sommaire
de tout l'Ou-
vrage.

DIEU PUISSANT ! je vais sous vos auspices examiner la nature des différens terrains. Je donnerai des Laboureurs expérimentés pour cultiver le fond qu'on aura acheté ; j'enseignerai à soigner les troupeaux , à for-

mer le bœuf aux travaux rustiques qu'il partage avec le Laboureur, & à couvrir une campagne d'arbres sauvages & cultivés. Ensuite, après avoir traité des moissons, des prairies, & des différens travaux de l'Agriculture que ramène chaque année, les légumes, la vigne & son aimable jus succéderont naturellement. Quand les champs auront reçu les hommages que je leur dois, je présenterai sur la scène les oiseaux domestiques & les tendres colombes. Les abeilles, leurs cellules & leur gouvernement trouveront aussi place dans mes vers; après quoi je parlerai des étangs & des hôtes qu'ils renferment; sans oublier les parcs qui servent de retraite au chevreuil & au cerf timide.

PRÉCAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

(5) O VOUS! l'honneur & l'appui de votre Maison, ILLUSTRE LAMOIGNON, Magistrat éclairé chargé des affaires publiques; c'est vous qui, pour ne rien laisser à désirer à ceux qui cultivent la terre, m'ordonnez de mettre la main à cet

Dédicace.

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

Ouvrage en leur faveur. Ils vous doi-
vent déjà tous les autres avantages
dont ils jouissent ; leurs moissons ne
craignent point la main avide du
soldat ; ils ont goûté les douceurs de
la paix, même dans la plus grande
chaleur de la guerre ; au lieu du
hoyau, on n'a point armé leurs mains
d'un fer meurtrier. Jamais un Labou-
reur, forcé de partir, n'a renvoyé ses
bœufs libres du joug, ni laissé des
ouvrages imparfaits à sa femme & à
ses enfans éplorés. (6) Quoique
l'Hérésie, se rappelant ses antiques
fureurs, excitât des monts voisins
des bras ennemis à prendre les ar-
mes ; quoique nos murs ne retentîs-
sent que du bruyant fracas de la
guerre, la paix a toujours pris soin
de nos guérêts ; & jamais nos La-
boueurs n'ont eu d'autre inquiétude
que celle de célébrer dignement nos
triumphes.

Cette sage précaution met en état
la province de fournir abondamment
au Roi de nouveaux subsides. Eh !
comment pourroit-elle se refuser à
vos demandes ? Si l'obéissance ou le

zèle ne nous remuent pas assez puissamment, votre éloquence, ILLUSTRÉ LAMOIGNON, nous rend généreux. A votre voix, les coffres du Prince se remplissent de toutes les sommes qu'exigent les frais de la guerre ; & nos villes, pour le salut du Prince & de la Patrie, sacrifient leurs richesses & leurs habitans. Paraissez donc, Laboureurs, examinons ensemble la culture que la terre exige de vous ; afin que dans ces tems de calamité, elle réponde mieux à vos soins.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

(7) LAISSONS à l'opulence ses vastes domaines : que cent charrues puissent à peine suffire au labourage de ses terres, on y consent. Mais que celui qui veut joindre l'utile à l'agréable dans une maison de campagne, en achette une où ses occupations bornées lui permettent d'en jouir, sans l'absorber tout entier. Qu'il ne se contente pas d'en considérer la situation & l'aspect, qu'il en connoisse & l'air, & les eaux ; qu'il observe, non pas la quantité de jets

Ce qu'il faut considérer lorsque l'on achette une Terre.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

d'eaux qui s'y trouvent, mais s'il y a quelque ruisseau assez commode & assez fourni d'eau pour arroser le jardin, & porter ensuite au loin dans les campagnes la fécondité avec la fraîcheur.

L'air.

Que le ciel y soit pur, & que les tièdes zéphirs y régnerent plutôt que les fougueux aquilons; que le niveau du terrain ait une pente insensible vers les vents pluvieux du midi: enfin que votre maison ne soit pas ensevelie dans une vallée profonde, ni située sur des rochers nus & stériles, ni empestée par les exhalaisons d'un marais.

La situation

Une montagne qui est en face du nord, est le séjour des tempêtes; les moissons dans les plaines sont sujettes à des inondations fréquentes. D'un autre côté, une maison située dans le fond d'une vallée, voit à peine le ciel; elle est submergée par les eaux qui y séjournent, & leurs exhalaisons condensées se convertissent en brouillards, & nuisent aux bleds en épis, & à la vigne en fleur.

La fertilité.

N'achetez point avec empresse-

ment une terre qui vous aura plû au premier aspect ; souvent la superficie du sol nous séduit & nous trompe. (8) Il faut connoître de longue main les champs & les amis qu'on veut avoir : ce qui est bon en foi , & par sa valeur intrinsèque , doit toujours plaire par préférence. Quand vous verrez peu de fruits , des arbres mal nourris , & petits dans leur espèce , c'est une preuve que la terre a quelque mauvaise qualité. Mais vous saurez infailliblement qu'un pays est mal sain , si vous n'y voyez que peu de vieillards , si les habitans ont un teint pâle & livide , s'ils sont décharnés , s'ils ont la vûe mauvaise , la respiration difficile , & l'esprit aussi pesant que le corps foible. L'eau doit être saine & légère , & aussi estimée que l'air pour sa bonté. La meilleure est celle qui se précipite du haut d'un rocher. L'eau de fontaine qu'on peut puiser aisément , est du second ordre ; vient ensuite celle de citerne. La plus mauvaise est celle qui , dans les champs , coule lentement , & sans murmure. Mais pour l'eau des marais , où croissent les trif-

PRÉCAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

La salubrité.

PRÉCAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

tes roseaux, je ne conseille d'en boire qu'à ceux qui, ennuyés de vivre, n'auroient pas sous leur main un poison tout prêt.

On ne demande à l'air & à l'eau ni odeur, ni faveur. Si les anguilles foisonnent en une rivière, & que son eau ne décolore ni le teint, ni les lèvres de ceux qui en boivent; si on ne voit point au fond & autour des vases qui la contiennent une espèce de croute sale & mal propre; si elle bout promptement quand on l'expose au feu, & que les légumes s'y cuisent facilement; si elle reprend peu de tems après sa fraîcheur naturelle, ainsi que les eaux qui coulent du haut des montagnes, & qui doivent leur légèreté à la précipitation de leur cours: une eau de cette qualité rend au corps sa force, donne à l'esprit de la vivacité, la vie aux terrains les plus arides, & porte la fertilité dans tous les champs qu'elle arrose.

Ne faites aucun cas de ces Terres somptueuses où les eaux ne viennent que de fort loin, elles sont d'un entretien ruineux: aimez les beautés

de la nature, & non la parure de l'art. Faites choix d'une Maison de campagne qui ne doive ses ornemens qu'à sa situation avantageuse, à ses bois champêtres, à ses agréables fontaines, à ses vastes prairies toujours verdoyantes; & ne préférez pas une terre qui ne donne d'agrémens qu'à grands frais, & dont les revenus soient absorbés par le luxe & la dépense; de peur que ce fond, loin de vous rapporter aucun profit, ne consume encore pour son entretien vos autres biens.

PRÉCAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

Que tout acquéreur d'une maison de campagne en sache les revenus; qu'il considère combien il y a de paille, combien de tonneaux de vin, combien de pressoirs, combien de barils d'huile. Qu'il n'estime pas son terrain par son étendue, mais par la bonté de la terre; qu'il compte les mesures de bled & les muids de vin, & non pas les arpens. Il doit connoître, outre les revenus, les charges & les redevances de la terre, & son profit annuel, toutes les dépenses prélevées; s'informer du détail de

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

chaque chose, & prendre des lumières de ses Laboureurs mêmes. Qu'il examine si ses bestiaux reviennent rassasiés des pâturages; si la forêt peut fournir de bois la maison, tant pour les réparations, que pour le chauffage; si l'eau nécessaire pour l'arrosement des jardins, vient d'une source toujours pure, ou s'il faut la puiser dans des puits avec des seaux ou des pompes; si le chemin est commode pour le transport des denrées; si, sans être beau, du moins il est praticable; & si le maître n'est pas dégoûté d'aller à sa campagne, par les profondes ornières, & la difficulté des passages.

Ne vous embarrassez pas de savoir si ce sera le matin en allant à votre maison, ou le soir à votre retour, que vous aurez le soleil en face, & que vous serez obligé de tourner la tête pour éviter ses rayons. Ne vous mettez point en peine si la maison est simple en son architecture, pourvû qu'elle vous garantisse du froid & des chaleurs: ou si, bâtie dans le goût de ces immenses Châteaux, respec-

tables par leur antiquité, elle n'est pas trop vaste, & ne ressemble pas à une Citadelle par ses tours & ses fossés.

PRÉCAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

Au cas que le bâtiment soit trop grand, relativement au terrain, vous jouirez de la folie de votre prédécesseur, pourvû que vous ne fassiez pas trop de dépense pour l'entretien : car étant plus en état de voir vos amis à votre maison de campagne, vous y retournerez plus souvent.

Peu doit vous importer encore que votre prédécesseur ait laissé la terre en friche, la vigne sans culture, & qu'un ruisseau promène infructueusement ses eaux dans un jardin qui n'est point soigné ; le travail d'une année peut aisément réparer tous ces petits defordres. Faites l'acquisition d'un fond qui puisse, à peu de frais, s'améliorer ; où tout croisse à plaisir ; où la terre libérale ne produise que de grands arbres, dont les feuilles, fortement attachées à leurs rameaux, en fassent l'ornement, même pendant l'hiver, malgré la neige & les frimats ; où, après un peu de repos,

Signes certains d'une bonne Terre.

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

elle recommence ses largeffes avec la même profufion ; toujours féconde , & parée de verdure ; toujours facile à ouvrir , fans retenir l'eau , & fans fe crévafter dans les chaleurs.

Mais , de peur que la première couche de la terre ne vous trompe , faites en tirer à quelques pieds de profondeur. Car , ainfi qu'une nourrice mal faine communique aux enfans qu'elle allaite fa maladie avec fon lait ; les moissons & les fruits fe refentent du terroir quand il eft vicieux.

Biens fitués
en différens
pays.

Je ne voudrois pas qu'on eût plusieurs fonds de terre fous un feul climat , & exposés aux mêmes coups de vent. S'il eft beau d'avoir plusieurs domaines dépendans d'une feule terre , d'un autre côté n'est-il pas imprudent d'exposer toute fa fortune aux cas fortuits d'un feul canton ? D'ailleurs , la variété plaît quelquefois ; on aime à voir un autre ciel , de nouvelles routes , & différens cô-
teaux.

La proximité
d'une ville ,
d'une rivière.

Faites en forte que votre maifon de campagne foit fituée à la proxi-

mité d'une grande ville , d'un gros bourg , ou du moins d'une rivière navigable : la facilité des transports fait la richesse d'une Terre. Avec cet avantage , on a toujours de quoi s'occuper à la campagne ; les ouvriers ne manquent point pour tous les travaux rustiques , & votre table peut être promptement couverte de toute sorte de mets. Quand vous êtes attaqué d'une maladie subite , vous pouvez jouir du Médecin ; s'il ne vous soulage pas , il adoucira du moins vos maux par des paroles consolantes. Faites pourtant choix d'une maison de campagne à une certaine distance de la ville , afin de n'être pas importuné par des visites trop fréquentes.

Vous vous écarterez sur tout du grand chemin , par où passent ordinairement les troupes qui changent de garnison. La foudre & la grêle que vomit un nuage épais , inspirent moins de crainte aux Laboureurs , que la poussière qui vole sur le passage d'un bataillon d'infanterie , ou d'un escadron de cavalerie. Une fermière

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Du grand chemin.

**PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.**

craint moins l'approche du milan pour les pouffins qu'elle élève ; le berger croit son troupeau plus en sûreté à l'aspect d'un loup, & lui-même est moins effrayé, que lorsqu'au loin il entend hennir les chevaux d'un régiment de cavalerie, & que ses yeux, jusqu'où ils peuvent atteindre, sont frappés de l'éclat des armes qui brillent le long du chemin. Car le soldat, accoutumé aux rapines, prend des routes détournées pour s'approprier par adresse ou à force ouverte tout ce qui se présente. On arrache le Laboureur de sa charrue, on lui commande durement de servir de guide, & d'atteler ses bœufs à des chariots pour traîner le bagage, & soulager la troupe fatiguée. Ses enfans & sa triste moitié le pleurent à son départ, comme si on l'entraînoit à la guerre ; ils croient voir en sa main des armes au lieu d'un aiguillon, & s'imaginent qu'il ne verra jamais ses champs ni ses dieux domestiques.

Du bon &
du mauvais
voisin.

Il convient aussi que vous fassiez
une étude du caractère & des mœurs
de

de votre voisin : car il y auroit de la folie à être à soi-même l'artisan de son infortune , & à laisser à des enfans pour héritage des procès éternels avec un voisin de mauvaise foi ; tantôt il détournera le ruisseau qui arrose vos prairies , tantôt il fera une digue pour inonder vos champs ; une autre fois , il pratiquera un nouveau sentier pour piller vos fruits , il rognera une portion de votre terre , arrachera la borne qui sert de limite , ou bien ce seront ses bestiaux qui viendront impunément gâter le foin de vos prairies ; (9) & si quelque bête de votre troupeau a touché au moindre brin d'herbe dont la propriété soit incertaine , ou si vous faites abattre un arbre planté sur un fossé mitoyen : aussitôt procès dont le Juge saura faire son profit ; car il mangera en frais vos troupeaux , avant de prononcer que le terrain contesté vous appartienne ; (10) & la victoire vous coute si cher , que vous auriez mieux fait de laisser sur pied cet arbre , quelque pernicieux que fût son ombrage pour vos moissons.

PRÉCAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

Je ne vous parle point du raisin , des noix , des pommes , des agneaux & des brebis qui vous feront enlevés furtivement. Si quelque bœuf vous manque , jetez vos soupçons sur votre voisin ; car le bœuf n'est pas un animal vagabond qui aille au loin , & qui s'égaré.

Que de jours désagréables vous passerez au milieu de ces débats ! (11) L'amitié par tout a des douceurs ; mais en campagne principalement , un bon ami est d'une ressource infinie ; il dissipe vos ennuis par les charmes de sa conversation ; on mange l'un chez l'autre alternativement , & l'on se donne réciproquement des avis & des secours. Si cet agrément vous manque , & que votre esprit pour délassément n'ait d'autre satisfaction que le chant des oiseaux , le silence des bois , ou la société de quelques domestiques stupides , vous abandonnerez bientôt vos foyers rustiques pour ceux de la ville. Cependant une campagne n'aime rien tant que l'œil du Maître , pourvû que l'Agriculture lui plaise ,

& qu'une indolente volupté ne lui fasse pas toujours rechercher l'ombrage des bois, ou la fraîcheur des fontaines.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

C'est pourquoi ne faites construire de bâtimens qu'à proportion de vos facultés, & de l'importance de la terre. Vos premiers soins pourtant doivent être de planter des arbres; vous penserez ensuite à votre logement & aux étables.

Commencez par faire valoir toutes les parties de votre fond, négligées par votre prédécesseur: (12) car la terre, cette nourrice des hommes, est toujours dans la fleur d'une jeunesse brillante; le tems ne prend rien sur elle, & ne diminue point sa fertilité; un peu de culture la pare, & la maintient en vigueur. Pour nous, au contraire, dès que la vieillesse (maladie incurable) nous affaïsse par son poids, nous n'allons qu'en empirant, & nos beaux ans n'ont point de retour.

Il faut épierrer vos champs, & en arracher les mauvaises herbes, la fougère & le jonc. Vous ferez mourir

Epierrer les champs.

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

la fougère en semant des fèves ; vous vous déferrez des joncs & des mauvaises herbes en y faisant passer la charrue ; pour les pierres, c'est avec la main qu'il faut s'en délivrer. On en fait ensuite un tas au milieu des champs, ou on les enfouit en terre. Cependant il arrive souvent qu'un champ dégarni de pierres trompe l'espérance du Laboureur ; soit que la terre, venant à se durcir après l'enlèvement de ces pierres, distribue son suc aux plantes avec moins d'abondance ; soit que ces cailloux qui se rencontrent près des racines, les garantissent, par leur opposition, de la chaleur immodérée du soleil.

Si vos prairies, à cause de leur vieillesse, ou de la quantité de mousse qui les couvre, ne vous rapportent que de mauvais foin, chargez-les de cendre ou de fumier. L'effet de cette première opération est-il trop lent ? labourez vos prairies, semez-y du froment ; & de peur qu'une fermentation trop forte ne nuise aux premières moissons, vous diminuerez ce grand feu en semant des grains

mélangés qui produisent beaucoup d'herbes, ou des fèves qui poussent en peu de tems, ou des navets qui prennent beaucoup de substance.

PRÉCAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

Votre terre est-elle trop chargée de bois ? faites-en abattre une certaine quantité ; & qu'au lieu de gland l'on voye des épis dans vos champs : car le terrain d'une forêt exploitée, est très-propre à donner du bled. Mais si le bois manque sur votre terre, vous y planterez des chênes, du plâne & des ormeaux, que pourront voir plusieurs générations ; vous remplacerez les oliviers, qu'un vent de midi aura renversés, & vous ne souffrirez pas que des arbres sans rapport, ou qui ont dégénéré, & qui ne donnent que de méchant fruit, occupent un pouce de votre terrain ; il faut y mettre la hache sans miséricorde, ou bien après les avoir élagués, il faut les greffer, & les contraindre à vous donner de meilleur fruit.

Au cas que votre terre ne s'imbibe pas de toutes les eaux qu'elle reçoit, & que ces eaux croupissantes dans

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

vos champs fassent mourir vos moissons, faute d'une pente qui les fasse écouler vers la rivière la plus prochaine : voici le remède ; ouvrez de larges fossés qui traversent cette plaine marécageuse ; quand vous rencontrerez un fond sablonneux, construisez (13) une raye couverte, & à chaque extrémité de cette raye élevez avec des pierres une espèce de petit pont, afin qu'aucun obstacle n'arrête l'écoulement de l'eau des deux côtés.

Ah ! si vous aviez un marais à dessécher pour en faire sortir un champ, qui n'eût point encore vû le jour, avec quelle usure cette terre nourrie d'un limon gras, & reposée depuis un tems immémorial, ne vous dédommageroit-elle pas de vos travaux & de vos semences ? Il est une plaine aux environs de Beziers, où le Laboureur proméné aujourd'hui la charrue, & qui n'étoit autrefois fillonnée que par les vaisseaux. Les (14) Romains, maîtres alors d'une grande partie du monde, eurent la constance d'ouvrir un chemin à tra-

vers une longue montagne , pour l'écoulement des eaux du marais , afin de ne rien perdre de ce terrain qu'ils croyoient le meilleur de tout l'univers. Ouvrage fans doute digne de leur grandeur , & dont profitèrent les siècles fuivans.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Le passage qu'on avoit pratiqué pour l'écoulement des eaux de ce marais , n'étoit plus connu de nos jours ; mais on retrouva la route qu'elles avoient tenu , (15) lorsqu'on perça la même montagne à l'occasion du fameux canal , qui fait aujourd'hui la jonction des deux mers. (16) Alors cet ancien monument de la grandeur Romaine , parut en opposition avec l'entreprise des François. Rome sembloit réclamer la supériorité sur nous , du moins à l'égard de cet ouvrage ; mais si elle triompha des difficultés à force de bras & de constance , elle ne fut conduire à la mer par ce chemin , que les grenouilles du marais avec ses eaux : la France , au contraire , entretient sur les deux mers un commerce considérable depuis qu'elle a

PRECAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

fu ouvrir sous la terre même un ample passage à ses vaisseaux : tantôt ils craignent le fort d'Icare, & croient voguer au milieu des airs, tant le lit du canal est élevé, & tantôt ils descendent si bas qu'ils croient cingler sur l'Acheron dans l'Empire des morts ; mais un instant après qu'ils ont traversé cette mer souterraine, à force de rames, & qu'ils découvrent les hautes tours de Beziers, & les agréables campagnes d'alentour, lieux fortunés qu'éclaire le soleil de ses rayons les plus éclatans, ils se croient transportés au milieu des Champs Elisées.

Mais malgré la beauté du ciel & les dehors enchantés de Beziers, on est plutôt saisi de crainte qu'affecté d'un sentiment de plaisir ; car les eaux qui se précipitent de la montagne font un si horrible fracas, qu'on croit entendre ces torrens fougueux des Alpes, qui grossis par les pluies, roulent impétueusement leurs flots parmi des rochers déserts. Les vaisseaux se voyent au bord d'un précipice, & sont frappés
d'une

d'une horreur subite au bruit formidable que font les eaux par leur chute. Cependant, au moyen des ouvrages immenses & des écluses qui retiennent les eaux, & les mettent successivement au niveau, les vaisseaux chargés descendent avec une merveilleuse facilité de ces lieux souvent escarpés, que les chèvres même ne franchissoient ci-devant qu'avec peine.

(17) Ce monument est votre ouvrage, fameux Riquet ; c'est à vous que Beziers, où vous prîtes naissance, est redevable de sa fortune & de sa réputation : c'est à vous que la France doit la merveille qui l'honore le plus & l'enrichit davantage. Alcide, en applanissant des montagnes, en détournant le cours des fleuves, s'est acquis l'immortalité. Vos travaux ont surpassé ceux d'Hercule, en nous procurant la communication des deux mers, par un canal d'une immense étendue, & le chef-d'œuvre d'un génie supérieur. Ah ! si le spectacle des choses d'ici bas vous touche encore, daignez du haut des

PRECAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

cieux considérer votre ouvrage : à moins que , sur notre planète , vous n'aimiez mieux envisager cet aimable enfant , issu du sang des Lamoi-gnons par sa mere. Que de rares exemples de vertu il trouvera dans sa famille ! soit qu'il suive les nobles traces de son pere ou de son oncle , soit que le casque de Mars ou le mortier de Thémis couvre un jour son illustre tête.

Les eaux.

Si vos champs arides manquent de fontaines & d'eaux , & que vous apperceviez les indices ordinaires qui dénotent les sources , creusez la terre , & donnez la liberté à ces eaux renfermées qui ne demandent qu'à voir le jour. Mais dans la crainte que ces indices , quelquefois douteux , ne vous trompent , étendez-vous à terre , & regardez l'orient au lever du soleil. Si vous voyez se lever au-dessus d'un champ un petit nuage , ou quelques légères vapeurs , fouillez cet endroit , vous y trouverez de l'eau. De plus , si vous y voyez de la mousse & de la sariette sauvage , plantes qui se plaisent

toutes les deux dans les terrains humides, & que vous apperceviez des effains de moucheron voltiger au-deffus en forme de tourbillon : si les joncs, les faules, le pouliot sauvage, & tous les arbrisseaux qui croissent aux environs des fontaines & des rivières, y abondent, ce sont autant de signes évidens qu'il y a des sources cachées en cet endroit.

C'est par ces indices, (18) & non par l'intelligence de la baguette divinatoire, que découvrent des sources ces gens qui, après avoir jugé à l'œil qu'il y avoit de l'eau en quelque endroit, vont publier qu'ils doivent cette découverte à une baguette miraculeuse. Comme si les eaux, qui coulent dans des lieux souterrains, avoient la vertu de faire incliner une branche de coudrier, tandis qu'un fleuve profond & rapide n'a pas le même pouvoir.

C'est ainsi que les Augures à Rome, feignant de mesurer le ciel (19) avec des baguettes courbes, & considérant le vol des oiseaux, leur attribuoient les prédictions qu'ils fai-

~~PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.~~

soient , quoiqu'ils ne les dussent qu'à leurs lumières ; parce que le peuple croyoit plus au vol des oiseaux qu'aux conseils d'un esprit éclairé.

Un jour un de ces imposteurs qui cherchent les sources & les trésors , vantant son art devant moi , & même étant sur le point de duper une troupe d'idiots auxquels l'espérance d'une fortune rapide donnoit de la foi ; je feignis d'admirer comme eux son talent , & je cachai sous un buisson devant l'assemblée la même pièce de monnoie qu'il disoit y avoir trouvée. Mais comme je voulois prouver que cette baguette s'inclinoit à la volonté de celui qui la tenoit , & non par elle-même , je profitai d'un moment où ce fourbe avoit les yeux tournés d'un autre côté , & je repris sans être apperçu la pièce de monnoie. Un moment après cet homme prend la baguette , & la fait mouvoir entre ses doigts qui paroissent immobiles ; d'où il conclut que sa baguette ne s'incline que par la seule vertu de l'or caché qui attire tout à lui. Mais , m'écriai-je , il n'y

a point là d'or caché. On reconnut la fourberie de l'imposteur, & l'on en rit beaucoup. Il se trahit lui-même par sa fuite & sa honte : cependant il continue encore l'exercice de sa baguette, qui lui fait effectivement trouver de l'or chez les dupes.

Si quelqu'un de ceux qui ont besoin d'eau, n'ajoute pas foi aux différens indices que j'ai donnés, qu'il ouvre la terre, & qu'après avoir creusé une espèce de puits, il mette au fond des lampes allumées, des flocons de laine, des briques qui n'ayent pas encore été cuites, des vases renversés, & qu'il ferme cette petite fosse avec plusieurs ais de bois. Trouve-t-il après la nuit les lampes éteintes, les vases mouillés & dégoutans, la laine humectée, les briques détremées & fendues par l'humidité ? Qu'il cherche de l'eau dans cet endroit ; & s'il lui reste encore quelque doute, qu'il y apporte des charbons allumés : alors s'il voit que la terre exhale une épaisse vapeur, c'est une preuve qu'il y a des sources en ce terrain ; à moins que les eaux

PRECAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

PRECAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

qui y séjournent ne proviennent des pluies de l'hiver.

Que l'on considère ensuite la qualité de la terre. Celle qui est chargée de craye fournit peu d'eau, & encore est-elle désagréable; une terre noire donne de meilleure eau, mais en petite quantité; la terre remplie de gravier n'a qu'un filet d'eau, mais supérieure aux autres par sa douceur. Il ne faut pas compter sur celle qui coule parmi des cailloux rougeâtres, elle s'échappe par des conduits inconnus, & trompe nos espérances. L'eau qui passe sur un fond de sable argenté qui la purifie, est plus saine & plus abondante que les autres. Les meilleures ont leur source au pied d'une colline, & celles qui sont pesantes se trouvent dans les terres grasses: mais les plus abondantes, ainsi que les fleuves les plus rapides, viennent des montagnes les plus élevées. (20) Soit que les eaux de pluie & celles de neige fondue, soient forcées d'aller se réunir dans de vastes souterrains, d'où, comme d'un réservoir général, dérivent les sources

& les fleuves ; soit que les eaux de l'Océan, qui, comme une ceinture, entourent notre globe, aillent se décharger par des conduits cachés sous la terre, & même sous le fond de la mer, que l'eau presse l'eau, que chaque flot en pousse un autre, & que par des routes inconnues l'eau s'élève jusqu'au sommet des plus hautes montagnes, de la même façon que monte la liqueur le long d'un linge ou d'un morceau d'étoffe, ou comme des eaux renfermées à leur chute dans des canaux de plomb, s'élançant du bassin par un jet aussi haut que la colline d'où elles partent a d'élévation, & frappent les airs avec impétuosité.

Ou, comme l'esprit de vin, des fleurs & des plantes, exalté par la chaleur du feu, se condense, s'attache au chapiteau de la cucurbite, & distille goutte à goutte, de même le feu qui échauffe les entrailles de la terre, fait fermenter les eaux qu'elle contient comme si elle étoit une vaste montagne creusée en forme de vase d'airain, & les fait s'élever en va-

PRECAU
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

peurs humides : aussitôt qu'elles ont atteint les froides concavités d'une montagne, elles se condensent, & forment une légère rosée. Les pierres & toutes les autres matières d'alentour, sont imbibées de ces particules d'eau, d'où peu à peu naît un ruisseau, qui, pénétrant insensiblement à travers les montagnes & les veines de la terre, suit la route la plus inclinée, & se répand dans les champs qui sont au-dessous.

La chaleur de la terre, qui garantit les plantes des rigueurs du froid quand elles sont couvertes de neige, & les tourbillons de feu qui, par une éruption subite, s'échappent du mont Etna, embrasent l'air au loin, & sèment la désolation & l'effroi dans les plaines de la Sicile, prouvent que les entrailles de la terre sont autant de fourneaux ardents. Joignez à ces preuves les fontaines minérales, les différens bains d'eau chaude, dont la terre est le foyer ; ajoutez que c'est par sa chaleur que se forment l'or & les autres métaux, ouvrages que jamais les hommes ne

pourront imiter. Le sein de la terre renferme tant de chaleur, que ceux qui travaillent aux mines s'imaginent habiter déjà l'empire de Pluton ; l'activité des feux qu'elle contient est si puissante, qu'ils l'ébranlent jusques dans ses fondemens, & renversent les montagnes.

C'est à l'imitation des volcans que nous avons imaginé nos foudres militaires : leur flamme terrible est un funeste présent de la terre, & non pas le larcin de quelque impie Prométhée.

Le feu qu'enferme la terre se décele par l'effervescence même des eaux de l'Océan ; & depuis peu dans les Indes il est sorti de la mer une île qui s'étoit détachée du sein de la terre. L'apparition en fut signalée par un bruit épouvantable, & par une grêle de pierres énormes lancées du fond des eaux. Les ondes bouillonnantes de la mer en jettèrent au loin d'épaisses fumées ; & les curieux qui, pour comprendre ce phénomène, voulurent aller voir cette partie de la mer devenue tout à coup solide,

PRECAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

PRECAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

ne sentirent, hélas ! que trop les effets de ces feux souterrains : eux & leurs vaisseaux en furent aussitôt consumés.

L'immense quantité d'eau renfermée dans le creux des montagnes, est depuis la naissance du monde dans une continuelle fermentation qu'excitent les feux concentrés de la terre. Des vapeurs légères montent jusqu'au sommet des montagnes, d'où retombant par gouttes, elles forment un ruisseau qui, prenant son cours par les champs les plus en pente, va rendre à la mer les eaux qu'il tenoit d'elle. C'est par cette raison que l'eau qui a sa source au haut d'une montagne, est plus légère & plus saine, parce que ses particules ne sont composées que de vapeurs déliées, & que passant à travers le sable, qui pour elle est une sorte de tamis, elle y dépose toutes les immondices dont sont chargées les eaux de pluye. Car quoique celles-ci s'exhalent aussi en vapeurs par la force du soleil qui les pompe, elles conservent toujours le goût désagréable qu'elles ont con-

tracté dans la terre, en s'imprégnant des différens fels des plantes ; & lorsqu'on a préféré pour la provision d'un vaisseau l'eau de citerne à celle de source, elle est si corrompue en pleine mer, que les nautonniers, quelque ardente que soit leur soif, ne fauroient en boire.

Réfléchissez long-tems où vous jetterez les fondemens de votre maison, afin qu'elle soit commode, saine, & placée dans une situation agréable. Que l'art & la dépense n'en fassent pas tout l'ornement : qu'elle plaise aussi par le délicieux ombrage de ses bois, & par le doux murmure d'un ruisseau qui, serpentant au milieu des prairies, conserve à peu de frais les agrémens de votre campagne.

Fuyez le voisinage des torrens & des grands chemins, de peur que vos champs trop exposés ne soient ravagés par une inondation, ou pillés par des voleurs. Il est à propos de vous éloigner aussi des tristes marais, dont les exhalaisons pestiférées enfantent les maladies, gâtent les grains & les fruits qu'on veut garder pour

PRECAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

PRECAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

l'hiver, & rouillent même les ustensiles de campagne après un certain tems. Ces marais produisent des brouillards qui font mourir les moissons ; leur vase croupissante donne l'être à des légions d'insectes qui vous déchirent le visage avec leurs trompes : enfin le limon des marais engendre des milliers de grenouilles, nation ennemie du repos & du sommeil, & qui (21) semble par ses coassemens répéter les anciennes injures des payfâns de Lycie.

Que votre maison ne soit pas enterrée dans des vallées sombres. J'aurois mieux, suivant la coutume de nos ancêtres, & selon l'usage des aigles, loger mes pénates sur la cime d'une montagne, quand ils devroient être le jouet de tous les vents, que de me voir pendant l'hiver environné de brouillards au pied d'une colline, & étouffé dans l'été par les souffles brulans de la canicule, sans respirer l'haleine d'aucun zépher.

Vous ne choisirez donc point un lieu bas exposé à être noyé par les pluies de l'hiver, ni trop élevé, &

en butte aux fureurs des vents du midi, ni escarpé de manière à ressentir l'incommodité des ravines. Mais au cas que vous preniez un terrain dans un vallon, choisissez-le de façon qu'il y ait de l'air. Si vous vous placez sur le haut d'une montagne, qu'il y en ait une plus haute qui vous serve d'abri contre les vents. Enfin si vous vous logez dans la plaine, qu'elle ait une pente qui puisse donner l'écoulement aux eaux de pluie.

Lorsqu'un fond de terre est gras, qu'il est un peu élevé, avec une pente insensible vers le midi, & qu'un agréable ruisseau coule aux environs; c'est une excellente situation pour une maison de campagne: construisez-y votre demeure, vos celliers, des étables, & tracez-y le plan de tous vos bâtimens. Mais, de peur que par trop de précipitation vous ne fassiez en bâtissant quelque faute essentielle, laissez ce plan d'ouvrage soumis, pendant toute une année, à l'examen d'un censeur rigide, qui puisse avec vous en juger sagement.

Il ne convient pas d'avoir une

PRECAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

PRECAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

petite maison quand les terres sont considérables, ni un grand château quand le fond de terre est de peu de valeur : que l'édifice réponde à l'étendue de vos domaines. Il est moins flateur de faire des entreprises hardies, qu'il n'est glorieux de les finir : plus on a mis de faste en commençant un édifice, plus il est honteux de le laisser imparfait. Pour être logé au large à votre maison de campagne, & faire avancer l'ouvrage, sans jeter l'or à pleines mains, faites usage des matériaux qui sont sur votre fond. La terre vous fournit les pierres pour la construction des murs ; la charpente se fera des arbres de votre bois, ainsi que les ouvrages de menuiserie ; vous y trouverez aussi tous les fagots & tous le bois taillis dont vous aurez besoin pour cuire la brique & la chaux. Tirez le sable de votre terre, ou faites-le amener dans des charrettes, après l'avoir pris à la rivière la plus proche. Mais vous tiendrez tout cela prêt avant que vos murs sortent de terre.

Que vos bœufs pendant la saison

morte de l'hiver, vous amènent les pierres : que la hache jette à bas plusieurs planes de votre bois, des chênes énormes par leur grosseur, des sapins qui durent long-tems dans un lieu sec, des frênes sauvages remarquables par leur hauteur, & (22) des hêtres que l'assemblage le plus fort n'empêche pas de travailler. Mais vous ne ferez abattre le peuplier qu'au commencement du décours de la lune ; &, lorsque cet arbre sera entamé jusqu'au cœur, laissez-le quelque tems menacer de sa chute, afin que sa sève âcre & corrosive ayant eu le tems de couler, le bois puisse durer plus long-tems.

Si le pays trop gras ne fournit pas de pierres propres à la construction, faites cuire des briques d'argile détrempée dans une grande quantité d'eau. Quand elles ont été façonnées dans des moules de bois de chêne, on les fait sécher sur une aire bien unie. Qu'on ne travaille à cet ouvrage qu'après l'été jusqu'à la fin de l'automne, ou qu'après l'hiver, lorf-

PRECAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

que le printems & les zéphirs rendent la saison plus douce. Le soleil en hiver n'a pas assez de force pour sécher la brique, elle ne conserveroit pas sa première forme sans s'étendre ; & pendant les grandes chaleurs elle se fend au soleil.

Faites chauffer votre four à chaux pendant trois ou quatre jours sans interruption, jusqu'à ce que la pierre se fende aux extrémités, & qu'on ne voye plus dans l'obscurité s'élever de longs traits de flamme & de fumée.

On fait cuire au four différentes pierres de chaux, selon les différens usages auxquels on veut les employer. Il faut qu'elles soient molles pour des enduits de muraille, & dures pour les autres ouvrages de maçonnerie. Le meilleur sable est celui qui fait du bruit sous les doigts en le maniant, & qui ne laisse ni tache, ni crasse sur un linge blanc, quand on l'a secoué.

Dès que vous aurez rassemblé les matériaux nécessaires, vous jetterez les fondemens de votre maison, pour-

vû

vû que ce ne soit pas sur des ruines de vieux bâtimens. Mais si, après avoir creusé bien avant, le terrain n'est pas encore solide, contentez-vous d'une profondeur égale à l'élévation de la quatrième partie du mur que vous voulez construire. Alors vous pourrez enfoncer des pilotis, sur lesquels vous poserez vos premières pierres de fondation.

Que votre maison regarde directement le midi, afin que le soleil plus élevé pendant l'été, & n'entrant que très-peu par les fenêtres, n'échauffe pas trop votre appartement, & que plus abaissé vers la terre pendant l'hiver, lorsqu'il retourne au tropique du capricorne, il puisse pénétrer chez vous, & vous réjouir par la douceur de ses regards.

On est aujourd'hui dans l'usage de donner tant de jour aux maisons de ville & de campagne, de faire des fenêtres si larges, si élevées, & en si grande quantité, qu'on diroit que ce ne sont que des colonnes, & non des murs, qui soutiennent les toits. On jureroit que les hommes à

**PRÉCAU
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.**

présent, se croyant suffisamment à l'abri des injures de l'air entre des murs de verre, ne sont plus sensibles à la rigueur du froid, aux vents pernicieux du midi, ni aux ardeurs de la canicule : car la chaleur pénètre bien plus aisément par de larges croisées ; & lorsqu'en hiver les aquilons sont déchaînés, de foibles rideaux de toile, mis au-devant des fenêtres, ne suffisent pas pour garantir d'un froid piquant. Mais pour augmenter le plaisir de la vûe, & faire paroître une maison plus riante au-dehors, on aime mieux souffrir au-dedans, & acheter même à grand prix son incommodité. C'est ainsi que le François esclave de l'usage, lui sacrifie la raison ; & , si la mode le vouloit, (23) il échangeeroit l'or & l'argent avec de vil papier, & donneroit pour de méprisables effets une monnoye qui a une valeur intrinsèque.

Qu'on suive la mode à la bonne heure dans les bâtimens qu'on élève à la ville, parce que le vent n'y souffle pas comme en plein champ ; mais

à la campagne , tenez-vous en à l'ancienne pratique de vos ayeux , & ne donnez entrée à l'air par vos fenêtres que le moins que vous pourrez. N'ayez point pour objet , lorsque vous bâtissez , d'étaler tous vos meubles par une longue enfilade d'appartemens ; mais que les issues en soient aisées , & distribuées de façon que vous n'ayez point d'inquiétude de vos hôtes , & que vous puissiez dormir en sûreté.

Dès que la maison destinée à vous loger sera achevée , faites construire séparément les bâtimens nécessaires pour conserver les grains & les autres fruits de la terre , dans la crainte de choquer les yeux des femmes , qui aiment en tout la décence , & qui seroient dégoutées de voir sans cesse les ustenciles de campagne , les chiens , & même les riches productions de la campagne. Vous choisirez pour vos celliers les endroits les plus frais ; pour ferrer votre huile , le lieu le plus exposé au soleil ; & ne mettez que dans un endroit bien sec , & sur des planches garnies de paille , les

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

PRECAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

fruits mûrs réservés pour l'hiver, tels que les pommes & les poires. Pour chasser le froid & l'humidité, placez de tems en tems dans votre fruiterie des charbons allumés; car les vents du nord rident les fruits, & ceux du midi les gâtent. Visitez souvent votre fruit, & ne manquez pas d'enlever celui qui se ressentira de l'humidité, dans la crainte qu'elle ne se communique de l'un à l'autre, & que la contagion ne devienne générale sur les planches.

Que les vents du nord donnent de l'air à vos greniers; mais préservez-les de ceux du midi dont les aîles humides endommagent les grains. (24) Les Languedociens bâtissent leurs greniers au milieu du chemin devant la porte de leur maison; ils sont ainsi à l'abri de la pluye, qui pénètre tout, & de l'action de l'air qui fait impression sur tous les corps.

Quand les charensons sont entrés dans un tas de bled, ils n'en occupent d'abord que la partie supérieure; mais tout le tas bientôt fera insulté de ces insectes, si vous vannez dans votre grenier ce grain qui est déjà en partie rongé.

Donnez au fermier une maison vaste , au berger une petite cabane , & au bouvier la sienne. Ne laissez point entrer les eaux de pluie dans l'étable ; elles détruisent les murs , amollissent & corrompent la corne du pied des animaux , & leur occasionnent toutes sortes de maladies. Qu'on n'ait point à craindre le feu d'aucune lampe suspendue en l'air , ou attachée aux murs de l'étable. Le four où la fermière fait cuire son pain , doit en être éloigné , de peur que les soliveaux de l'étable , échauffés par le feu du four , ne s'enflamment à la moindre étincelle , & ne causent un incendie général.

Le Laboureur aime sur-tout une cuisine spacieuse , où tous ses gens rassemblés puissent se chauffer auprès d'un bon feu , se délasser des fatigues du jour , sans que le travail ordinaire des soirées en soit interrompu : car le fermier ne permet pas pendant l'hiver qu'on travaille le jour à des ouvrages qu'on peut faire la nuit.

Après le repas , viennent s'asseoir autour du foyer le laboureur remar-

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

La cuisine.

PRECAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

quable par sa grande taille, le conducteur des chèvres hideux par ses vêtements, le pasteur des brebis, (25) le nerveux fossoyeur, & le dur bouvier. S'il est resté quelques olives plus tenaces que les autres aux branches d'olivier qu'ils ont rompues, ils s'occupent à les chercher & à les cueillir, à nétoyer les toisons des brebis, à fendre l'osier, qu'ils rendent souple dans de l'eau chaude, à préparer les échaldas pour la vigne, ou à construire des corbeilles avec de l'osier. Et jamais les jeunes villageoises n'ont tant de plaisir à manier leurs fuseaux que dans ces agréables momens : car, tandis que le fermier fait sa ronde avec une lumière, & qu'il va compter les brebis au bercail, les enfans n'étant plus retenus alors par la présence du pere, une des filles agace, par ses propositions tendres, l'idiot Ménalque, qu'elle feint d'aimer. Elle flate ce pauvre garçon par des déclarations malignes & simulées, afin qu'à son tour il s'explique, & que son gosier rauque exprime son amour par une chanson.

Bientôt il s'applaudit de son chant ,
 tient à grand honneur les éclats de
 rire de l'assemblée ; & dans le ravif-
 sement où il est des railleries qu'il ex-
 cite , il ne s'apperçoit pas que (26)
 la rusée Thestilis se moque de lui ,
 & lui noircit le visage. C'est ainsi
 qu'à la campagne comme à la ville ,
 l'on trouve des originaux faits pour
 l'amusement d'autrui. On peut im-
 punément les piquer comme on fe-
 roit des bœufs avec l'aiguillon ; loin
 de s'en fâcher, ils témoignent eux-mê-
 mes leur satisfaction par leur gayeté.

Qu'au hangard sous lequel le la-
 boureur , pendant les pluies d'hi-
 ver , met à couvert ses voitures , &
 répare sa charrue & ses charrettes ,
 il n'y ait que des poteaux pour le
 soutenir , au lieu de porte.

Si le chemin qui conduit à votre
 campagne est bien fréquenté , il con-
 vient que sur la route on établisse
 une hôtellerie pour les voyageurs.
 Mais faites-vous un devoir de don-
 ner le couvert aux pauvres dans vo-
 tre maison. C'est du nom d'hospice
 qu'autrefois les Anciens composé-

PRECAU-
 TIONS POUR
 L'ACHAT
 D'UNE TER-
 RE.

PRECAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

rent celui de Jupiter hospitalier, pere des dieux & des hommes. Ils ne purent voir sans pitié leurs semblables passer les nuits à la belle étoile, tandis que les plus vils animaux avoient un gîte pour s'y reposer, & ils exercèrent régulièrement l'hospitalité. Cependant ils ne savoient point, dans ces tems infortunés, que Dieu se cache souvent sous les vêtemens du pauvre, & que toutes les pieuses libéralités sont écrites au ciel.

Que l'aire ne soit pas trop éloignée, afin que si quelque nuage trompeur vient tout à coup à se résoudre en pluie, la proximité de la maison vous donne la facilité de sauver plus promptement vos gerbes mal battues. Choisissez pour votre aire un lieu un peu plus élevé, & dégarni d'arbres, afin qu'elle soit plus exposée à l'air & au vent qui la nettoient. Il faut l'appplanir avec un grand cylindre, ou bien (27) la paver; c'est un ouvrage dont on ne voit pas la fin: au lieu qu'une aire sans pavé obéit à la longue aux coups du fléau, retient

retient les grains dans ses gerfures ,
ou les fait en se pulvérisant.

Ayez deux petits réservoirs d'eau ,
un qui ne serve qu'à rouir le chan-
vre , & l'autre dont l'eau pure &
claire invite les troupeaux à s'y dé-
falterer. Que toutes les immondices
de la maison & de l'étable ; que les
feuilles dont les vents ont dépouillé
les forêts , & qui couvrent la terre
en hiver ; que le limon , si la rivière
en a laissé dans quelque débordement,
soient portés dans une fosse à
couvert , & loin de la maison. Par
ce moyen le suc du fumier se conserve ,
& ne s'évapore point ; cette
eau sale fait mourir toutes les grai-
nes mauvaises , & vos moissons ne
sont point mélangées d'herbes inu-
tiles.

Que vos vergers & votre parterre
soient à la proximité de la maison ,
ainsi que tout ce qui plaît à la vûe ,
ou qui pourroit provoquer au lar-
cin. Ayez du côté du nord un bois
qui vous pare du vent & du froid ;
que son ombrage en été vous rende
toute la fraîcheur dont il vous garan-

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

tissoit l'hiver, & qu'utile dans ces deux saisons il tempère, & le grand froid, & les âpres chaleurs. Placez vos légumes dans des vallons humides, & vos oliviers sur des collines; que dans la plaine on voye flotter vos épis ondoyans, ou l'herbe de quelques vastes prairies; que vos vignes au-delà parent un agréable côteau, & qu'autant que la vûe peut s'étendre, elles fixent les yeux de toute part. Comptez les arpens que vous avez en prairies, en terres labourées, en olivets & en vignobles, par l'ouvrage & le revenu. Comparez le profit avec la peine, & faites moins d'état du nombre des denrées que du produit de la vente.

La terre que vous avez destinée au labourage, comme la plus digne des foins de Cérès, demande le retour perpétuel des mêmes travaux: elle réclame, après la récolte, une partie de ses largesses pour les semences; mais elle manque souvent à ses engagemens, soit que l'année trop sèche ou trop pluvieuse ait été nuisible aux moissons, soit que le

champ stérile par lui-même n'ait pas fourni la substance nécessaire aux épis, soit qu'ils ayent été renversés par la grêle, ou qu'ils ne portent que peu de grains.

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

La dépense qu'on est obligé de faire pour l'entretien d'une vigne, en consomme quelquefois les revenus; la récolte des olives est aussi bien casuelle, & quoiqu'elles se conservent en bon état avec peu de culture, les fortes gelées & les grandes chaleurs les empêchent de venir à maturité; les premières pluyes du printems en font mourir la fleur, & en jonchent la terre.

Les prairies ne vous donnent point ces inquiétudes; elles ne courent presque aucun risque, & toutes les pluyes leur sont propres, soit que les vents du nord ou du midi les amènent. Le froid ni la chaleur ne leur causent point de dommage, pourvû que quelques ruisseaux viennent les rafraîchir pour éteindre leur ardeur: d'ailleurs elles n'attendent presque rien de votre travail, & dès qu'une fois l'herbe a poussé, elles

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

vous donnent leurs richesses, fans vous causer d'embarras. L'infatiable Fermier en retire différens services : elles maintiennent les bestiaux en santé, leur donnent du foin pour l'hiver, & des pâturages pour le reste de l'année. Quelque riante que soit une campagne, une prairie en augmente l'agrément, soit que l'on voye les pleurs de l'aurore briller comme des diamans sur des brins d'herbe entremelés de fleurs rouges, soit que l'herbe panchée presque à terre semble demander à être foulée, & paroisse vous offrir un lit de repos, soit que l'on regarde un ruisseau qui conduit par différens canaux vient la désalterer, soit qu'elle reverdisse fans cesse pour donner de nouvelles récoltes, qui ne coutent point de nouvelles semences.

C'est pourquoi, si le niveau de votre prairie n'est pas trop en pente, & ne laisse pas les eaux s'écouler trop précipitamment ; si elle ne boit pas aussi trop promptement l'eau qu'elle reçoit, à l'imitation du fable qui est sans consistance ; enfin si les

pluyes n'y séjournent pas comme en un lac, semez-y, quelque vaste qu'elle soit, de la luzerne, & toutes les autres plantes qu'aiment le plus les bestiaux ; pratiquez-y plusieurs rigoles pour donner passage aux ruisseaux, à moins que la terre, par son humidité naturelle, ne produise un tendre gazon, sans avoir besoin d'être arrosée.

Mais, dira-t-on, quelle sorte de biens faut-il préférer ? les oliviers, les prairies ou les vignes. Suivez l'ancien usage des Laboureurs du lieu ; car toute espèce de terre n'est pas propre à toute sorte de productions. (28) La Garonne qui baigne à sa source un pays dont les habitans creusent le sein des montagnes, & manient avec des tenailles de grosses masses de fer, voit à quelque distance les pâturages les plus gras, & les Fermiers s'occupent à faire d'excellens fromages, ou à planter des arbres fruitiers. Peu après les champs qu'elle arrose présentent à son admiration les plus belles moissons, & ses bords charmans sont ensuite ta-

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

piffés de pampres & de vignes.

Dans quelque situation que vous vous trouviez, & quel que soit l'héritage que vous ont laissé vos peres, que la hache cruelle ne touche qu'en partie à vos anciens bois. (29) Voyez combien les Anglois ont à souffrir du froid, avec leur charbon de terre qu'ils brulent au lieu de bois, & combien ils pâtiſſent en respirant la fumée de ce charbon; puisqu'ils ſont obligés de venir à Montpellier pour changer d'air, & y rétablir leurs poumons deſſéchés.

Ville célèbre, conſtruifez de nouveaux murs qui vous donnent une plus vaſte étendue; ornez vos faux-bourgs des plus beaux édifices, & renfermez dans votre enceinte des jardins ſpacieux qu'on pourroit admirer même à Verſailles; afin que toute la France, qui bientôt manquant de bois, n'aura que du charbon de terre à mettre en ſes foyers, vienne un jour participer à la bonté de votre air, pour rétablir ſa ſanté: car bientôt elle reſſentira les mêmes maux que les Anglois, pour avoir

trop respiré la fumée pernicieuse de ce charbon ; à moins que les Maîtres des Eaux & Forêts ne préviennent ce malheur.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Prenez dans vos bois celui qui vous est nécessaire pour la réparation de votre maison , pour votre chauffage , pour la charrue , & la construction de vos vaisseaux ; mais conservez à votre postérité les forêts que vous tenez de vos ancêtres.

(30) Nous vous pleurons encore , bois charmant , chênes respectables par vos années , dont l'ombrage épais calmoit nos peines , nous délassoit de nos travaux , & faisoit près de Toulouse l'ornement de notre maison de plaisance. Ce n'est qu'avec douleur que nous montrons aujourd'hui aux étrangers qui nous viennent voir , ces lieux fortunés contigus à la maison que vous décoriez autrefois , & qui maintenant sont hérissés d'épines & de buissons.

Regrets sur l'exploitation des bois que l'on a faite à la maison de campagne des Jésuites de Toulouse.

Que ceux qui liront mes vers , permettent ces regrets , hélas ! trop légitimes à un Poète amateur de la campagne , & qu'on nous laisse au

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

moins la consolation de nous rappeller la mémoire de ces bois, puisque les destins jaloux n'ont pas voulu qu'ils fissent plus long-tems nos plaisirs. Je me les représente toujours, & je crois voir encore mes chers confreres prendre le frais sous leur verd feuillage. J'y vois les uns dans les retraites les plus sombres, méditer profondément sur la loi du Créateur, & sur ses divines largesses; d'autres récitent les saintes prières auxquelles leur sacré ministère les oblige chaque jour: ceux-là couchés sous un arbre touffu, goutent le plaisir du repos; ceux-ci répondent au ramage des oiseaux par les airs qu'ils chantent, ou qu'ils répètent sur un tendre chalumeau; d'autres enfin, pour compenser les veilles qu'ils ont données à l'étude, se livrent aux douceurs du sommeil.

Description
du jeu de
mail.

Là plusieurs s'amusent à jouer au mail. On choisit pour ce jeu un endroit dégarni d'arbres, autour duquel il y en ait seulement pour donner de l'ombre.

L'aire bien sablée, & fermée tout

à l'entour par des planches de bois , présente quatre allées. Il y a un anneau de fer au milieu du jeu , à travers lequel , si on a l'adresse de faire passer sans supercherie un petit globe de buis , ou de le lancer au-delà du but , après lui avoir fait parcourir les quatre allées , on est proclamé vainqueur par les spectateurs qui sont assis sur des sièges élevés.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Ceux qui ont envie d'entrer en lice pour disputer le prix , se présentent armés de bâtons ferrés , & font résonner les bois des coups vigoureux dont ils frappent le petit globe. C'est ainsi que , fatiguant leur corps à ce rude exercice , ils donnent du relâche à leur esprit.

Là j'en vois d'autres occupés à la lecture. Quoique les bois semblent destinés à la récréation , Apollon n'inspire en aucun endroit avec autant de chaleur : c'est dans le silence des bois , & sous leur ombrage , que ceux qui ont le don de la parole apprennent à dévoiler au peuple les vérités les plus sublimes , & à frapper de la foudre évangélique les cœurs les plus endurcis.

Mention des confreres de l'Auteur.

PRÉCAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

Le Pere Cleric.

C'est-là , cher Cleric , que je vous ai vû tout couvert des lauriers , que vous aviez déjà cueillis sur le Parnasse , donner l'effor à votre génie fertile , & mettre au jour des vers que Toulouse admirant toujours ne peut récompenser aujourd'hui que par ses louanges. (31) Vous avez été couronné tant de fois , que ses largesses sont épuisées ; aussi vous a-t-elle associé aux Membres de son Académie pour y juger ceux qui étoient autrefois vos concurrens.

Avec quelle avidité je prêtois l'oreille aux beaux vers que vous récitiez , soit qu'il vous plût de chauffer le cothurne de Sophocle , soit que laissant le ton de Melpoméne , vous rendissiez en notre langue toute la finesse des plaisanteries de Térence , soit que les flots de votre éloquence plus rapides qu'un torrent , coulassent de votre bouche toutes les fois que vous me répétiez les discours que vous deviez prononcer vers le milieu de l'automne. Tous les citoyens alors quittoient la campagne pour repeupler la ville , comme si le

talent de la parole , qu'ils vous avoient tant de fois reconnu, privoit de ses charmes leur séjour champêtre.

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Vous vous plaisiez , je m'en souviens , à vous enfoncer dans le bois , ou à vous asseoir avec moi sous un vieux châtaignier. Là se trouvoit une fontaine , dont l'eau pure & fidèle comme une glace représentoit si bien les fruits de cet arbre , ses feuilles agitées par les zéphirs , & les oiseaux légers qui voltigeoient de branche en branche , qu'on doutoit si tous ces objets n'étoient pas effectivement au fond de cette fontaine , ou si l'on voyoit paroître leur image sur sa surface.

C'est là qu'après vous avoir lû les premiers essais de ma Muse , vous aviez la bonté de m'encourager & de m'aider de vos conseils , en me désignant les vers qu'il falloit refondre ou polir. Quoique votre nom n'ait besoin que de vos vers , pour étendre au loin sa réputation , je serois donc un ingrat si j'oublois de parler de vous dans cet Ouvrage ,

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE. que vous avez daigné corriger, & je n'entendrois guères l'intérêt de mon amour-propre si je ne me glorifiois d'avoir été votre ami dès mes plus tendres années.

Le Pere Campistron.

C'est aussi dans ces lieux, cher Campistron, autre partie de moi-même, que vous travailliez à mériter les éloges du public, & cette réputation d'homme de génie, qui rend Toulouse si glorieuse de vous avoir pour citoyen; réputation qui entraîne le Sénat & le Peuple pour vous entendre, (32) soit que, digne émule de votre frere, vous vous distinguiez comme lui par des Tragédies, soit que vous tiriez des sons de la lyre ou du chalumeau, ou qu'également versé dans la langue Latine & la nôtre, vos discours se ressentent de la majesté Romaine, ou de l'aménité Françoise.

Be- C'est dans ces bois, & pendant vos premières années que je vous eus pour disciple, cher Belot, vous qu'aujourd'hui je voudrois avoir pour maître. Dès le tems de vos études vous vous étiez fait un nom, &

vous paroissiez avoir tant d'aptitude pour tous les arts, qu'on ne pouvoit décider quelle carrière vous suivriez pour acquérir la plus grande célébrité : car, soit que les temples retentissent de vos discours évangéliques, soit que vous voulussiez effacer notre gloire en vous tournant du côté des Muses, la ville ne vous applaudissoit pas moins, & paroissoit aussi empressée de vous entendre que lorsque dans la chaire théologique, vos lumières dissipent les ténèbres de la foi, & que vous enseignez cinq cens disciples, qui prennent de vous des leçons de piété, moins encore dans vos discours que dans vos mœurs.

Agréables retraites, arbres toujours verts, sous lesquels se sont formés de si grands hommes, hélas ! qu'êtes-vous devenus ? De quels tristes murmures ne retentît pas le Parnasse lorsqu'approcha l'heure d'abattre ce bois chéri ! Mais que purent les tendres Elégies contre les coups de la hache inflexible ? Envain le célèbre Mourgue en témoigna ses regrets (33) par des vers aussi touchans

PRÉCAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

Le P. Mourgue.

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

que les accens d'Orphée : le tems heureux n'est plus où les chênes dociles à la voix des Poètes, leur obéissoient. Toute la sensibilité de ceux-ci se réduisit à pousser quelques gemissemens à chaque coup de cognée, comme pour implorer le secours des personnes qui, le plus souvent, avoient joui des charmes de leur ombrage. Nous accourons : & de même que sur un champ de bataille, où gissent impitoyablement les plus braves Capitaines, dont les illustres noms vont périr avec eux, on est secrettement saisi de tristesse & d'horreur en considérant leur difformité, & leurs playes encore dégoutantes, qui offrent la plus affreuse image; ainsi sommes-nous tout ensemble frappés d'horreur & touchés de pitié en voyant ces arbres, autrefois majestueux, cruellement tranchés par le fer, tristement étendus sur la terre, & leur feuillage, & leurs rameaux honteusement séparés de leurs troncs, sécher par tas en différens endroits, en attendant qu'ils servissent de proie aux flammes dévorantes.

Hélas ! que la coupe de ce bois a ravi d'agrémens à notre maison de campagne, & qu'elle est aujourd'hui différente d'elle-même ! L'urgente nécessité, qui, dans des tems malheureux, nous a conseillé de l'abattre, & d'employer à l'usage de Bellone les délices de notre campagne, nous oblige encore aujourd'hui, par le même esprit d'œconomie, ennemi de toute sorte de luxe, de mettre à profit tous nos champs : la charrue vient, pour ainsi dire, jusqu'au pied de notre maison antique, pour en sapper les tours & les murs, & l'on moissonne à présent où l'on voyoit autrefois de belles avenues d'ormeaux régulièrement plantés. Nous payons bien cher maintenant le peu d'ombrage que nous avons pendant les chaleurs de l'été, par l'éloignement des lieux où il faut l'aller chercher.

La longue allée qui sépare nos vignes, & qui étoit autrefois garnie d'ormeaux plantés à égale distance, n'a plus qu'un gazon pour ornement, & pas un seul arbre pour abri. Si

PRÉCAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

**PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.**

quelque tronc, ou quelque mince ar-
buste survivant à sa destinée, cou-
vre encore le bord de cette allée, le
souvenir, qu'à la vûe de ces débris
on se rappelle du charmant ombrage
qu'on avoit autrefois, rouvre notre
ancienne playe. On n'élague plus
chaque année le buis ni le poirier, on
permet à leurs rameaux vagabonds
de s'étendre à leur gré, & l'on a ar-
raché les fleurs & les légumes de no-
tre jardin, qui ne produit plus que
de l'orge pour la nourriture des che-
vaux.

L'eau qui, autrefois resserrée dans
des canaux, s'élançoit avec force
dans les airs, & donnoit un spec-
tacle de différens jets d'eau, rampe
à son gré, & s'étend avec liberté
dans la campagne. Jadis, mise à la
torture, pour ainsi dire, de diffé-
rentes façons, elle jaillissoit de la
gueule d'un lion ou d'un monstre
marin; maintenant, tout à fait rusti-
que, elle ne sert qu'à arroser de vils
haricots, ou de misérables choux :
les lions & les veaux marins sont
remplis de toiles d'araignée, ou bien
les

les oiseaux vont y bâtir intérieurement leurs nids.

Il y avoit autrefois un grand bassin qui servoit de réservoir aux eaux de notre maison de campagne : une gondole nous portoit autour de nos prés fleuris , & nous nous amusions à présenter un apas aux avides poissons , ou à nous reposer sous quelque arbre touffu , pour goûter la fraîcheur de l'eau , & nous dérober aux ardeurs du soleil. Hélas ! puis-je le croire ? cette gondole vendue avec le bois de chauffage , a eu le même sort , & a garni les foyers pour servir au feu d'aliment. La truite , ce charmant poisson qui nageoit vers la rive où nous venions ordinairement nous asseoir , & qui par le mouvement de ses yeux & de sa queue , sembloit mendier les petits morceaux de fruit & de pain dont nous faisons provision pour elle , a cédé le séjour de ces eaux , aujourd'hui dormantes & limoneuses , aux importunes grenouilles. L'habitation des paons est maintenant infectée par la mauvaise odeur des pou-

PRÉCAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

**PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.**

les qui y couchent ; les pigeons, amateurs des maisons de campagne propres & peignées, ont quitté tous à la fois leurs trois colombiers, qui, soutenus par des colonnes de marbre, servent à présent de retraite aux rats & au sinistre hibou.

Nous aurions nous-mêmes changé de maison, si la nôtre, quelque avilie qu'elle soit, n'étoit encore plus agréable que les autres maisons voisines : car, malgré les ravages qu'on y a faits, & sa rusticité actuelle, elle conserve toujours, en dépit de ses maîtres, une grande partie de son éclat, & plaira toujours par le soin que prend la nature de la dédommager de son ancienne décoration.

Ce sont de ces maisons négligées pour l'ornement, qu'il convient d'acheter, illustre Lamoignon, quand une heureuse situation est leur principal agrément, & quand des sources intarissables, jointes à la fertilité de la terre, en font la richesse.

Description
du château de
Baville.

Si quelqu'un est curieux de connaître tous les embellissemens que

l'art peut donner à des maisons , à des eaux , & à des jardins avantageusement situés , qu'il aille voir le château que vous avez fait construire sur la Terre de Courson : qu'il examine la richesse du fond , la variété des fleurs , la fertilité des vergers , l'agrément des bois , les belles avenues , & la superbe architecture des bâtimens : & qu'il soit émerveillé de l'esprit d'ordre , d'invention & de détail qui a présidé à ces ouvrages , soit qu'au loin il admire l'ensemble de ce château , & que ses yeux se repaissent par avant-goût des charmes d'un beau lieu , soit qu'étant parvenu à la première entrée , & qu'indécis entre l'art & la nature , il arrête ses regards satisfaits tantôt sur le château même , tantôt sur les plaines qui sont à l'entour.

On se plaît sur tout à regarder la statue de marbre qui représente , dirai-je votre auguste pere , ou celui du peuple : on ne peut s'empêcher de contempler (34) ses traits avec une secrète vénération ; ces mêmes traits que Thémis , la plus

PRÉCAUTIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TERRE.

PRECAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

fière protectrice des hommes, emprunta autrefois pour dicter des loix à ce Royaume.

(35) Comme votre éloquence avoit soutenu les prétentions de la Sculpture & de la Peinture, lorsque ces deux Arts fameux qui enseignent à rendre fidèlement des figures sur le marbre, ou à les animer sur une toile avec un pinceau & des couleurs, demandèrent à être maintenus dans les privilèges d'Arts libéraux; ils veulent aujourd'hui, par reconnoissance, transmettre votre image à la postérité. Mais vous, digne fils, quoique votre pere n'ait besoin, pour perpétuer son nom, que de sa propre renommée, plus durable que le marbre, vous désirez que cette marque de distinction soit plutôt accordée à ce grand Homme; afin que l'air majestueux du pere, & la piété filiale, soient à jamais conservés dans le même monument.

Que dirai-je des autres merveilles qui se présentent de toute part dans ce séjour enchanté? Soit qu'on aille sur les lieux les admirer, soit qu'on

s'arrête & qu'on les parcourt des yeux, la nature, pour ne point fatiguer la vûe en n'offrant qu'une perspective vague & indéterminée, la fixe agréablement par de charmans côteaux qui régnerent de toute part, & où l'on voit dans tout leur éclat les richesses de Bacchus & les trésors de Cérès. Il semble que la terre ait rassemblé, dans l'étendue du terrain que les yeux peuvent parcourir, toutes les productions qu'elle ne distribue au reste de l'univers qu'avec la plus grande œconomie.

On ne voit point ailleurs dans les autres bâtimens autant de dignité fans faste, ni tant d'agrémens & d'élégance, avec si peu d'ornemens recherchés; aucun bois ne fournit ailleurs un aussi frais ombrage, ni d'aussi délicieuses retraites; les arbres n'ont nulle part autant de grâce & de fertilité, & ne sont aussi bien taillés; jamais figues & poires en espalier n'ont tant fait de plaisir: on ne voit point la même symétrie dans les autres parterres, ni d'aussi beaux légumes dans aucun jardin;

PRECAUTIONS POUR L'ACHAT D'UNE TERRE.

PRÉCAU-
TIONS POUR
L'ACHAT
D'UNE TER-
RE.

quoique pourtant, dans votre absence, les fleurs & les arbres se négligeant un peu, n'ayent pas leur grace ordinaire : car autant vous regrettez ces lieux, autant ils désirent votre retour. Qu'ils ayent du moins la consolation de posséder votre aimable fils de Courson, de le délasser de ses travaux, de rassasier leurs désirs en contemplant l'image du pere dans ce fils chéri, qui, presque votre égal, & votre concurrent en mérite, fait votre satisfaction en marchant dignement sur vos traces.

Pour vous, quelque agréable que soit le château de Baille, situé aux environs de Paris, perdez l'envie que vous avez de le revoir, & gardez-vous de dérober au Prince & au Peuple votre utile personne, dont les Dieux, pour gage de leur protection, leur ont fait présent. C'est un crime à tout homme chargé des intérêts publics, de bannir les soins, & de ne vivre que pour lui.

Fin du Livre premier.

REMARQUES

Sur le premier Livre.

LE Pere Vanniere rend compte des motifs qui ont déterminé sa Muse à choisir les Travaux champêtres , par préférence à d'autres sujets. Il invoque ensuite le vrai Dieu au lieu des divinités de la Fable , & fait l'exposition des matières qui doivent remplir les seize Chants de son Poème. Il dédie son Ouvrage à M. de Lamoignon , alors Intendant du Languedoc , & passe aux précautions que l'on doit prendre dans l'achat d'un fond de Terre. Il parle de la situation des lieux , de la qualité de l'air & des eaux , des ornemens , des revenus , des bâtimens , des indices d'une bonne terre , de l'inconvénient qu'il y a d'avoir un mauvais voisin , & des réparations de la maison. L'Auteur détaille les premiers soins qu'on doit donner à la terre. Il faut épierrer les champs , renouveler l'engrais des prairies , planter des arbres , dessécher des marais. De-là il prend occasion de rappeler l'ouvrage qu'entreprirent autrefois les Romains , pour faciliter l'écoulement des eaux d'un marais à travers une montagne ; ce qui amène l'éloge du Canal de Languedoc , pour lequel le fameux Riquet fit percer la même montagne. Vient ensuite les moyens de découvrir les four-

ces, la réfutation de la baguette divinatoire, l'origine des fontaines, les feux souterrains. Les différentes situations pour une maison de campagne sont discutées, & l'Auteur dit un mot de tous les matériaux nécessaires à la construction, & de toutes les espèces de bâtimens qui concernent une maison rustique. Il fait ensuite la distribution du fond en prairies, en vignobles, en terres labourables, & en bois; ce qui lui donne lieu de parler de la maison de plaisance des Jésuites de Toulouſe, de regretter ses bois de décoration qu'un intérêt domestique a fait abbatre, & de faire le portrait & l'éloge de quelques Jésuites qui se promenoient dans les allées de ce bois.

(1) [*Quoiqu'aujourd'hui l'on montre malignement au doigt ceux qui vous portent.*] Le nom de *Poète* est aujourd'hui une dénomination injurieuse, on rougit de le porter : on ne dit de quelqu'un qu'il est *Poète*, qu'avec l'air, le ton, & tous les accompagnemens de mépris qui dégradent le talent & la personne. On montre un *Poète* comme un fou, on lui parle comme à une marote, & on ne le voit chez soi qu'à huis clos. Voici comme Madame Deshoulières décrit le désagrément de cet état dans une de ses *Epitres*. Je n'en citerai qu'une partie.

A rêver dans un coin, on se trouve réduit ;
 Ce n'est point un conte pour rire.
 Dès que la renommée aura semé le bruit

Que

Que vous savez toucher la Lire ,
Hommes , femmes , tout vous craindra ,
Hommes , femmes , tout vous fuira ;
Parce qu'ils ne sauront en mille ans que vous dire.
Ils ont là-dessus des travers
Qui ne peuvent souffrir d'excuses :
Ils pensent , quand on a commerce avec les Muses ,
Qu'on ne fait faire que des vers.

Et plus bas :

Plus d'un exemple vous répond
Des malheurs dont ici je vous ai menacée.
Le savoir nuit à tout , la mode en est passée ;
On croit qu'un bel esprit ne sauroit être bon.

(2) [*Quoiqu'elles ne leur content rien.*] Il
y a dans le texte : *ausint cuncta licet*. Cet en-
droit est imité d'Horace.

Pictoribus atque Poetis

Quidlibet audendi semper fuit aqua potestas. Art. Poet.

(3) [*Le travail ne coute point quand le su-
jet plait.*] Horace dit aussi , en parlant des
joueurs de paume :

Molliter austerum studio fallente laborem. L. II. Sat. II.

(4) [*Le plaisir & la nature me rendront
Poète , si je n'en ai pas le génie.*]

Si natura negat , facit indignatio versum. Juvenal.

(5) [*O vous ! l'honneur & l'appui de votre
Maison , Illustre Lamoignon.*] Nicolas de la

Moignon, Seigneur Comte de Launai Courson, & aussi Seigneur Marquis de la Mothe en Poitou, par érection du mois d'Octobre 1700, mais plus connu sous le nom de Bafville, qui lui avoit été donné dans sa jeunesse, étoit fils de Guillaume de Lamoignon, Premier Président au Parlement de Paris. Il fut pendant trente-trois ans Intendant en Languedoc, & mourut Conseiller d'Etat ordinaire le 17 Mai 1724, ayant eu pour fils Urbain-Guillaume connu sous le nom de Courson, successivement Intendant de Rouen & de Bordeaux, aussi mort Conseiller d'Etat ordinaire, & au Conseil des Finances, le 12 Mars 1742. Celui-ci a été pere de Guillaume de Lamoignon de Montrevault, aujourd'hui l'un des Présidens au Parlement de Paris.

(6) [*Quoique l'Hérésie.*] Il est ici question des Protestans des Cevennes, qui s'étoient révoltés. Il y a eu aussi dans les Cevennes des Fanatiques pendant la guerre de 1689, qui avoient été forttement abusés par de prétendues prophéties du Ministre Jurieu.

(7) [*Laissons à l'opulence ses vastes domaines.*] Virgile, Géorg. Liv. II. a dit aussi :

Laudate ingentia rura

Exiguum soluto.

(8) [*Il faut connoître.*]

Chacun se dit ami ; mais fou qui s'y repose :

Rien n'est plus commun que ce nom,

Rien n'est plus rare que la chose.

La Fontaine, Fable 77.

Plût-à-Dieu qu'on observât toujours la maxime de Vanniere ! on ne seroit pas si souvent victime de la méchanceté des faux amis , de leur indiscretion , ou du moins de leur imprudence. Eh ! qu'importe, dit quelque part M. de Fontenelle , qu'on soit blessé par un furieux ou par un étourdi ? on n'en est pas moins blessé. La Fontaine , dans sa Fable de l'Ours & de l'Amateur des jardins , dit aussi bien sensément :

Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami,
Mieux vaudroit un sage ennemi.

(9) [*Et si quelque bête de votre troupeau.*] C'est ainsi que dans la Fable des animaux malades de la peste , l'Asne est condamné pour une légère peccadille.

L'Asne vint à son tour , & dit j'ai souvenance
Qu'en un pré de Moines passant ,
La faim , l'occasion , l'herbe tendre , & je pense
Quelque diable aussi me poussant ,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue ;
Je n'en avois nul droit , puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet :
Un Loup quelque peu clerc , prouva par sa harangue ,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal ,
Ce pelé , ce galeux , d'où venoit tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !

(10) [*Et la victoire vous coute si cher.*]

Tout le monde fait la Fable de l'Huitre & des Plaideurs : en voici seulement la morale.

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ,
Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles :
Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui ,
Et ne laisse aux Plaideurs que le sac & les quilles.

(11) [*L'amitié par tout a des douceurs.*]
Rien n'est si doux qu'un ami , quand il a de
la candeur & de la discrétion : mais que ces
qualités sont rares !

Qu'un ami véritable est une douce chose !
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur ,
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même.
Un songe , un rien , tout lui fait peur ,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

L. Fontaine , Fable des deux Amis.

Il n'est point de plaisir égal à celui d'ouvrir
son cœur à un ami sûr , de déposer dans son
sein ses plus chères pensées , & de lui être at-
taché par le lien de l'honneur , de la vérité ,
du goût , & du plaisir. C'est ainsi que le cœur
de David , selon l'expression d'un Auteur ,
s'étoit *interné* avec celui de Jonathas : *con-*
glutinata erat anima David anima Jonathæ.
Il y a dans la Henriade un morceau sur l'a-
mitié qui a bien de l'élévation.

Henri de l'amitié sentit les nobles flammes.
Amitié , don du ciel , plaisir des grandes âmes ,

Amitié, que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connoître pas.

Horace s'exprime avec transport, quand il décrit la rencontre qu'il fit à Sinuessé de trois de ses amis. Dieux ! quels amis c'étoit ! les trois plus grands génies, & les trois plus belles ames de Rome : Virgile, Plotius, Varius.

*Postera lux oritur multò gratissima : namque
Plotius, & Varius Sinuessæ, Virgiliusque
Occurrunt, anima quales neque candidiores
Terra tulit, neque queis me sit devinctior alter
O qui complexus & gaudia quanta fuerunt !
Nil ego contulerim jucundo sanus amico.*

(12) [*Car la terre, cette nourrice des hommes.*] Cet endroit est imité de Columelle :
» La terre, dit-il, a reçu de l'Auteur de la nature une jeunesse éternelle ; elle a toujours
» enfanté & enfantera toujours, & il n'est pas
» à craindre qu'elle tombe dans la vieillesse
» & la caducité comme l'homme. « Lucrece n'est pas de cet avis dans son second Livre : il pense que la nature s'est usée à force de produire ; que les animaux sont beaucoup plus petits que dans le premier âge du monde, & que tout dépérit sensiblement. Cette opinion est fautive : la nature est la même ; & les animaux seroient aussi robustes & aussi grands qu'autrefois, s'ils vivoient à leur gré dans les bois. Voici les vers de Lucrece :

*Jamque adeo fracta est atas effataque tellus,
Vix animalia parva creat qua cuncta creavit
Sacla, deditque ferarum ingentia corpora partu.*

(13) [*Construisez une raye couverte.*] Cela s'appelle aussi dans quelques endroits une *pierrée*. Voici comme les Auteurs qui ont écrit sur le ménage de la campagne & la culture des terres, s'expliquent à cet égard.

» On creuse en terre une rigole profonde de
» trois pieds, on en remplit la moitié de pe-
» tits cailloux, & l'autre moitié avec une
» partie de la terre qu'on a tirée de la rigole
» même, & on l'égalé au niveau du champ.
» Quand on n'a ni pierres propres, ni gros
» graviers pour garnir le fond de la rigole,
» on y met des javelles de sarment bien liées,
» & assez grosses pour la garnir à moitié, &
» l'on jette des feuillages par dessus. Aux
» deux bouts de chaque raye on fait avec de
» grandes pierres deux espèces de petit pont
» pour soutenir les terres, & entretenir le
» passage & l'écoulement des eaux. Par ce
» moyen les terres humides se desséchent, &
» deviennent très-bonnes & très-fertiles en
» bled.

(14) [*Les Romains, maîtres alors d'une grande partie du monde.*] » Ils desséchèrent
» autrefois un marais aux environs de Be-
» ziers, près d'un village qu'on appelle Mon-
» tedi; & pour l'écoulement des eaux, per-
» cèrent la même montagne que le célèbre
» Riquet, Auteur du Canal de Languedoc,

» & dont le nom sera immortel, fit aussi creu-
» ser pour y pratiquer un passage aux bat-
» teaux. « Ceci est tiré d'une note latine du
Pere Vanniere.

(15) [*Lorqu'on perça la montagne à l'oc-
casion du fameux canal.*] Voyez le Diction-
naire de Moreri. Il a depuis son embouchure
dans le port de Cette jusqu'à Toulouse, plus
de soixante-dix lieues de longueur. Il a fallu
souvent le couder & le courber pour gagner
le niveau autour des montagnes, l'affermir
sur des pilotis dans des terrains mouvans,
l'appuyer sur des ponts ou des arches de pier-
re dans les vallées, escarper ou abbattre cer-
taines montagnes, en percer d'autres & les
voûter pour le recevoir ; on a excavé plus de
deux millions de toises cubes de terre, &
plus de cinq mille de rochers ; on a construit
cent quatre écluses pour élever ou descendre
les barques, seize énormes chauffées pour
repousser les eaux incommodes, vingt-qua-
tre épanchoirs pour lâcher les eaux du canal,
quand on craint qu'il ne s'emplisse de sable
ou de limon. On compte dans cet ouvrage
plus de 140000 toises cubes de maçonnerie
en pierres, à quoi il faut ajouter les jettées
de 200 toises, & le mole de 500, qui cou-
vrent à présent le port de Cette.

(16) [*Alors cet ancien monument de la
grandeur Romaine.*] Il y a dans le texte :

Priusque labores

Opposuit nostris Romana potentia captis.

Ce vers est bien majestueux , & donne une belle image de la grandeur Romaine : il semble qu'on voye le génie de Rome & celui de la France , rivaux l'un de l'autre , & surpris de leur rencontre , se disputer la supériorité sous la voûte de la montagne. Cette pensée seroit honneur même à Homere & à Virgile.

(17) [*Ce monument est votre ouvrage, fameux Riquet.*] La jonction des deux mers avoit toujours paru impossible ; parce qu'entre la Méditerranée & l'endroit où la Garonne commence à être navigable , il n'y avoit que quelques filets d'eau , & un intervalle de plus de quarante lieues. Cependant , quoique ce terrain fût immense , inégal , & fort élevé vers le milieu , au-dessus du niveau de la mer , M. Riquet , de la ville de Beziers , eut assez de pénétration pour concevoir nettement le projet d'un canal où les barques franchiroient cette hauteur , & passeroient en montant & descendant de Toulouse à la Méditerranée , & de la Méditerranée à Toulouse. Il y a long-tems qu'on a proposé de faire en Bretagne deux canaux également utiles , l'un qui joindroit la rivière de Rennes à celle de Dinan , & l'autre qui formeroit une communication entre la *Vilaine* & la rivière de Laval. Il résulteroit de ces deux jonctions un commerce considérable qui enrichiroit plusieurs villes , & sur tout Rennes où le commerce est mort , & où l'habitant n'est pas dans l'aisance. Je crois & l'on doit penser que des motifs plausibles ont empêché l'exécution

de cette entreprise : mais le zèle de M. le Duc d'Aiguillon, ainsi que des principaux chefs des États, pour les vrais intérêts de la Province, & le choix éclairé qu'on a fait de M. de la Bourdonnaye, pour remplir la place de Procureur Général Syndic, font espérer que ces canaux seront commencés & même achevés en peu de tems.

(18) [*Et non par l'intelligence de la baguette.*] On a découvert la fausseté des merveilles qu'on attribuoit à cette baguette ; on a démontré l'impossibilité de sa prétendue action sur les trésors & sur les sources, & l'on en fait à présent aussi peu de cas que du petit bâton d'un joueur de gobelets.

(19) [*Avec des baguettes courbes.*] C'étoit un petit bâton recourbé par le haut en forme de crosse, dont se servoient les Augures dans leurs fonctions, pour désigner dans le ciel les quatre points principaux qui devoient servir à déterminer les bons ou les mauvais augures.

(20) [*Soit que les eaux de pluie.*] Le Pere Vanniere décrit ici différentes opinions sur l'origine des fontaines, & paroît suivre celle de Descartes, qui croyoit que l'eau de la mer se répandoit sous terre de tout côté, & que trouvant au pied des montagnes des ouvertures spacieuses, & un degré de chaleur capable de la faire monter en vapeurs, sans élever avec elle les sels que leur poids fait demeurer au fond, le haut des cavernes arrêtoit & épaissoit cette vapeur, & en formoit des

ruisseaux , comme le couvercle d'un alambic résout en eau la vapeur qui s'y attache.

Le Pere Rapin , qui a aussi parlé de l'origine des fontaines , après avoir exposé différens sentimens , en adopte un contraire à celui du Pere Vanniere. Il croit que l'eau de la mer vient en droiture jusqu'aux fontaines , qu'elle dépose son sel & ses immondices en se filtrant à travers les terres , & qu'elle s'épure ainsi à force de passer au milieu des rochers & des sables qu'elle rencontre.

*Interior nam cum raro sit corpore tellus ,
Inque specus altos imperfossosque meatus
Interdum descendat , & in loca concava sidat
Unda maris , rara per curva foramina terra
Perque sinus ipsos furtivo lubrica lapsu
Paulatim insinuat sese , cacumque per imos
Aut quarit calles iter , aut molitur eundo.
Atque ubicunque magis rupta se viscera terre
Diducunt crebroque patent adaperia meatu
Tum largus magis atque magis se fundit aqua fons
Idcirco latices manant ex aquore salso
Non falsi : nam cum multum tellure sub imâ
Multiplices se per salebras & acerba locorum
Perque caros flexus & inaequales per arenas
Torsit agens maris unda , salis que crassa marini
Materies harebat aqua purgatur : & omne
Ceu per cola means vitium detergitur unda.*

M. Pluche est d'un sentiment contraire à toutes ces opinions , & soutient que les vapeurs de la mer sont beaucoup plus que suffisantes

pour fournir d'eau la surface de la terre & le lit des rivières ; que les pointes des montagnes sont destinées à arrêter les vapeurs de la mer qui flottent dans l'air ; que les espaces qui séparent ces pointes sont les bassins préparés pour recevoir les brouillards épais, & les nuées précipitées en pluie ; que leurs entrailles sont nos châteaux d'eaux ou nos réservoirs communs ; qu'enfin les ouvertures latérales par lesquelles les eaux coulent, sont placées à l'égard des plaines de façon que l'eau y puisse tomber, s'y répandre, & les fertiliser plutôt que de prendre sa route par dessous terre, & de regagner ainsi la mer, après avoir fait une circulation inutile. Le sentiment de M. Pluche est solidement prouvé & appuyé des observations de M. Mariote, qui a calculé combien il peut tomber de pouces d'eau sur la terre en un an.

(21) [*Semble par ses coassemens répéter les anciennes injures des paysans de Lycie.*] Les habitans de cette contrée furent changés en grenouilles, pour avoir accablé d'injures Latone, mere de Diane & d'Apollon qu'elle portoit encore dans son sein, & pour l'avoir empêchée de se désaltérer au bord du marais où ils étoient à couper des joncs. Ovide L. 6. Métamorphose 4. termine ainsi cette Fable :

Sed nunc quoque turpes

Litibus exercent linguas, pulsoque pudore

Quamvis sint sub aquâ, sub aquâ ma'edicere tentant :

Vox quoque jam rauca est inflataque colla tumescunt

Ipsaque dilatant patulos convitia risus.

(22) [*Et des hêtres.*] Le Pere Vanniere a raison de parler ainsi du hêtre, parce que ce bois travaille tant qu'il dure, & tourmente continuellement les assemblages.

(23) [*Il échangeeroit l'or & l'argent avec de vil papier.*] Il paroît que l'Auteur a ici en vûe les Billets de banque, qui ont fait tant de bien & tant de mal dans la France. L'inimitable Auteur des Lettres Persanes a plaisamment allégorisé cette révolution dans les Finances. » Dans une isle près des Orcades, il » naquit un enfant qui avoit pour pere Eole, » Dieu des Vents, & pour mere une Nimphe » de Calidonie. . . . Il apprit dans ses voya- » ges que dans la Bétique l'or reluisoit de » toute part : cela fit qu'il y précipita ses pas. » Il y fut fort mal reçu de Saturne qui régnoit » pour lors. Mais ce Dieu ayant quitté la » terre, il s'avisa d'aller dans tous les carre- » fours, où il crioit sans cesse d'une voix » rauque : Peuples de Bétique, vous croyez » être riches parce que vous avez de l'or & » de l'argent; votre erreur me fait pitié. » Croyez-moi, quittez le pays des vils mé- » taux, venez dans l'Empire de l'Imagina- » tion, & je vous promets des richesses qui » vous étonneront vous-mêmes. Aussitôt il » ouvrit une grande partie des outres qu'il » avoit apportées, & il distribua de sa mar- » chandise à qui en voulut. Le lendemain il » revint, & s'écria : Peuples de Bétique, » voulez-vous être riches? Imaginez-vous » que je le suis, & que vous l'êtes beaucoup

» aussi. Mettez-vous tous les matins dans l'es-
 » prit que votre fortune a doublé pendant la
 » nuit. Levez-vous ensuite ; & , si vous avez
 » des créanciers, allez les payer de ce que
 » vous aurez imaginé , & dites leur d'imagi-
 » ner à leur tour. A quelques jours de là il
 » revint encore , & dit : Peuples de Bétique ,
 » je vous avois conseillé d'imaginer , & je
 » vois que vous ne le faites pas. Hé bien ! à
 » présent je vous l'ordonne. J'apprens que
 » quelques-uns de vous sont assez détestables
 » pour conserver leur or & leur argent :
 » encore passe pour l'argent. Mais pour de
 » l'or ! Mais pour de l'or ! Oh !
 » cela me met dans une indignation !
 » Je jure par mes outres sacrées , que s'ils ne
 » viennent me l'apporter, je les punirai sévè-
 » rement , &c. «

(24) [*Les Languedociens.*] Ces peuples
 s'appelloient anciennement *Tectosages*. C'é-
 toient du tems des Gaulois les peuples qui ha-
 bitoient une partie de la Gaule Celtique , en-
 tre les Pirenées & les Cevennes , & qui
 étoient si puissans & si nombreux , qu'il s'en
 détacha une colonie pour traverser la Grèce ,
 alors triomphante. Ils furent s'établir au-de-
 là de la Phrygie & de la Cappadoce , sans
 qu'aucun des peuples voisins osât les attaquer
 ni les inquiéter. Pline & Florus les appellent
Tholistobogi.

(25) [*Le nerveux fossoyeur.*] Ce mot a
 deux significations ; il sert à désigner les gens
 qui ouvrent les fosses pour enterrer les morts ,

ainsi que les ouvriers qui font des fossés dans les campagnes pour l'écoulement des eaux. J'hésitois d'employer ce mot, dans la crainte que le Lecteur ne confondît ces deux sortes d'ouvriers : mais on m'a dit que, pour exprimer ce dernier sens, il n'y avoit point d'autre terme généralement connu en France. En Bretagne on appelle ces gens *Conroyeurs* ou *Lambalais*, parce qu'ils sont presque tous des environs de Lamballe, & la terre glaise dont ils se servent pour les fossés se nomme *du conroi*. Mais ces termes sont locaux, usités seulement dans cette province, & ne s'entendroient point ailleurs.

(26) [*La ruzée Thestilis.*] Sous ce nom on comprend généralement toutes les villageoises. C'est aussi dans un sens générique que Virgile l'a employé. *Ecl. 2.*

*Thestilis & rapido fessis messoribus astu
Allia serpillum queherbas contundit olentes.*

Théocrite, Idylle 2. donne ce nom à une empoisonneuse.

(27) [*La paver.*] Virgile ne conseille pas de paver l'aire, mais de la pétrir en quelque sorte, & de l'affermir avec de la terre visqueuse.

*Area cum primis ingenti aquanda cylindro
Et vertenda manu & cretâ solidanda tenaci.*

(28) [*La Garonne.*] Cette rivière a sa

Source dans les Pirenées près de la Catalogne, traverse le haut Languedoc & toute la Guyenne; &, ayant reçu la Dordogne, elle prend le nom de Gironde sous lequel elle se décharge dans la mer de Gascogne, près de la Tour de Cordouan. Il ya dans les Pirenées quantité de mines de fer; c'est pour cela que le Pere Vanniere dit que les habitans manient avec des tenailles de grosses masses de fer, parce que la plupart sont forgerons. Il y a dans le texte *massas Chalybis*. Le mot Chalybs dont on se sert pour exprimer l'acier ou le fer, dérive des Chalybes, peuples qui forgeoient beaucoup de fer, & qui selon Plin habitoient les bords du fleuve Thermoodon dans la Cappadoce; mais qui, selon Justin & plusieurs autres Auteurs, sont les mêmes que les habitans des Pirenées. Virg. Georg. L. 1.

India mittit ebur, molles sua thura sabai.

At Chalybes nudi ferrum.

Et dans un autre endroit il employe le mot *Chalybs* pour l'acier.

Vulnificusque Chalybs vastâ fornace liquefcit.

Le Poète Flaccus L. 4. *Argonaut.* parle aussi des Chalybes.

*Non ita sit metuenda tibi savissima quanquam
Gens Chalybum duris patiens cui cultus in arvis
Et tonat afflicta semper domus ignea massa.*

Rouffeau , dans fa Cantate des Forges de Lemnos :

C'est ainfi que Vulcain , par l'Amour excité ,
 Armoit coatre lui-même une épouse volage ,
 Quand le Dieu Mars encor tout fumant de carnage ,
 Arrive l'œil en feu , le bras enfanglanté.
 Que faites-vous , dit-il , de ces armes fragiles ,
 Fils de Junon , & vous *Chalybes* afsemblés ?
 Est-ce pour amufer des enfans inutiles ,
 Que cet antre gémit de vos coups redoublés ?

(29) [*Voyez combien les Anglois ont à souffrir.*] Il en meurt beaucoup de la maladie de *confoption* , que leur caufe , dit-on , la fumée du charbon de terre. Quand ils font attaqués de cette maladie , ils font dans l'ufage de venir à Montpellier pour respirer un air plus pur. Le Pere Vanniere fait sentir avec efprit que les François feront bientôt dans le même cas ; à moins que les Grands-Mâîtres des Eaux & Forêts ne prennent des précautions pour faire planter de nouveaux bois , ou pour empêcher la trop grande confoption qui s'en fait. Il y a des gens qui foutiennent qu'avant foixante ans nous ne pourrons plus nous chauffer qu'avec du charbon de terre. Voici ce que difent les Auteurs du Dictionnaire Encyclopédique au mot *Bois* : » Le bois de chauffe ne peut devenir extrêmement rare & » d'un grand prix , fans chaffer de la capitale » un grand nombre de fes habitans. Or il eft » conftant que la capitale d'un royaume ne » peut être attaquée de cette manière , fans » que

» que le reste du royaume s'en ressent. Je
» ne prévois qu'un remède à cet inconvé-
» nient ; & ce remède est même de nature à
» prévenir le mal , si on l'employoit dès à
» présent. Quand les forêts des environs de
» la ville furent épuisées, il se trouva un hom-
» me qui entreprit d'y amener à peu de frais
» les bois des forêts éloignées , & il y réussit.
» Lorsque la négligence, dans laquelle on per-
» siste , aura achevé de détruire les forêts
» éloignées , il est certain qu'on aura recours
» au charbon de terre ; & il est heureusement
» démontré qu'on en trouve presque par
» tout. Mais pourquoi n'en pas chercher , &
» ouvrir des carrières dès aujourd'hui ? Pour-
» quoi ne pas interdire l'usage du bois à tous
» les états & à toutes les professions dans les-
» quels on peut aisément s'en passer ? Car il
» en faudra venir là tôt ou tard ; & si l'on s'y
» prenoit plutôt , on donneroit le tems à nos
» forêts de se rétablir : & en prenant pour
» l'avenir d'autres précautions que celles
» qu'on a prises pour le passé, nos forêts, mi-
» ses une fois sur un bon pied, pourroient
» fournir à tous nos besoins , sans que nous
» eussions davantage à craindre qu'elles nous
» manquaissent. Il me semble que les vûes que
» je propose sont utiles : mais j'avoue qu'el-
» les ont un grand défaut ; celui de regarder
» plutôt l'intérêt de nos neveux que le nôtre ,
» & nous vivons dans un siècle philosophique
» où l'on fait tout pour soi , & rien pour la
» postérité.

(30) [*Nous vous pleurons encore, Bois charmant.*] L'Auteur exprime, avec une éloquente douleur, les regrets qu'il a d'avoir vû abattre ce bois. La description qu'il en fait, ainsi que des autres agrémens de la maison de plaifance, lui tient lieu d'Epifode pour terminer fon premier Livre.

(31) [*Vous avez été couronné tant de fois.*] On reçoit à l'Académie de Toulouse ceux qui ont remporté trois prix. Le Pere Cleric avoit déjà été couronné huit fois.

(32) [*Soit que digne émule de votre frere.*] Campiftron a fait plusieurs Tragédies, mais très-peu de bonnes : il n'est resté au Théâtre François qu'une ou deux de ses pièces, encore les joue-t-on rarement. C'est le sort qu'ont les Tragédies de presque tous les Auteurs modernes; elles tombent dans l'oubli dès leur vivant.

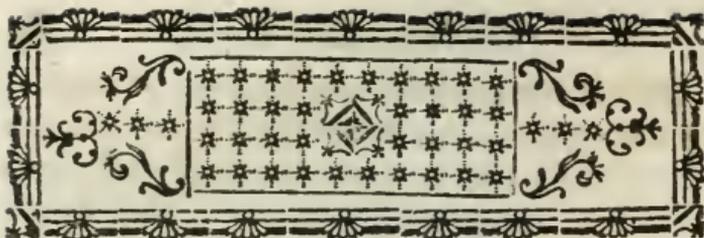
(33) [*Par des vers aussi touchans que les accens d'Orphée.*] Tout le monde fait qu'Orphée descendit aux Enfers pour chercher sa femme Euridice, & que Pluton fut si charmé des sons de sa lire, qu'il lui permit d'emmenner sa femme. Qu'il y a peu d'Orphées aujourd'hui à tous égards ! Voyez le bel Epifode qui est à la fin du quatrième Livre des Géorgiques.

(34) [*Ses traits avec une secrète vénération.*] Guillaume de Lamoignon fut, en qualité de Premier Président du Parlement de Paris, à la tête de la Commission nommée par le Roi pour la rédaction des Ordonnances.

(35) [Comme votre éloquence.] Vanobstal Sculpteur , ayant fait des bas-reliefs pour une Dame , & n'ayant demandé son payement qu'un an après avoir livré son ouvrage , on opposa au Sculpteur la prescription annale de la Coutume de Paris , qui rend la demande d'un Artisan nulle , s'il n'a fait des diligences dans l'année ; le Sculpteur répondit que l'article de la Coutume étoit pour les Arts mécaniques : mais que la Peinture & la Sculpture sont des Arts libéraux. M. de Lamoignon plaida pour Vanobstal , & l'Académie fit imprimer son Plaidoyer. Elle fit plus : pour reconnoître le service que l'Orateur avoit rendu aux Arts , elle chargea M. Girardon de faire son buste , & M. Champagne de faire son portrait. M. le Brun fut engagé à solliciter M. de Lamoignon de souffrir cette marque de distinction ; mais l'Orateur fut constant à la refuser , & tout ce qu'on put obtenir de lui fut que l'on feroit le buste & le portrait de M. le Premier Président son pere : ce qui fut exécuté. M. Clement , connu par beaucoup de devises & d'inscriptions estimées , fit celle-ci qui se lit au-dessous du buste.

*Quod Artis immunitates apud amplissimum
Ordinem patrocinio praeclare defenderit,
Grati animi monimentum sibi nuncupatum
Optimo parenti consecrari maluerit.*





ÉCONOMIE RURALE.

LIVRE SECOND.

*Choix des Domestiques , & leurs
différentes fonctions dans la
culture des terres.*

Le laboureur.

JE VAIS maintenant enseigner à bien choisir les Domestiques ; & puisque celui qui trace les sillons les plus droits , est l'ouvrier qui laboure le plus utilement , ayez-en un sur-tout d'une taille avantageuse , qui , sans être cruel , ne donne de la crainte à ses bœufs que par son extérieur ; qu'il ait les bras nerveux , l'air formidable , & la main retenue ;

que content de les menacer, il n'augmente pas, à force de coups, la dureté de leur travail, mais qu'il les excite par des termes d'encouragement, & qu'il se fasse obéir par les éclats de sa voix, plus que par les coups d'aiguillon. Un grand corps, appuyé sur le manche de la charrue, fait des sillons bien plus profonds, & remue bien plus facilement les terres qu'une année de repos a durcies : comme sa taille lui permet de voir par dessus les bœufs, quoiqu'il marche derrière eux au milieu du terrain qu'on laboure, il a le coup d'œil juste à chaque extrémité du champ, & s'il y a quelque chose en terre qui résiste & mette les bœufs en danger de se démettre le cou, ou de briser leurs cornes, il fait faire adroitement à la charrue un petit circuit.

Qu'il connoisse la pratique de la campagne & les saisons propres au labourage. Il ne doit pas ouvrir la terre quand elle est trop dure, ni quand elle est abreuvée d'eau : car, si on la remue quand elle est sèche, ses sucs nourriciers s'évaporent,

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

* & si on rompt les guérêts lorsqu'elle est imbibée d'eau, il n'est plus possible de toute l'année de la disposer à produire.

Quand une terre forte boit difficilement les eaux de pluie, on ne l'ouvre que lorsqu'elle est sèche & vers la fin du printems, avant que les graines des mauvaises herbes qu'elle a produites ayent quitté la gouffe & puissent en tombant nuire aux moissons. Mais peu de tems après on lui donne un autre labour qui croise les premiers sillons.

On ne doit pas non plus sur les coteaux tracer les sillons d'une façon toute uniforme, mais il faut conduire les taureaux de haut en

* Il y a dans le texte :

Vertitur infractis que tellus humida glebis.

Ce mot *infractis* est pris dans un sens affirmatif : sens que Virgile lui a donné en différens endroits.

Turnus ut infractos adverso Marte Latinos. Æneid. l. 12.

Nec Jovis imperio fasivæ infracta quiescit. Æneid. l. 5.

bas & de bas en haut , de façon que la charrue fuive une ligne diagonale en croisant les fillons.

DES
DOMESTI-
QUES.

Le laboureur & le berger tirent avantage mutuellement de leurs travaux : car quoiqu'ils tournent souvent leurs vûes sur des objets différens , quoique le laboureur n'aime pas l'herbe dans un champ , que le pasteur la cherche , & qu'il fuye avec soin les lieux couverts de buissons & d'épines , il ne laisse pas d'y avoir du rapport entre leurs travaux malgré l'opposition apparente de leurs inclinations. L'un donne son travail à la terre , l'autre lui fournit le fumier de ses brebis. Les troupeaux rendent les champs fertiles, & ceux-ci nourrissent les troupeaux du plus tendre gazon. Les bestiaux qui manquent de pâturages, & les campagnes qui ne sont pas couvertes de troupeaux dépérissent bientôt.

Le pasteur.

(1) Les plus grands Généraux des Romains cultivoient eux-mêmes autrefois les champs qu'ils avoient conquis à la pointe de l'épée. Rome a souvent tiré de la charrue , des la-

boueurs pour les mettre à la tête de la République dans des tems orageux ; & les troubles apaisés , ces grands hommes dépofoient les faisceaux & retournoient à leurs champs : les taureaux au labourage obéiffoient avec plus de joye à un maître dont les nations domptées avoient fubi le joug. (2) La terre ouvroit fon fein avec plus de plaisir à un foc chargé de lauriers , & furpaffoit les vœux de ces laboureurs * conquérans.

Si cependant j'ouvre les livres facrés & veux m'en rapporter aux anciennes hiftoires, on croyoit (3) qu'il étoit plus noble de garder les troupeaux de fes peres que de fatiguer la terre par des travaux pénibles pour mériter fes dons : car dans les premiers âges du monde , & dans les ** fiécles d'or, la race augufte

* *Gaudente terrâ vomere laurato & triumphali aratore.* Plin. l. 18. c. 3.

** On pourroit dire comme Ovide :

*Aurea nunc verè sunt fecula : plurimus auro
Venit honos : auro conciliatur amor. . . .*

des Rois ne dédaignoit pas de porter la houlette en attendant le sceptre : un Prince conduisoit les troupeaux avec douceur pour apprendre à gouverner les peuples avec humanité, & à ne pas s'approprier leurs biens avec la cruauté de ces pasteurs qui tondent jusqu'au vif leurs brebis, mais à recevoir avec bonté le superflu, à traire avec modération & non pas jusqu'au sang.

Comme en ces tems la terre en friche n'étoit qu'une vaste plaine, les pasteurs errant avec leurs troupeaux dans ces déserts immenses, & vivant dans l'oïveté sous un ciel pur & serein, apprirent non seulement quel étoit l'art de conserver les troupeaux, & quelles herbes leur étoient salutaires, ou pernicieuses : mais leur esprit fut curieux de pénétrer jusqu'aux régions célestes, (4) de connoître les phases & les éclipses de la lune, & les différentes révolutions du ciel. Ils furent les premiers à observer le cours insensible des astres, à fixer les deux poles du monde & à lui donner un axe

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

sur lequel il tourne. Ils suivirent le soleil dans ses différentes maisons, ils comptèrent les signes du zodiaque & leur donnerent des noms différens, voulant que le bélier qu'on voit le premier à la tête des troupeaux fût aussi la première constellation, & (5) qu'il ramenât chaque année comme il ramene les brebis au bercail.

De plus les bergers furent les premiers à imiter le ramage des oiseaux par les chants mélodieux dont ils firent retentir les airs. Ils tirèrent aussi des sons du chalumeau & convinrent d'en joindre plusieurs ensemble avec de la cire ou de la poix, de faire des paroles pour l'air qu'ils avoient composé & de les assujettir à une certaine mesure : (6) c'est encore du mode pastoral & des pipeaux rustiques que nous nous servons nous autres poètes quand nous voulons chanter les doux loisirs de la vie champêtre, ou de chastes amours.

Mais hélas ; combien tout change avec le tems, ce sont aujourd'hui

de vils domestiques (7) qui font
 l'emploi d'Apollon & des Rois du
 premier âge ; c'est un homme stu-
 pide & grossier qui conduit les trou-
 peaux , tandis qu'autrefois ce soin
 n'étoit confié qu'à des enfans bien
 élevés & d'une condition libre.

Choisissez parmi ces gens de néant
 quelqu'un qui soit honnête homme ,
 dont l'humeur plaise davantage que
 la figure , qui sache conduire & soi-
 gner les troupeaux dès ses plus ten-
 dres années , qui n'ait pas reçu la
 même éducation qu'on donne aux
 enfans de la ville , & qui ne soit
 plus dans sa première jeunesse ; que
 son âge pourtant ne touche pas à
 la caducité , dans la crainte. Que la
 difficulté de marcher ne le rende
 paresseux & ne le fasse arrêter
 avec son troupeau dans les champs
 les plus proches , ou que couché sur
 l'herbe tendre , il n'observe pas
 assez les mouvemens de ses brebis :
 elles demandent que les yeux du
 pasteur soient toujours en sentinelle,
 de peur que si quelque'une d'elles
 s'arrête , ou devance le troupeau ,

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

ou s'écarte dans la plaine , le loup qui est en embuscade ne forte de sa retraite , n'enleve cette brebis vagabonde , (8) & ne l'emmene toute tremblante dans le fort des bois. Alors il la charge sur son cou , où il la tient avec ses dents par l'oreille , & de sa queue lui frappe le derriere & les flancs , lorsqu'elle résiste , tandis que par ses tristes bêlemens elle appelle envain le secours du berger trop éloigné pour la sauver.

Le Chévrier. Que celui qui conduit un troupeau de chèvres à travers les rochers les plus escarpés , ait un tempérament à l'épreuve de la neige & des brouillards , & qu'il ait le courage de suivre ces animaux grimpan dans les endroits les plus rudes & les plus dangereux. L'air sauvage de ces lieux rend farouches le caractère & la figure du chévrier , & lui fait perdre l'usage de la langue ; mais que ces considérations ne vous rebutent point , pourvû que vos chèvres reviennent du pâturage avec beaucoup de lait.

Un fermier doit entendre la con-

duite des troupeaux & la pratique du labourage : ce sont là les deux pivots de l'agriculture. Il doit proportionner les travaux rustiques, dont nous reprendrons le fil dans la suite, au génie & à la force de ceux qui le servent : car de même que les hommes diffèrent entre eux pour la figure, & qu'aucun ne se ressemble pour la force du corps ou les lumières de l'esprit, de même à la campagne il y a différentes sortes de culture ; celle-ci veut qu'on associe l'art à la force, celle-là demande plus d'art que de vigueur : pour l'une il faut un homme de tête & d'expérience, l'autre n'a besoin simplement que de gens robustes. Ne prenez point pour des ouvrages fatiguans de ces domestiques lâches dont la force est épuisée en un instant, qui travaillent nonchalamment à la terre, qui laissent toujours par adresse & supercherie quelques endroits en friche, qui ne creusent jamais à la profondeur nécessaire, mais qui se contentent de remuer la superficie

CHOIX DES
DOMESTI
QUES.
Le Jardinier-
potagiste.

de la terre avec l'instrument le plus léger.

Les légumes demandent des jardiniers vigoureux & diligens qui connoissent les terrains propres à chaque espèce, ils doivent fatiguer sans cesse un potager par leur travail, donner des attentions particulières aux jeunes plantes, étendre leurs précautions à l'avenir, soigner le fond du maître avec économie, s'attacher à faire venir du fruit plus qu'à se faire un nom par de frivoles curiosités.

Mais surtout gardez-vous de prendre à votre service ces jardiniers présomptueux qui se vantent d'avoir une nouvelle méthode, & (9) qui n'ont que du jargon sans talens, qui n'approuvent rien de ce que les autres ont fait, qui changent & bouleversent tout & réparent moins un jardin qu'ils ne le détruisent, repaissant leur maître d'espérance sans jamais couvrir sa table d'un seul fruit.

Le Fermier.

Ainsi qu'à la guerre l'espoir & la victoire ne se rangent pas du par-

ti le plus nombreux & le plus vaillant , si le Général sans expérience ne fait pas conduire les troupes au combat ; de même à la campagne eussiez - vous des légions d'hommes , vous ferez peu de progrès si le chef de la bande ne fait pas faire valoir les bras & les forces dont il dispose par des ordres donnés à propos. Sous un mauvais fermier vos champs deviennent maigres, vos bois sont dégradés, vos tail- lis mal gouvernés : le troupeau & le berger lui même manquent de nourriture ; les taureaux sans conducteur désolent les moissons & foulent impunément l'herbe des prairies ; les champs sont ouverts aux rapines , & celui qui doit veiller pour s'y opposer est le premier voleur , il s'approprie une partie de la cueillette des noix & des pommes , demande à son maître plus de grains qu'il n'en faut pour ensemen- cer la terre & en garde une partie , ne porte pas toute la récolte aux greniers & diminue les revenus par les faux frais : la vigne est hérissée de

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

Le mauvais
Fermier.

chardons & de mauvaises herbes ; le défaut d'arrosement fait mourir les jeunes arbres , & ce n'est qu'un bois sec comme un échalas qui est sur pied au lieu d'un plane qu'on croyoit avoir , ou bien c'est un arbre tout penché qui étend ses rameaux jusqu'à terre & qui demeure contrefait , parce qu'on n'a pas eu le soin de le soutenir avec un appui dans ses premières années , ou parce qu'il a été battu par les vents du midi : le fermier paresseux voit la tête de cet arbre courbée & ses branches balayer la terre sans daigner lui prêter secours , ni le soutenir avec un pieu qui mette sa tige à l'abri des vents : sous un pareil fermier, s'il l'est longtems, les fontaines mêmes courent risque de perdre leurs eaux , les prairies deviennent stériles , les eaux entraînent la terre des collines ; & lorsque ce fermier a ruiné & mis en discrédit une ferme pendant quelques années, il vous laisse un procès à vuider pour tout paiement.

Il arrive même souvent qu'un pre-

mier créancier peu complaisant touche l'argent qui devoit revenir au maître & dépouille le fermier de tout son bien par autorité de justice. Ce fermier négligent voit mettre à l'encan la récolte qu'il avoit gardée soigneusement pour l'hiver, ainsi que ses lits, ses vins, ses ustensiles de ménage, & tout ce qu'il avoit acheté de l'argent du créancier. On vend même jusqu'à ses voitures & ses bœufs qu'il voit tristement obéir à un autre maître : pénétré de douleur il retourne à sa maison aussi dégarnie de meubles qu'il est dépourvû d'argent, mais bientôt la faim importune l'en chasse & l'oblige d'aller servir après avoir été maître : exemple frappant pour les fermiers paresseux qui devroit leur apprendre à aimer le travail & à vivre d'œconomie.

Heureux les champs qu'un fermier connoît de longue main & qu'il cultive avec une nombreuse famille ! il croit jouir de son patrimoine lorsqu'il a eu ses ayeux pour prédécesseurs dans la même ferme.

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

Le bon Fer-
mier.

CHOIX DES
DOMESTI
QUES.

Qu'il ne soit ni trop jeune ni trop vieux ; la jeunesse est inconsidérée , & la vieilleffe trop lente : quoique l'agriculture exige la tête d'un vieillard & la main d'un jeune homme , cependant un maître qui a l'un ou l'autre de ces âges se fait obéir difficilement par ses domestiques, parce qu'ils trouvent que l'un ne fait pas commander , & que l'autre n'exécute pas ce qu'il commande : or l'exemple du maître fait plus d'effet que ses ordres, car en campagne si le domestique se croit plus habile que le fermier, les commandemens de celui-ci sont mal exécutés.

Devoirs du
Fermier.

Un bon fermier se fait à lui-même un plan de vie & de travail , il dispose en sa tête & par ordre l'ouvrage de toute une année, & chaque soir il avertit les domestiques avant qu'ils aillent se reposer de ce qu'ils auront à faire le lendemain.

Il est toujours le dernier à se coucher , voit si les portes sont exactement fermées & peuvent résister aux entreprises des voleurs ; il visite les étables , examine s'il y a de la litière fraîche sous les bes-

tiaux & si les rateliers sont assez garnis de foin pour les longues nuits d'hiver. Dès que le coq chante il se leve & n'entend pas que ses domestiques aillent lentement à l'ouvrage, mais qu'ils s'y présentent courageusement comme s'ils alloient au combat pour repousser l'ennemi; il a l'œil à tout, excite au travail, reprend vivement les ouvriers négligens, fait l'éloge de ceux qui sont habiles & vigoureux, diminue par quelque récit agréable le poids du travail, & ne voit qu'avec regret approcher la fin du jour & de l'ouvrage. S'il * s'apperçoit que les forces manquent à quelqu'un de ses gens, il s'empresse à lui donner du soulagement, & le renvoye au logis : car il vaut mieux laisser un domestique se reposer pendant quelques jours, que de l'exposer à une longue maladie, pour avoir négligé d'abord de le soigner. Un bon fermier n'use point de vilaine supercherie dans la préparation des mêts; il prétend que la nourriture soit pro-

* Voyez Columelle, liv. 1. c. 8.

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

portionnée à la fatigue & au travail ; un intérêt sordide ne lui fait point mêler de l'eau avec le vin , ni donner du son paitri pour du pain ; il pense avec raison qu'il y auroit de l'inhumanité à refuser aux laboureurs les besoins de la vie , puisque la terre tient d'eux toutes ses richesses ; le fermier & les compagnons de ses travaux prennent les mêmes alimens, & le même vin coule indistinctement pour tous les convives. Souvent le maître , quoiqu'il n'ait pas besoin de conseil , fait des questions à ses domestiques sur la culture de la terre ou de la vigne , pour savoir lequel mérite le mieux sa confiance.

Caractère &
mœurs du
Fermier.

La douceur fait supporter le commandement. Un bon fermier s'emporte peu , & ne se permet les coups que rarement. * Il aime mieux par sa vigilance empêcher ses domestiques de tomber dans des fautes , que de les punir quand ils sont coupables. Il réprime quelques défauts par la crainte , mais la pureté de ses mœurs corrige davantage. Les rudes

* Voyez Columelle , liv. 12. ch. 1.

travaux auxquels il exerce son corps
 conservent l'innocence de son ame.

CHOIX DES
 DOMESTI-
 QUES.

Les crimes séduifans , ignorés sous
 les toits rustiques , font bien plus de
 progrès dans les grandes villes , où
 régnet plus communément le repos
 & l'oïfiveté : (10) le travail , ce
 grand maître des mœurs , contient
 les gens de la campagne par d'hon-
 nêtes occupations ; le fermier don-
 ne l'exemple ; les domestiques , té-
 moins de sa conduite & compagnons
 de ses travaux , imitent ses actions ,
 (11) bien loin d'être complices ou
 ministres de ses passions , comme il
 arrive dans le séjour des villes.

On ne reste point dans l'inaction ,
 quoique la pluye retienne à la mai-
 son les ouvriers. Le maître fait la-
 ver les tonneaux , balayer partout ,
 & nétoyer les grains. On racommo-
 de les cordages , on enlève le fumier
 de l'étable , on prépare la charrue &
 les autres ustenciles , & l'on fend du
 bois pour les cheminées.

Il n'y a point en campagne de de-
 vin qui détourne du travail par son
 verbiage , point de boutiques d'arti-

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

fans où l'on aille rire & entendre des contes, point de bouchon de taverne, comme en ville, qui tente les laboureurs : on ne s'occupe point à prendre des oiseaux au lacet ou à la glu, & l'on ne néglige pas le soin des moissons & des vignes, pour aller courir un lièvre à la suite d'une meute.

Le fermier va rarement à la ville, à moins que le tems & ses affaires ne l'exigent ; c'est-à-dire, quand il s'agit de vendre utilement ses grains, ses brebis malades, les bœufs dont il ne peut plus tirer de service, & la toison de son troupeau ; ou lorsqu'il est question d'aller faire des emplettes pour garantir ses enfans des rigueurs de l'hiver, & habiller sa femme, non pas en étoffes de goût, mais de durée : car il est œconome, & craint sur tout la contagion de la ville pour le luxe, & les exemples qui peuvent corrompre les mœurs.

Luxe des vil-
les.

Qu'il est indigné quand il voit la récolte de cent arpens suffire à peine pour la parure d'une femme mondaine ! Mais son indignation redouble,

quand il apperçoit des meres avec leurs filles, marcher dans la ville la gorge nue, la robe flotante & sans ceinture, avec d'énormes cercles, pour amplifier le contour de leurs jupes brillantes : ajustement imaginé par la licence, qui fait rougir la pudeur, & qu'il compare aux larges cerceaux dont il se sert pour relier ses tonneaux.

(12) Une seule de ces femmes ainsi parée, occupe toute une rue, & même un large carrefour. A peine peut-elle entrer dans sa maison, quoique les deux battans de la porte soient ouverts, à cause du circuit immense de sa robe tendue, qui ressemble aux voiles d'un navire enflées par les vents.

Si quelque histoire récente & scandaleuse court la ville, & deshonne des gens de la première distinction ; si d'illustres maris ont à rougir de quelques infidélités de leurs femmes, ou se plaignent qu'elles les ruinent au jeu ; ce fermier est tout étonné que ces Magistrats qui font observer les loix dans leur province, n'ayent

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

pas la même autorité chez eux ; & que le bien & la réputation d'un mari dépende d'une femme coquette. En campagne les loix du mariage sont bien plus en vigueur : la femme obéit à son mari comme à son maître ; & si quelqu'une, oubliant la foi conjugale , a prêté l'oreille à la séduction , aucun procès intenté à cet égard ne rend public le deshonneur du mari ; (13) mais il ne tolère pas plus , quoique sans éclat , les défordres de sa femme que les autres qui peuvent arriver chez lui , & il aimeroit mieux sur le champ se venger par le bâton , que d'aller plaider éternellement pour faire rompre les nœuds d'un hymen infortuné. L'autorité des maris , qu'on traite à la ville de rusticité parmi les gens polis , est à la campagne le gardien le plus sûr de l'amour conjugal.

Ah ! de quels yeux regarderoit-il les femmes & les imbéciles maris de la ville , s'il voyoit dans des jours de réjouissance , ces déesses assises seules à table , les maris tête découverte , debout , autour d'elles , & la ser-
viette

viette sur le bras , tenir à grand honneur les plus viles fonctions de valet , & ne refuser aucun des morceaux qu'elles leur donnent par dessus l'épaule , & comme par compassion. C'est à ces repas que se nourrit l'orgueil des femmes ; c'est-là que les hommages rendus à leur beauté repaissent leur gloire ; & c'est d'après cette bassesse indigne des hommes , (14) qu'elles les croient nés uniquement pour les servir.

Quoique le fermier ne soit pas dans les rues à l'affût des nouvelles de la ville , & qu'il ne fasse ordinairement de questions que sur la valeur des bleds aux laboureurs que le marché a fait venir à la ville , il est bien aise pourtant d'entendre parler des succès de la France dans la guerre présente , afin de rapporter ces nouvelles aux curieux villageois de son canton. Ensuite il achète une mesure de sel , un fer triangulaire encore informe pour battre le soc de sa charrue , & le rendre plus tranchant ; il y joint de la poix ferme & en pain , des hoyaux , une faucille

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

dont le dos est courbé en forme de croissant, & des marres pour effarter les épines & les buissons, des haches & des serpes pour émonder les arbres dont les branches s'étendent trop, & pour détacher de leur tronc les rameaux secs. Il n'achette rien de ce qui se trouve à la campagne, ni rien de ce qu'il peut faire; conséquemment point de corbeilles d'osier, point de fil de lin, ni de grosse toile de chanvre, point de sabots, il les fait lui-même grossièrement, enfin point de bottines de peau de chèvre pour se garantir des ronces & des épines. Car c'est en vendant beaucoup qu'un fermier s'enrichit; & s'il achette, au contraire, il est bientôt ruiné.

Devoirs du
Fermier à l'é-
gard du Maî-
tre.

Comme il n'entend rien aux comptes, & ne fait point écrire, il apporte plus souvent à son maître l'argent dont il est convenu avec lui, ce qui vaut mieux que des volumes d'écriture. Aucun reproche secret ne le rend timide & tremblant à la vûe du maître, qui vient voir sa campagne. Au dedans tout est en règle, au dehors

tout est en bon état ; ses bœufs & ses troupeaux ne souffrent point de la faim ; il n'y a point de bornes déplacées, ni de nouveaux sentiers dans les champs ; les prairies & le jardin ne dépérissent point faute d'être arrosés, les moissons ont la plus belle apparence, les champs sont fermés par de bonnes hayes, ou de larges fossés : le fermier conduit son maître d'un bout de la ferme à l'autre ; il est enchanté des éloges qu'il lui donne, & de voir que le voisin ne blâme point sa conduite ni ses travaux, & n'accuse point les siens de vol clandestin. Il ne cultive pas ses champs avec moins de soin, quoique la guerre, ou quelque procès fâcheux, force le maître d'être absent. Ce n'est pas sa présence aussi qui lui donne plus d'émulation ; son devoir fait son unique règle dans tous les tems. Mais intérieurement il est au désespoir quand il voit le fils dissiper le bien du pere dans son absence, & introduire dans la maison de campagne une troupe d'amis libertins, qui font main basse sur tout ce qui s'y présente. Aussi le

fermier, s'il craignoit que l'ennemi dût venir le mettre à contribution, ne cacheroit pas plus soigneusement ses denrées.

Ainsi jadis, lorsqu'après avoir échappé à mille dangers, Ulysse déguisé en vieillard, arriva au port d'Ithaque, & entra dans sa Cour comme étranger, examinant secrètement tout ce qui se passoit sans être connu de personne; ainsi, dis-je, un de ses sujets, qu'on appelloit Eumée, voyant les désordres de la Cour, & demandant son maître aux dieux, s'occupoit dans ses tristes regrets à labourer ses champs, gémissoit amèrement de ce que les amans de Pénélope, plus parasites que galans, vivoient des troupeaux d'Ulysse, & souffroit de voir les terres de ce Prince fertiles pour d'autres que pour lui.

Un bon fermier se pourvoit de tout, fait peu de demandes à ses voisins, de peur qu'à leur tour ils ne l'importunent; il évite d'entrer dans les affaires d'autrui, ne croit à lui que ce qu'il tient de son maître, dé-

teste les larcins , conserve son bien avec tout le soin imaginable , & n'est point tenté de celui des autres. On est si persuadé dans le village de son exacte probité , qu'on le choisit pour juge dans les plus grands démêlés , & qu'il termine les procès , sans être au fait des loix.

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

(15) Le laboureur est le plus heureux des hommes , & doit chérir son état. Retiré dans une campagne obscure , & accoutumé à vivre de peu , il fait borner ses désirs. Il chasse loin de lui les chagrins dévorans , ainsi que les vaines espérances ; l'ambition ne le tourmente point ; il se met peu en peine de donner la loi ailleurs que dans son champ & dans ses vergers. Il n'est point brulé de la soif inquiète des richesses , pour être plus pauvre au milieu des monceaux d'or , incapables de le rassasier. Il préfère à l'étude & au savoir fastueux , l'art de bien vivre , de gouverner ses troupeaux , de connoître les astres favorables à la terre , la nature des vents , & les tems propres pour la moisson. A l'abri des traits de l'envie , une

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

jalousie secrète ne le consume pas : on ne le voit point , porté sur le vent de la faveur , monter au faite des honneurs pour en tomber avec éclat , & donner un triste exemple de la fragilité des grandeurs humaines. Il ne redoute ni les procès douteux , ni les décisions d'un Juge sévère , ni les fureurs de l'implacable vengeance. Il ne craint personne , & ne se craint point lui-même. Ses joies ne sont point suivies de l'affreuse tristesse , ni ses repas du triste dégoût. Occupé sans relâche des travaux de la campagne , tantôt il ensemeuce sa terre , & tantôt il en recueille les présens dûs à ses peines. C'est par là qu'il acquiert cette santé vigoureuse , qui brave la goutte , & tous les autres maux que la voluptueuse indolence traîne à sa suite. (16) C'est ainsi que son appétit , aiguisé par le travail , trouve les mets dont il se nourrit plus agréables. (17) Sans autre lit que la terre , il goûte les douceurs du sommeil ; de ce sommeil fugitif que le riche , couché sur l'or & sur la pourpre , appelle vainement , tandis

que les chagrins qui l'assiégent veillent toute la nuit pres de lui. Vaut-il mieux, au mépris des loix de la nature, parcourir sur un fragile vaisseau les mers que Dieu a séparées du continent, confier sa vie & sa fortune à l'inconstance des vents, vivre tour à tour dans des climats divers, comme les oiseaux de passage, & dévouer son ame au vil intérêt ? Celui qui habite les villes est-il plus heureux, lui qui se tourmente pour se faire un nom, qui assiège sans cesse les portes des Grands, qui flate jusqu'à leurs domestiques, qui, par un indigne esclavage, achette un poste avantageux, qui veut parvenir aux honneurs par la voie la plus honteuse, & qui, toujours occupé de services frivoles, passe réellement sa vie à ne rien faire ? Est-il plus doux de vendre ses clameurs au Barreau, & d'y défendre d'une même voix le crime & l'innocence, ou d'être assis à un ennuyeux Tribunal, d'y exercer le pénible emploi de Juge, & de négliger ses propres affaires pour

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

celles des autres ? * Vaudroit-il mieux, par une cruelle complaisance, prêter son argent à usure, & exercer un métier odieux à ceux même qu'il soulage ? Enfin est-il plus glorieux de suivre le parti des armes, de vivre de meurtres, de rapines, de sang & de larmes, que des dépouilles qu'on peut enlever à la terre sans crime & sans violence ?

(18) Heureux les laboureurs, s'écrie le Poète de Mantoue, s'ils connoissoient le bonheur de leur condition ! Cependant il préfère à leurs occupations l'étude du ciel, & la connoissance des routes mystérieuses de la nature. Est-ce donc un sort digne d'envie, de se tourmenter dans le désir de connoître ce qui n'est fait que pour en jouir, d'observer le cours de ces globes qui roulent sur nos têtes, & de les ranger, pour ainsi dire, en bataille dans son esprit ? Exempt de ces soins, le laboureur

* *An fœneratio probabilior sit etiam his invisâ quibus succurrere videtur ?* Colum. l. 1. in procem.

jouit

jouit tranquillement d'une délicieuse nuit d'été, & du magnifique spectacle des étoiles. Il voit dans une belle journée ses troupeaux errer dans les prairies, & il promène ses regards enchantés sur des champs parés de verdure & de fleurs; tandis que le Physicien, aiguissant sa vûe avec le microscope, cherche tantôt dans le sein d'une fleur, tantôt dans un cadavre infect, de petits animaux que la nature dérobe à ses yeux. Le laboureur, couché sur le bord d'un ruisseau, ne cherche point l'origine des fontaines, ni leurs routes secrètes dans les entrailles de la terre; il ne les fait point venir de la mer; content d'y puiser, il boit ou dans le creux de sa main, ou même il en approche sa bouche, & il admire le courant de l'eau, soit qu'un ruisseau coule à petit bruit sur le sable, soit qu'un torrent se déborde avec fracas, & renverse tout ce qui s'oppose à son passage. Que lui importe de connoître la source des pluyes & des fontaines, s'il ne fait l'art de dériver

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

l'eau d'un champ voisin, & s'il ne connoît les signes qui lui annoncent la pluye. Il ignore comment le froid ou le chaud allume la fièvre dans le corps humain; mais il fait par quel moyen on la guérit. Tandis que le docte Médecin ordonne savamment l'ouverture de la veine, ou des purgations, & cent remèdes semblables pour cent maladies différentes, le laboureur soulage tous ses maux par des racines & des herbes salutaires qu'il connoît; il ne donne point la torture à son palais par des potions amères, & il ne s'empoisonne point pour recouvrer la santé.

La Fermière.

Heureux fermier, que la fortune vous aime! (19) si la compagne que l'hymen vous a donnée l'est aussi de vos travaux; si elle remplit exactement ce qui est de son ministère; si elle n'aime pas avec passion le sommeil, la bonne chère & le vin, & qu'elle montre même dans un âge peu avancé, un bon esprit, & du discernement.

Le mari & la femme bien unis

concourent, par leurs travaux, au bien commun de la société. * Le mari, comme le maître & le plus fort, doit cultiver la terre, & supporter la rigueur de l'hiver, & l'ardeur du soleil. Sa chère moitié porte le fardeau du ménage; mais ses occupations sont moins fatigantes: l'un gouverne dans les plaines de Cérès, l'autre préside dans l'intérieur de la maison. Le fermier ordonne & dirige les ouvrages des domestiques, la fermière apprête leur repas; le mari veille aux productions de la terre, & dépose la récolte dans ses greniers, après bien des sueurs. Quand elle y est transportée, l'ouvrage de la femme est de la conserver; & comme l'effet de la crainte est de multiplier les précautions, la nature a créé la femme timide & défiante, & a donné le courage & la force à l'homme pour le rendre propre aux plus rudes travaux. C'est ainsi qu'ils ont besoin mutuellement l'un de l'autre: leur fortune s'accroît par leur

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

* Ces descriptions sont toutes tirées de Columelle. L. 12. *in prof.*

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

Propreté de
la Fermière.

union, & par leur amour réciproque.

La femme a soin de bien ranger sa petite chaumière. Les murs n'y sont point ornés de tapisserie ; mais une élégante simplicité y relève l'indigence. Au lieu d'or & d'ivoire, ce sont des grappes de raisin suspendues qui parent le plancher ; un riche buffet n'y étale point la vanité du maître ; on n'y voit ni tableaux curieux, ni statues rares ; toute la vaisselle consiste en écuelles, en verres, quelques plats d'étain, & des assiettes de fayance ; encore celles-ci sont-elles réservées pour les personnes de distinction, pour le jour de la fête du village, ou pour le maître lorsqu'il vient seul à sa maison de campagne, & qu'il veut bien sans cérémonial prendre un repas champêtre à la table de son fermier. Le plancher noirci par la fumée, est garni de porc salé, de paquets d'ail qu'on sent au loin, de bottes d'oignon, & de grappes de raisins un peu ridés : c'est un présent de la terre dont la fermière aime mieux régaler ses enfans,

que de repâitre leurs yeux d'estampes ou de tableaux. Le soir elle couvre la table d'une nappe, & la range auprès du foyer quand il fait froid; mais dans les grandes chaleurs, elle la met près de la porte, ou même en plein air, quelquefois sous un feuillage épais, afin qu'on respire la fraîcheur.

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

Dirai-je toutes les peines qu'elle se donne pour avoir des provisions à peu de frais, du lard, des châtaignes, & des raisins secs? Elle songe dès l'automne à se munir pour l'hiver, & plonge des grappes attachées ensemble par deux ou par trois dans des chaudières exposées au feu; elle laisse ainsi le raisin jusqu'à ce qu'il se forme des rides sur les grains, & que la lessive, dont les chaudières sont pleines, ait par sa chaleur fait perdre au raisin sa crudité. Alors elle prend de sa petite cruche un peu d'huile d'olive, qu'elle verse dans la chaudière, afin que le raisin ait meilleur goût, & plaise davantage à la vûe. Ensuite elle l'étend sur une longue claye, dans un endroit exposé au soleil, mais à l'abri de la pluye &

Provisions
des vivres.

Façon d'ap-
prêter les rai-
sins secs.

**CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.**

de la rosée. Après quoi, quand il est bien sec, elle le ferre dans des corbeilles d'osier.

Du confitage
des coins, &
de l'assaison-
nement des
olives.

Outre cela, elle fait cuire des coins dans du vin doux, ou les confit au miel; ou bien elle incise artivement des olives encore vertes, pour leur faire prendre le goût du sel, du fenouil, de la menthe & du laurier.

Salaison de
PORC.

Quand les pourceaux reviennent de la glandée chargés de graisse, la fermière les enferme dans leur toit, ne leur permet plus ni buvée, ni nourriture liquide avant de les tuer, & les écarte des boubiers, afin que la chair en soit plus ferme. Lorsqu'un porc est suffisamment engraisé, & qu'on est au moment de le tuer, on lui bouche la respiration, dans la crainte qu'il ne morde ou ne fatigue les oreilles par des cris sans fin, & aussitôt on l'égorge. La petite famille du fermier se range en haye tout à l'entour pour voir couler son sang, & s'étonne qu'il ne pousse aucuns cris, quoiqu'il batte des flancs avec violence. Ensuite la

fermière a la patience de l'épiler à l'aide d'une chaudière bouillante, ou de lui arracher les foyes jusqu'à la racine, en allumant de la paille. Après quoi elle lui détache les entrailles avec un fer chaud; elle sale abondamment pendant dix jours, les morceaux qu'elle a coupés, & les couvre dans le saloir avec quelque chose de pesant. Elle suspend ensuite à une poutre le lard & les jambons, dans un endroit exposé à la chaleur & à la fumée.

C'est ainsi que la fermière voit couler tranquillement ses jours; & à moins que la Religion ne lui ordonne d'aller visiter quelques saints lieux éloignés du village, elle ne quitte point la maison pour aller ailleurs s'amuser à la bagatelle: elle observe toujours la résidence. Mais s'il est d'une nécessité indispensable qu'elle quitte la quenouille pour manier le rateau, ni chaud ni froid ne la détournent. Il en est de même s'il faut aller cueillir des olives dans un terrain raboteux, ou couper les blondes moissons pendant les plus

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

Travaux de
la Fermière
dans les
champs.

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

après chaleurs. Sur le point même de mettre au jour le fruit qu'elle porte, elle s'occupe encore à sarcler, à ôter d'un champ les herbes qui nuisent au bled, ou à botteler le sarment. Elle aime tant les travaux champêtres, & elle est si infatigable, qu'en pleine campagne elle se délivre elle-même, & vient présenter à son mari le fruit de leurs amours. A la voir, on ne diroit jamais qu'elle en fût la mere; mais on jureroit que c'est un enfant trouvé dans les champs. Ah! qu'heureux sera son destin sous le chaume & dans l'indigence!

Education
des enfans de
la campagne.

Cette mere ne souffre point qu'une autre qu'elle donne le sein à ses enfans; elle est charmée de leur transmettre ses mœurs avec son lait, & de les avoir auprès d'elle, afin qu'ils lui fassent d'innocentes caresses, & qu'ils reçoivent les siennes; que par un souris ils reconnoissent leur pere quand il rentre le soir, & lui marquent, en étendant leurs bras, le désir qu'ils ont de l'embrasser. Mais, au contraire, un enfant né sous des lambris dorés, est exilé de la maison

paternelle dès qu'il voit le jour, & sa mere semble, aussitôt qu'elle en est délivrée, n'avoir plus d'entrailles pour lui. Elle l'envoie nourrir loin de la capitale, dans quelque vile chaumière, parmi les animaux; (20) & ce sera à un chien qu'elle présentera la mamelle qu'elle refuse à son fruit. Quelques années après elle retire son enfant de la nourrice, les cuisses & le corps tout contrefaits : mais, en le voyant, le cri de la nature ne le lui fait point reconnoître ni sentir tout ce qu'il a souffert.

La fermière plus tendre garde auprès d'elle ses enfans ; son lait ne leur est point épargné, & la nature l'en a pourvûe avec abondance. Quelque part qu'elle aille, son enfant sur son sein la tient embrassée : cet agréable fardeau abrège son chemin. Si elle est obligée d'agir, elle le pose à terre, & l'enfant y reste sans pleurer : ainsi dès le berceau on l'habitue à l'ardeur du soleil. Cette bonne mere est attentive aux leçons de la nature, elle observe les cris des oiseaux quand ils ont perdu leurs pe-

tits ; (21) elle voit l'inquiétude d'une vache , qui s'enfonce dans les bois les plus épais pour chercher le veau qu'on lui a ravi , qui le demande par les mugiffemens dont elle remplit les airs , & qui lorsqu'elle retourne à l'étable au coucher du soleil , n'est tentée ni de l'herbe la plus délicate , ni de l'eau la plus claire : uniquement occupée de son veau , elle ne se repaît que de larmes. Tantôt elle entend les tristes bêlemens d'une brebis qui appelle son agneau : elle voit avec quel plaisir elle l'alaite ; elle admire la nature qui fait à cette mere reconnoître son agneau entre mille autres , & dont également elle est reconnue , quoiqu'il n'y ait entr'eux aucune différence pour la couleur , la figure & le cri. Et d'après ces exemples , elle croiroit manquer à l'amour maternel , si elle avoit moins de tendresse que les animaux.

A peine un enfant de la campagne peut-il marcher , qu'on le forme aux exercices champêtres , qu'il commence à manier le hoyau , & à mon-

trer une certaine vigueur qui ne dégénérera point de celle de son pere. Incapable encore de travailler, il est témoin de ce que font les autres ; il aime l'agriculture, & l'apprend en voyant ce qui se pratique, quelque difficile qu'elle soit. Déjà prenant le ton de son pere, il se présente en son absence, & fait avancer l'ouvrage par son commandement, s'il ne peut encore y prêter la main.

Cependant le pere donne des leçons à son fils relatives aux différentes saisons & aux différens terrains. (22) Il lui enseigne sur-tout à invoquer Dieu par la prière, à lui présenter ses vœux comme au souverain arbitre des pluyes & des moissons, & à n'apporter au pied des autels qu'un cœur pur & sans tache. Il l'avertit que si la terre lui obéit dans ses travaux, il doit aussi obéir au Maître suprême de la terre, le prier de donner aux moissons des tems propices, & d'en écarter les orages. Il faut, ajoute-t-il, sanctifier les jours de fête, suspendre d'effet & sans fraude tous les ouvrages que

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

défend la Loi pendant ces saints jours, tant à la campagne que dans la maison ; exempter les bœufs mêmes du travail, & les laisser libres du joug errer dans les prairies, jour du repos, & réparer leurs forces. Il lui recommande d'aimer ses voisins, de ne toucher ni de nuire à leurs troupeaux & à leurs moissons, afin qu'ils lui rendent le même service, & le garantissent des voleurs. Ne portez, dit-il, envie à personne ; mais tâchez, quand vous voyez aux autres de belles moissons, d'en avoir encore de plus riches par votre travail. Evitez les procès douteux : ce sont des guerres intestines, ordinairement ruineuses pour les deux partis. Rendez à chacun tous les bons offices que vous pourrez. Ayez quelques amis, mais n'en faites pas un grand nombre. Enfin ne vous reposez pas tant sur les ressources de l'amitié que sur celles de la terre ; c'est elle qui fonde vos espérances les plus certaines. Il faut, poursuit-il, vanter les vastes domaines, mais s'en tenir aux petits par prédilection. Un fond

médiocre bien cultivé est d'un meilleur rapport qu'un terrain de mille arpens, quand le laboureur indigent manque de fumier pour l'engraisser, d'ustenciles & d'ouvriers, pour le faire valoir par des soins perpétuels : car la terre lutte contre nous ; & lorsqu'elle a le dessus, mille herbes stériles qu'elle se hâte de produire, fatiguent & désespèrent le maître, s'il ne la contraint par sa fermeté & sa constance, de céder à ses travaux.

Gardez-vous d'essayer une façon de cultiver qui vous soit étrangère, & d'adopter une nouvelle méthode ; suivez celle qui est approuvée par l'usage. Bornez vos vœux ; ne vous laissez point vaincre par la soif des richesses, elles sont un obstacle aux vertus. Ne suivez point aussi les conseils de l'indigence, elle mène au crime ; & d'ailleurs, quand on est dans le besoin, notre état est à charge à nos amis, ou pour nous-mêmes est un fardeau. Ainsi tracez-vous une route entre ces deux extrémités, de façon que vous ne vous attiriez point

l'envie du village par votre opulence, ni fa commifération par votre misère.

Faites couper vos moissons & cueillir vos olives par des gens de journée, & ne nourrifsez pas plus d'ouvriers que votre ferme n'en exige. De peur qu'il ne fe forme des partis, & qu'il ne fe fomite des haines & des querelles entre vos domestiques, choisissez-les d'une humeur douce & tranquille. Il s'en trouve qui n'aiment que leur patrie, qui ne peuvent s'accorder qu'avec des gens de leur pays, & qui, ennemis de tous les autres, brouillent & divisent la maison du maître, par leur misérable esprit de discorde & de fédition. N'en ayez jamais plusieurs de cette espèce.

Adoucissez, par votre exemple, la condition de ceux qui vous servent; faites-vous craindre plus par votre silence que par les éclats d'une voix tonnante. Que votre dureté ne vous fasse pas détester de votre maison; qu'on respecte en vous un juge sévère; mais qu'en vous on aime

encore davantage un maître juste & raisonnable.

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

Pour vous faire aimer de vos domestiques, aimez-les comme vos enfans, ne leur retenez point leur falaire, ayez de la confiance en eux pour les rendre fidèles. Qui prend trop de précaution invite à le voler. Le maître doit avoir connoissance de tout, & diffimuler bien des choses. Qu'il occupe les domestiques en état de travailler; mais que ses soins compatissans aillent jusqu'à l'inquiétude pour ceux qui sont infirmes: il oblige tous les autres en secourant celui qui est malade. L'aiguillon qui excite le plus un domestique au travail, est son attachement pour le maître, & l'envie qu'il a de lui plaire.

C'est ainsi que le pere instruit son fils; & lorsqu'il sent la vieillesse approcher, quoiqu'il soit toujours prompt & vigoureux, & qu'il ait encore la tête pour le commandement, & le bras pour l'exécution, il lui remet les rênes du gouvernement rustique; afin que ce fils né pour avoir

seul un jour la régie de la ferme, acquierre, par les conseils de son pere, les connoissances de l'agriculture, auxquelles les autres ne parviennent qu'après bien des méprises. Par ce moyen le pere, sans être amateur du repos, peut se livrer à un genre de vie plus tranquille. Le fils, enrichi des talens de son pere, & doté de ses exemples, lui succède dans le gouvernement; & la terre, également féconde, ne s'apperçoit pas qu'elle ait changé de maître.

La jeune vil-
 lageoise.

La fille déjà grande & nubile partage les pénibles travaux de sa mere, & ne rougit point de manier la houe & le rateau. Elle ne brille point par l'éclat de ses vêtemens, n'a point de chevelure empruntée, point de pierres précieuses de l'Arabie, ni de riche parure; & quoique, par une inclination commune à toutes les femmes, elle veuille paroître belle, aucun art ne relève sa figure. C'est dans les prés fleuris qu'elle va chercher ses pierreries les jours de fête, & c'est le cristal d'un ruisseau qui lui sert de glace pour l'arrangement de ses

cheveux ; sa tête n'est point chargée d'une énorme coëffure , la simplicité en est l'ornement ; une pudeur ingénue pare ses joues au lieu de rouge , & c'est par la force & non par la beauté qu'elle tâche de l'emporter sur ses compagnes. C'est avec cette dot qu'elle trouve un riche parti.

Lorsque le tendre Hymen la sollicite pour la première fois d'aimer & de se ranger sous ses loix , lorsque son amant lui plaît , & que tous deux d'un âge égal , se conviennent réciproquement , ils tâchent de faire la vendange dans la même vigne , & de couper dans le même champ les blonds épis de Cérès , pour avoir la commodité de se parler. La jeune fille se met à la tête des moissonneurs & entreprend le premier fillon ; mais pour plaire à son amant , elle devance les autres ouvriers déjà fatigués. Le galant épris d'un charme secret , la regarde moissonner , & est enchanté que , par son activité , elle le devance lui-même. Souvent à dessein il retarde sa maîtresse , & lui fait de doux reproches d'avoir passé par des-

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

Ses noces.

CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.

fus quelques épis sans les couper, afin qu'elle le flatte un moment de ses regards en se retournant. Les autres moissonneurs se livrent au sommeil après le dîner, pour réparer leurs forces ; mais nos deux amans en reprennent dans leurs tendres entretiens. Déjà ils délibèrent entre eux sur les moyens de rendre leurs champs de bon rapport, & de gouverner en paix leur ménage.

Des que les parens des deux côtés sont informés de l'amour de leurs enfans, & qu'ils les jugent dignes l'un de l'autre, aussitôt pour assurer les conventions matrimoniales, ils en passent contrat. Alors viennent les parens & les amis de tous les environs du village, chargés de présens champêtres, & disposés à célébrer la fête nuptiale.

Quand est venu ce jour désiré, & que le Prêtre, déjà dans ses habits de cérémonie, commence à murmurer de ce qu'on n'arrive pas, les époux futurs se mettent à genoux devant la maison, sur le seuil même de la porte. Les deux peres s'avancent vers eux,

leurs yeux mouillés de larmes ; ensuite levant la main & hauffant la voix , ils leur donnent leur bénédiction ; & la tendresse dicte à ces pères mille vœux pour la prospérité des enfans. Après quoi ils vont au temple , l'amant avec un chapeau orné de rubans de deux couleurs, & sa maîtresse les yeux modestement baissés , & excédée de fueur sous ses habits de nôces. Enfin ils se donnent tous deux la main un peu noircie par le soleil , malgré la quantité de son qu'ils ont employée pour la blanchir ; & prennent la Divinité même pour témoin de leur inviolable union. Les garçons font la conduite du mari , & les filles celle de l'épouse , avec des cris d'allégresse , & au son des tambours & des instrumens. Alors , suivant l'usage antique , ils ordonnent aux nouveaux époux de s'asseoir sous un ormeau touffu , qui placé au milieu des hameaux , est commun à tous les habitans. (23) Une jeune fille répand devant tout le cercle des spectateurs , des grains de froment sur la tête du couple assis ; ensuite, une secrette rou-

geur lui couvrant le visage , elle prononce des vœux pour l'honneur & la fécondité du lit nuptiale , & présente des gâteaux dans une corbeille. Aussitôt la folâtre jeunesse s'avise de railler sur les maris , & de tirer quelque malin horoscope ; à moins que le nouvel époux ne paye une rançon , & ne fasse couler à grands flots le vin de la nôce , pour fermer la bouche aux mauvais plaisans.

Cependant les viandes fument sur les tables dressées. Mais , quoiqu'elles soient abondamment couvertes , aucun mêts ne vient du marché ; car c'est à leurs troupeaux qu'ils doivent le mouton & le chevreau dont la première faim est rassasiée , & la volaille est le fruit de l'œconomie de la fermière , qui a conservé depuis longtems des poules & des canards pour faire honneur à la fête. Les pommes , les châtaignes & le fromage ne manquent point au dessert. Le vin ne fait pas seul la joie du festin ; le son d'un violon qui jure sous l'archet , les verres cassés , les ris éclatans , & les différentes chan-

sons en l'honneur de la nouvelle épouse, contribuent à la gayeté du repas ; les danfes & les jeux viennent ensuite, & c'est jour de fête dans tout le village. Cette assemblée fait la nouvelle du jour dans les campagnes voisines ; les oreilles n'entendent qu'à cette nôce, il n'est bruit d'autre chose. Tout le voisinage loin de porter envie au bonheur des nouveaux époux, leur souhaite une heureuse postérité, & des enfans qui ressemblent à leur pere & à leurs aïeux.

**CHOIX DES
DOMESTI-
QUES.**

Fin du second Livre.

REMARQUES

Sur le second Livre.

IL s'agit dans ce second Livre du choix des domestiques du fermier, de leurs qualités & de leurs fonctions. Le jardinier, le chévrier, le laboureur & le berger sont passés en revue. Ce qui amène une digression sur la dignité de la vie pastorale dans les premiers tems. Les devoirs & les mœurs d'un bon fermier sont aussi détaillés. L'Auteur oppose la simplicité & l'œconomie rurale au luxe de la ville; d'où il passe, ainsi que Virgile, à l'éloge de la vie champêtre. Il n'oublie point de parler des soins de la fermière, de l'éducation de ses enfans, & des nœces de sa fille, dont il fait une agréable description.

(1) [*Les plus grands Généraux des Romains.*] Les Curius Dentatus, les Catons, & tant d'autres, cultivoient eux-mêmes leurs champs. L'agriculture étoit alors aussi honorée qu'elle est aujourd'hui méprisée.

(2) [*La terre ouvroit son sein avec plus de plaisir.*] Le Pere Vanniere donne en Poète la raison qui faisoit répondre la terre aux vœux de ces respectables laboureurs. Mais si elle étoit plus docile, comme le remarque Pline, c'est que ces illustres personnages avoient plus

de lumière & de génie que des gens du peuple, qui s'en tiennent à une simple routine.

(3) [*Qu'il étoit plus noble de garder les troupeaux.*] Si l'on consulte Hésiode, Homère & l'histoire des Hébreux, tous les Princes étoient pasteurs de leurs troupeaux, mais ne labouroient que rarement leurs terres.

(4) [*De connoître les phases & les éclipses de la lune.*] C'est aux anciens bergers de la Chaldée, de l'Arabie & de l'Égypte que nous sommes redevables des premiers principes de l'astronomie.

(5) [*Et qu'il ramenât chaque année.*] Le Belier est le premier signe du Zodiaque, & celui du mois de Mars, par lequel commençoit autrefois l'année. C'est ce qui fait dire au Pere Vanniere qu'il ramene chaque année, comme il ramene les brebis au bercail. Mais on s'apperçoit sans doute que cette pensée tient de *concetti* Italien, & a plus de brillant que de justesse. Le premier signe du Zodiaque ne ressemble pas plus à un belier qu'à un moulin à vent; & d'ailleurs ce ne sont point des constellations qui ramènent les années, c'est le cours du soleil, ou plutôt le mouvement de la terre.

(6) [*C'est encore du mode pastoral.*] M. de Fontenelle dans ses Eglogues, ne s'en est guères servi. Le Diapazon de l'Opera lui a donné le ton.

(7) [*Qui font l'emploi d'Apollon.*] Ce Dieu garda pendant neuf ans les troupeaux d'Admette, Roi de Thessalie. Voyez le Di-

tionnaire de la Fable , par M. de Chompré.

(8) [*Et ne l'emmene toute tremblante.*]
Rouffseau , dans des vers adreffés à M. Duché ,
fait la même description.

La fièvre eft comme un loup cruel & raviffant ,
Qui vers les antres fouds , traîne un agneau timide ,
Et des coups de fa queue hâtant fes pas rétifs ,
Devance le-berger & le dogue intrépide ,
Qu'appellent au fecours fes bêlemens plaintifs ,
Bientôt le raviffeur , tout palpitant de joye ,
Au fond d'un bois obfcure dévorera fa proye.

(9) [*Et qui n'ont que du jargon fans ta-
lent.*] Il y a des charlatans dans toutes fortes
d'états. Pour percer il faut fe vanter foi-mê-
me ; la plupart des gens aiment mieux s'en
rapporter à votre parole , que de prendre la
peine d'examiner votre favoir. Mais fi cette
méthode réuffit de particulier à particulier ,
elle ne prend pas vis-à-vis du public : les Au-
teurs dramatiques en ont fait pour la plupart
la mortifiante épreuve , malgré leur ton avan-
tageux , & le manège des vils courtiers du Par-
naffe. Que de pièces au néant depuis quel-
ques années.

(10) [*Le travail ce grand maître des
mœurs.*] M. de Voltaire a dit quelque part ,

Inſtruit par le malheur , ce grand maître de l'homme.

Ce vers paroît dérivé de la penſée du Pere
Vanniere.

(11) [*Bien loin d'être complices ou ministres de ses passions.*] Comme les subalternes en général ne sont point dans le cas d'être utiles aux Grands, plusieurs, pour mériter leur protection, ont la bassesse de servir leurs plaisirs. C'est la clé des faveurs pour bien des gens.

Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires ;

Tout y va, tout y tient

Boissi. Dehors trompeurs.

(12) [*Une seule de ces femmes.*] Il y a dans le texte :

Occupat una vias laxosque canephora vicos.

On appelloit autrefois *Canephores* les femmes qui portoient sur la tête des corbeilles remplies de plusieurs choses nécessaires aux sacrifices. Je n'ai point conservé le mot *Canephore* dans la traduction, parce que ce terme n'étant point usité dans notre langue, n'auroit point la grace qu'il a dans le latin, & ne seroit entendu que de fort peu de gens.

(13) [*Mais il ne tolere pas plus, quoique sans éclat, les désordres de sa femme, que les autres qui peuvent arriver chez lui.*] Il y a dans le texte :

Quo pectore fontes

Castigat pueros, meritas à conjugè pœnas

Clam repetit sponsus.

J'ai crû devoir ici détourner le sens du latin. On ne conçoit pas comment le Pere Vanniere a eu la simplicité de penser qu'un fermier corrigeoit sa femme de la même façon que ses enfans.

(14) [*Qu'elles les croient nés uniquement pour les servir.*] Le Poète, sous le nom du fermier, condamne d'une manière indirecte, mais fort dure, les ajustemens & les panniens des femmes; & quoique ses comparaisons soient ingénieuses, elles ont quelque chose de cynique qui les dépare. Que signifie également cette longue tirade contre les égards, les soins & les attentions des hommes pour les femmes? L'Auteur voudroit-il engager la Nation Françoisse, qui passe pour la plus galante & la plus polie de l'univers, à prendre les mœurs des sauvages ou des villageois? Déroge-t-on à son état, & devient-on valet, parce qu'on est poli, & qu'on sert une femme? S'il en est quelqu'une qui prenne droit de nos complaisances pour nous traiter avec hauteur, on la méprise. En un mot, il n'y a point de ridicule à suivre un usage généralement reçu; & je serois presque tenté, en qualité de Traducteur, de faire réparation au sexe pour mon Original.

(15) [*Le laboureur est le plus heureux.*] L'Auteur, à l'imitation de Virgile & de Columelle, décrit avec élégance les avantages & le bonheur de la vie champêtre; il suit le plan du Poète Romain; &, après avoir montré les désagrémens des autres états, il donne

la préférence à celui de laboureur. Ce morceau, quoique bien écrit, paroît trop long, & d'ailleurs n'est pas concluant.

(16) [C'est ainsi que son appetit aiguisé par son travail.] Il y a dans le texte :

Labore diurnum

Obsonante famem.

Ce mot *obsonante* est bien énergique. C'est ainsi que Cicéron a dit, *famem ambulando obsonatur.*

(17) [Sans autre lit que la terre.] Lucrece peint à peu près de la même façon le bonheur de la vie champêtre.

*Non citharis reboant laqueata aurataque templa,
Attamen inter se prostrati in gramine molli
Propter aqua rivum, sub ramis arboris alta,
Non magnis opibus jucunde corpora curant,
Præsertim cùm tempestas arridet, & anni
Tempora conspergunt viridantes floribus herbas,
Nec calidæ citius decedunt corpore febres
Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
Jacteris, quàm si plebeia in veste cubandum est.*

(18) [Heureux les laboureurs, s'écrie le Poète de Mantoue.]

*O fortunatos nimium, sua si bona norint
Agrícolas!
Me verò primum dulces ante omnia musa
Accipiant cælique vias & sidera monstrent.*

Virg Georg. Lib. 2.

J'avertis que l'Abbé Desfontaines a traduit la digression du Pere Vanniere depuis le vers *Ille suos hominum*, &c. jusqu'au vers *O tibi quam vultu*, &c. & que j'ai suivi sa traduction à quelques mots près, persuadé qu'elle vaut bien celle que j'aurois faite, & que le public n'y perd point.

(19) [*Si la compagne que l'Hymen vous a donnée.*] Horace décrit élégamment les soins d'une fermière.

Quod si pudica mulier in partem juvet

Domum atque dulces liberos :

(*Sabina qualis, aut perusta solibus*

Pernicis uxor Appuli)

Sacrum vetustis extruat lignis focum,

Lassi sub adventum viri :

Clauden/que sextis cratibus letum pecus

Dilenta siccet ubera

Et horna dulci vina promens dolio

Dapes inemptas apparet. Epod. 2.

(20) [*Et ce sera à un chien.*] Il y a des Dames qui se font têter quelques jours par un petit chien, afin que leur lait ne se répande pas intérieurement, & ne s'altère pas, après qu'on a abandonné l'enfant à la nourrice.

(21) [*Elle voit l'inquiétude d'une vache.*] Ce morceau est copié de Lucrece Liv. 2. & n'est différent que par l'expression. Afin que le Lecteur soit en état de faire la comparaison, je vais rapporter ici les vers de Lucrece.

*At mater virides sat-us orbata peragrans
 Linqvit humi pedibus vestigia pressa bifulcis
 Omnia convifens oculis loca , si queat usquam
 Confpicere amiffum fœtum . completque querelis
 Frondiferum nemus adffiftens , & crebra revifit
 Ad ftabulum defiderio perfixa juvenci :
 Nec tenera falices atque herba rore vigentes ,
 Fluminaque ulla queunt fummis labentia ripis ,
 Obligare animum , fubifamque avertere curam :
 Nec vitulorum alia fpecies per pabula lata
 Derivare queunt aliò , curâque levare ;
 Usque adeò quiddam proprium , notumque requirit.
 Præterea teneri tremulis cum vocibus hadi
 Cornigeras norunt matres , agnique petulci
 Balantes pecudes , iia quod natura reposcit ;
 Ad fua quisque ferè decurrunt ubera lactis.*

(22) [Il lui enseigne sur tout à invoquer Dieu.] M. Rollin rapporte une formule de prières pour les gens de la campagne. C'est dans les ouvrages de Caton qu'il l'a prise.

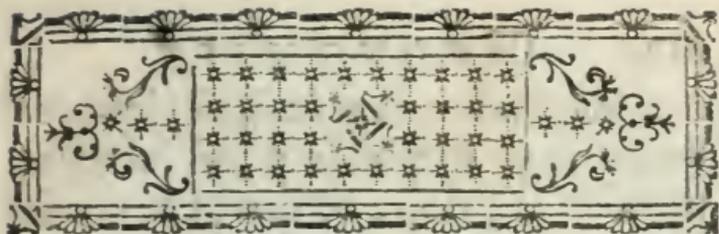
» Pere Mars, dit le Suppliant, je vous prie
 » & vous conjure de nous être propice &
 » favorable, à moi, à ma maison, à tous
 » mes domestiques, pour ce qui fait le fu-
 » jet de la présente procession dans mon
 » champ, dans ma terre, & dans mon
 » fonds : d'empêcher, de détourner, & d'é-
 » loigner de nous les maladies connues & in-
 » connues, les défolations, les orages, les ca-
 » lamités, les intemperies de l'air; de faire
 » croître & parvenir à bien nos légumes,

» nos blés , nos vignes , nos arbres ; de con-
 » server les pasteurs & les troupeaux ; de
 » nous accorder la conservation de la vie &
 » de la santé , à moi , à ma maison , & à tous
 » mes domestiques.

Après cette formule , M. Rollin fait cette réflexion : » Quelle honte que des Chrétiens ,
 » & souvent ceux qui ont le plus de part aux
 » biens de la terre , soient maintenant si peu
 » soigneux de les demander à Dieu , & qu'ils
 » rougissent de l'en remercier ! Chez les
 » payens tous les repas commençoient & finis-
 » soient par des prières : elles sont mainte-
 » nant bannies de presque toutes nos tables.

(23) [*Une jeune fille répand.*] Apparemment que c'est un usage dans les villages du Languedoc , & que le Pere Vanniere , qui étoit de Beziers , avoit assisté à pareille cérémonie. Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de pays où cela se pratique.





ÆCONOMIE RURALE.

LIVRE TROISIÈME.

Le gros Bétail.

LES LABOUREURS ne suffisent pas pour la culture des terres, il faut encore des bestiaux qui enfoncent le soc de la charrue dans les champs, & qui engraisent de leur fumier ceux qui sont maigres.

Que celui qui a du goût pour les longs voyages, ou qui aime à suivre les drapeaux sanglans du dieu Mars, se plaise à former un cheval qui ait la bouche tendre; (1) qu'il lui apprenne à faire de fatigantes courbettes; qu'assujettissant au frein sa bou-

Le Cheval;

LE GROS
BÉTAIL.

che écumante , tantôt il lui pique les flancs dans la plaine pour lui faire prendre le galop , & tantôt le manie sur les voltes , ou le fasse avec gravité marcher au pas.

Le Bœuf.

C'est pour d'autres usages qu'on doit dresser le bœuf. * Il faut qu'avec le soc il ouvre la terre la plus dure , & que son cou vigoureux traîne des charrettes dont l'essieu gémit sous la charge. Parmi les bœufs , choisissez ceux qui ont une grande corpulence , les cornes hautes , la tête hideuse , les nazeaux larges & relevés , le cou ramassé & charnu , le front hérissé , les oreilles velues , le fanon pendant sous la gorge , le corps large & nerveux , l'humeur douce & paisible , avec un extérieur farouche.

La Vache.

La vache doit avoir l'air moins rude ** , le cuir doux , la jambe mé-

* Voyez Columelle. *Bos laboriosissimus hominis socius in agricultura : cujus tanta fuit apud antiquos veneratio ut tam capitale esset bovem necasse quàm civem.* Colum. in præf. l. 6.

** Voyez Virg. Georg. l. 3. & Varron. *de re rustic.*

diocrement grande, & la corne du pied plus petite que celle du bœuf; qu'elle ressemble au taureau d'ailleurs; qu'elle ait les membres grands, la poitrine large, des muscles failans, l'encolure haute, & de larges flancs; le fanon lui pendra jusqu'aux genoux; sa queue tombera jusqu'à l'extrémité du pied, & la hauteur de ses cornes relevera encore sa belle tête.

LE GROS
BÉTAIL.

Qu'il n'y ait que l'aiguillon & la voix du bouvier capables de faire trembler le bœuf; qu'aucun bruit ne l'épouvante, qu'aucun chemin ne l'arrête, & qu'il ait assez de confiance dans sa force pour entrer dans une ville, passer sur un pont tremblant, ou traverser une rivière, quelque bruit qu'il entende, quelque objet qu'il voye.

Le Bœuf.

Autrefois avant que l'homme eût, par son industrie, tiré les animaux des bois, pour les apprivoiser, & les rendre, après bien des soins, dociles à son commandement, les taureaux libres du joug erroient à leur gré dans les forêts; l'homme

LE GROS
BÉTAIL.

alors n'avoit que ses bras pour remuer la terre. Il ne savoit point encore atteler des bœufs, se faire porter par un cheval, retenir chez lui des chiens & les dresser, ni conserver des veaux dans une étable pour sa nourriture. Mais ainsi qu'actuellement nous allons, avec un meute, à la chasse du cerf, du lièvre & du sanglier, quand nous voulons donner un repas, de même nos premiers parens étoient obligés d'aller chasser dans les bois le bœuf & le mouton, s'ils vouloient en avoir à leur table, & ils s'habilloient grossièrement de la peau de ces animaux, sans qu'elle fût apprêtée.

(2) Quand des extrémités de l'Asie septentrionale, ils se frayèrent un chemin à travers les bois pour pénétrer au nouveau Monde, ils conservèrent les mœurs des premiers âges auxquels ils touchoient encore, la chasse étoit leur passion, & leur nourriture dépendoit de leur adresse à manier l'arc. Aussi lorsqu'ils virent pour la première fois les vaisseaux de l'Espagne, les cavaliers sous les

armes, & des taureaux attelés traînant des voitures, ces habitans sauvages ne prirent pas les Espagnols pour des hommes, mais pour des dieux descendus du ciel, & se soumirent volontairement à des gens qui dispofoient à leur gré des bêtes les plus féroces. C'est ainfi que cette autre partie du monde reçut le joug d'une poignée de foldats.

LE GROS
BÉTAIL.

Tous les autres animaux fe dépouillent dans l'étable de leur naturel sauvage ; il n'y a que les boeufs qui en confervent toujours quelques reftes. S'ils ne font pas domptés dans leurs premières années, leur cou rébelle au joug ne s'y foumet qu'avec bien de la peine.

La manière
de dompter
les Bœufs.

Il faut qu'un jeune taureau foit habitué de bonne heure à fouffrir la main de fon maître quand il le careffe, & à fe laiffer entrelaçer les cornes de feuilles & de branches d'arbre. C'est le trifte effai du joug auquel il fera un jour affujetti. Vous le lui ferez porter (3) après qu'il aura vû trois récoltes, & avant qu'il aille paître l'herbe nouvelle au com-

LE GROS
BÉTAIL.

mencement de sa quatrième année : car lorsque les bœufs ont acquis toute leur vigueur, & qu'ils sont parvenus à la vieillesse, âge indocile & qui rend paresseux, ils n'obéissent au commandement qu'avec beaucoup de répugnance. Vous adoucirez leur humeur farouche, & vous calmeriez la violence de leurs emportemens avec du sain-doux & du vin ; & cette liqueur, dont l'excès rend les hommes intraitables, apaise les fureurs d'un taureau quand on lui en fait boire.

Si le vin ni les gâteaux préparés ne peuvent le réduire, si vous n'obtenez rien de lui en adoucissant la voix pour le flater, il faut enchaîner le rebelle dans l'étable, sans qu'il puisse toucher au foin dont il voit le ratelier garni, & dompter à force de jeûnes son naturel fougueux.

Vous n'approcherez de lui qu'avec précaution quand il est dans l'accès de sa colère, qu'il agite sa tête pour détacher ses cornes, & qu'il porte vers le ciel ses regards effroyables : car s'il vous éloigne après vous avoir

donné un coup de pied , ce succès ne fait qu'augmenter sa mauvaise humeur. Devenu présomptueux, il ose refuser le joug , menace de la corne , & fait des ruades de tout côté. Quand une fois il s'est laissé atteler à la charrue , il se soumet ensuite avec douceur à toute sorte de travaux ; & la voix d'un enfant ou son aiguillon fait trembler cet animal , qui seroit terrible s'il connoissoit sa force.

Aussitôt que deux bœufs (4) se sont rangés sous le joug , qu'il y ait quelqu'un qui tienne les cordeaux par derrière , & que celui qui veut les dompter marche devant , & les pique alternativement de l'aiguillon pour les faire avancer d'un pas égal ; qu'il les essaye d'abord avec un fardeau léger , & qu'il ne leur fasse ouvrir des sillons que dans une terre déjà préparée , ou dans un endroit sablonneux où le soc puisse entrer facilement ; de peur qu'un travail trop rude ne rebute ces jeunes taureaux , qui ne sont pas faits aux exercices fatiguans , ou ne leur démette les membres qui sont encore délicats.

LE GROS
BÉTAIL.

Lorsqu'un taureau mal dressé défigure un champ, & confond les sillons, par les détours qu'il fait à droite & à gauche, il faut joindre cet animal indocile à un taureau vigoureux & bien dompté, qui le retienne lorsqu'il veut courir de côté & d'autre, l'entraîne quand il n'avance pas, & le force d'assujettir sa marche à la volonté du bouvier, quoiqu'il exhale le feu de sa colère par ses nazeaux fumans, & qu'il essaye par des secouffes violentes de rompre le joug.

Mais s'il tente de se soustraire au travail par la ruse, après avoir essayé inutilement la force, & que rétif il se couche avec obstination au milieu des champs, il ne faut point le charger de coups, ni lui mettre du feu sous le ventre pour le faire lever; mais on doit l'enchaîner, & l'attacher de façon qu'il reste couché sans pouvoir manger, ni se tenir debout, devenu sage à ses dépens, il ne se couchera plus dans le fort de l'ouvrage; son estomac dompté par la faim, lui conseillera la docilité.

Le bouvier se sert encore d'un au-

tre moyen pour dompter les bœufs qui n'ont point encore travaillé. Il en joint trois pour tirer la même char-
 rue ; le novice au milieu des deux vétérans , est obligé de faire le même ouvrage qu'eux , & de marcher à leur gré. Quelques coups de fouet l'endoctrinent ; après quoi il fait sa besogne de lui-même.

N'attelez ensemble que des taureaux d'égale force & de même âge , afin qu'en labourant ils fatiguent autant l'un que l'autre : le fort ruine le foible , ou (comme les animaux ont du penchant à devenir vicieux) celui qui a de bonnes qualités contracte insensiblement les défauts de celui qui est paresseux.

Afin que les bœufs marchent tête levée , & ne fassent pas tant d'efforts en labourant , qu'on les joigne ensemble avec une forte courroie , & qu'on leur attache le joug au cou , & non pas aux cornes : car les taureaux tirent plus du cou & du poitrail que de la tête & des cornes. De cette façon ils employent toute leur force , font pénétrer le soc bien plus

**LE GROS
BÉTAIL.**

avant dans la terre, & leur tête n'est pas toujours tendue, & ne fatigue pas tant. Mais il faut que la main officieuse du bouvier dérange de tems en tems le joug pour soulager leurs épaules froissées, dans la crainte qu'il ne se forme à leur cou des playes dangereuses.

Quand le laboureur a découplé les bœufs au coucher du soleil, qu'il ne leur permette pas d'aller au râtelier ou à l'abreuvoir, tandis qu'ils sont mouillés de sueur; mais qu'il leur frotte soigneusement le cou & les flancs avec du foin.

L'amitié des
bœufs.

L'association des travaux établit une sorte d'intimité entre deux bœufs, & la douce amitié qui unit les animaux par la longue habitude qu'ils ont de vivre ensemble, ne laisse pas d'avoir sa force. Voyez comme ils vont paître & boire de compagnie, comme ils se reposent ensemble au milieu des champs, & ruminent l'un à côté de l'autre.

Quoique le bœuf soit courageux, & que la nature ait armé son front pour le combat; quoique les ani-
maux

maux qui habitent les forêts ou l'étable vivent rarement en paix sous le même toit, & que le béliet même ait du penchant à se battre malgré la foiblesse de ses cornes : cependant les bœufs, accoutumés à vivre ensemble, ne sont point en guerre pour leur nourriture. Ils passent leur vie sans débats, & de bon accord, se donnent même des baisers d'amitié ; & lorsque fatigués du travail, ils se reposent sur un tendre gazon, ils se font de douces caresses, & se rendent mutuellement le service de se froter avec leurs dents, quand ils ont la peau tourmentée par quelque demangeaison. A voir deux bœufs accouplés tendre également le cou, & faire usage de toute leur force pour tirer une charrette chargée, on diroit qu'ils disputent entre eux d'honnêteté, & que chacun d'eux veut soulager son compagnon dans sa peine.

Si par hasard un loup pressé par la faim, attaque l'un de ces bœufs, & a l'adresse de le mordre, aussitôt l'autre excité par les mugissemens de

**LE GROS
BÉTAIL.**

son compagnon, (5) vient à son secours, va droit en face à l'ennemi, & le force de s'en retourner à jeun comme il étoit venu.

Dès qu'une mort prématurée emporte l'un des deux, celui qui reste, désespéré d'avoir perdu son compagnon, le pleure amèrement. Les gémissemens dont il remplit les airs, ne font qu'irriter le chagrin du laboureur ; il craint de faire une nouvelle perte, & que la douleur n'enlève aussi le survivant, tant il le voit obstiné dans sa tristesse à refuser toute nourriture.

Le Bœuf
dans sa vicil-
lesse.

(6) Retirez du travail un bœuf quand il est vieux ; que libre du joug, il aille s'engraisser dans d'agréables pâturages : afin qu'après vous avoir aidé pendant sa vie à labourer la terre, vous tiriez encore avantage de sa mort, en le vendant au marché. C'est une fin, à la vérité, injuste : car cet animal que vous avez associé à vos travaux de campagne, & qui vous a été utile dans le tems de sa jeunesse & de sa force, mériterait dans sa vieillesse un sort plus heureux.

Le bœuf qu'on a licencié foule les prairies, & s'engraisse dans les verts pâturages, surpris qu'on lui permette d'aussi doux loisirs. Mais, hélas ! il ne fait pas qu'une mort funeste l'attend, & qu'une pesante massue menace sa tête.

C'est à peu près ainsi qu'un homme enflé de ses heureux succès, se livre à des transports de joie au milieu des richesses ; & que sur la foi de la fortune, il conçoit les plus hautes espérances ; tandis qu'à sa porte la mort, armée d'une faux cruelle, a déjà le bras levé pour trancher d'un même coup le fil de ses jours fortunés, & de ses projets ambitieux.

L'âne & le mulet labourent aussi la terre ; mais ils vont à la charrue de bon gré, ils reçoivent le joug, ouvrent la terre avec le soc, & traînent des charrettes chargées, sans se refuser au travail.

L'âne se nourrit facilement, & à peu de frais ; il supporte patiemment le travail & la faim. Des feuilles, de mauvaises herbes de marais, de

LE GROS
BÉTAIL.

petites branches d'arbre , des buissons , de la paille , tout cela est aliment pour lui , tout cela l'engraisse. Il ne connoît point les maladies (7) auxquelles en général le gros bétail est sujet : cependant il n'a point de relâche dans son travail ; car s'il y a quelque chose à porter à la ville ou à la maison , c'est toujours à ce pauvre animal qu'on s'adresse : il prête son dos & ses flancs endurcis par les coups à toute sorte d'usages. Quoiqu'il soit né pour porter les domestiques , bien des Dames en font leur monture , sans rougir de la simplicité des premiers tems , & ne se servent que de baguettes pour le conduire , au lieu d'un mors. L'âne tout fier de son fardeau & de ses caparaçons dorés , achève le voyage sans remuer indécemment ses grandes oreilles.

Quelquefois cependant il s'oublie , & a l'incivilité de cacher sa tête entre ses genoux , & tout d'un coup se remuant avec souplesse , il hausse le dos , & précipite son cavalier dans une ornière ; après quoi il se met à braire pour faire rire le peuple. Sou-

vent il s'arrête au milieu de la ville, & s'amuse à ronger de mauvais choux, ou des feuilles de faule, sans se mettre en peine des exhortations réitérées de son maître, ni des coups de bâton qu'il lui donne pour le faire avancer.

LE GROS
BETAIL,

(8) La mule est engendrée de deux animaux d'espèce différente, & tient de tous les deux pour les qualités : car elle est dure au travail, & vit de peu ; elle a le pied agile, & se prête au tirage comme à porter la charge. Deux grandes mules bien choisies laboureront plus d'arpens que trois couples de bœufs ; à moins que ce ne soit dans une terre grasse & forte, qui demande toute la vigueur des taureaux les plus robustes. Car si la mule ne peut rompre les guérêts, elle se fait plutôt quelque fracture à force de tirer, que de céder à la résistance qu'elle trouve.

Elle porte le voyageur en route sans le fatiguer ; & toujours ardente, elle marche d'un pied sûr dans les endroits les plus difficiles & les plus escarpés. (9) L'Espagne préfère

LE GROS
BÉTAIL.

rant l'utile à l'agréable , & fidèle à ses anciens usages , ne monte encore aujourd'hui que des mules ; elle réserve pour les champs de Bellone les chevaux courageux qu'elle nourrit en son sein. On n'y est point choqué des longues oreilles d'une mule , ni de sa vilaine tête ; mais on considère qu'elle a le pas doux , qu'elle est d'une merveilleuse agilité , & qu'un peu de chaume ou de paille suffit pour l'engraïsser.

Ah ! que sont devenus les anciens François , si respectables par la simplicité de leurs mœurs ! Quand ils étoient vieux , (10) ils ne se faisoient porter au Sénat que par des mules presque aussi vieilles qu'eux , & chemin faisant accordoient aux plaideurs des momens d'audience qu'ils ne faisoient point acheter. Ainsi qu'on faisoit servir à tout le même domestique , & qu'il (11) étoit à la fois portier , palfrenier & cuisinier ; de même une mule alternativement sellée & bâlée , portoit le bois & la récolte , après avoir servi de monture au maître ; & témoignoit ou de la

patience quand on l'employoit à de vils ouvrages , ou de la gaieté quand elle marchoit dans la ville chargée du mari & de sa femme en croupe.

LE GROS
BÉTAIL.

C'est par un vain faste que nous surpassons nos aïeux , & non par les richesses : notre luxe les épuise. On a par ostentation , & non pour s'en servir , une troupe de domestiques. Il seroit bien plus à propos de les employer au métier de la guerre , ou dans leur village aux fatigans travaux de Cérès , que de les laisser dans une coupable oisiveté , traîner une vie honteuse. Tous ces fainéans causent plus d'embarras à leurs maîtres , qu'ils ne leur épargnent de foins.

Ce n'est pas assez que la dépense des écuries & des chevaux excède les frais de la table , qu'un maître soit mené comme en triomphe dans un char doré , & que des deux côtés de l'équipage il ait des pages vêtus aussi proprement que ses enfans , on a encore à son service des gens qui remplacent les chevaux , par la bassesse de leur emploi. Un

LE GROS
BÉTAIL.

homme, oubliant ce qu'il est, porte un autre homme; & l'on ne rougit pas de se faire voiturer dans une ville par son semblable, & de couvrir de cette infamie la race humaine que créèrent les dieux à leur image.

Mais pourquoi entreprendrois-je ici de guérir les hommes de cette maladie? J'enseignerai avec plus de succès à connoître celles des bestiaux, & la manière d'y remédier. Que le fermier fasse usage pour le reste du gros bétail des traitemens que je vais indiquer pour le bœuf; car il seroit trop long de détailler les différens accidens qui peuvent arriver aux divers troupeaux.

Il arrive souvent qu'un bœuf en langueur a du dégoût pour les plus gras pâturages, & qu'il ne peut ni manger ni ruminer. Il ne se frotte pas même avec la langue; mais se couchant nonchalamment à terre, il tourne tristement la tête de côté & d'autre, agite sa queue, & remplit l'air de ses mugissemens; il a de fréquens rapports, & son gosier fatigue à rendre ces vents; ses yeux sont
pesans,

pefans, & répandent des larmes ;
 enfin le bruissement de ses entrailles
 demande pour lui le secours d'une
 main habile.

LE GROS
 B E T A I L .

Cette maladie provient du foin trop verd qu'il a mangé, ou d'une fiente recuite qui lui tourmente les intestins. Le fermier, chagrin de voir ses champs sans culture, & son bœuf malade, doit essayer de le faire vomir avec quelque forte médecine, & de soulager ses entrailles avec des plantes émollientes qui diminuent ses tranchées. Du fromage vieux délayé dans le vin le plus rude, avec des noix de galle & de ciprès broyées, dissipe les vents, & calme souvent les grandes douleurs.

La fièvre fait aussi de terribles ravages dans le corps des bœufs ; ils en sont attaqués quand vous leur voyez les yeux enfoncés & mouillés de larmes, & qu'avec un dégoût général, ils ont la tête panchée, & la respiration gênée. Si, après les avoir saignés, la fièvre ne diminue pas, coupez des choux, faites-les cuire avec de l'huile (12) & du garum,

LE GROS
BETAIL.

& donnez-leur cette potion ; rendez-leur ensuite l'appétit, en leur faisant manger des feuilles de vigne.

Afin qu'un bœuf malade se laisse approcher quand on veut lui faire prendre des remèdes, & qu'il n'écarte pas à coups de pied les mains secourables, on construit avec des solives & des traverses de bois, une machine commode, dans laquelle on l'enferme comme dans une cage, la tête en l'air & attachée avec de bons licols. De cette façon on lui fait avaler malgré lui les sucres utiles à sa guérison.

Le Bœuf boi-
teux.

Quelquefois un bœuf est boiteux sans avoir de blessure apparente : mais si vous lui touchez les jambes, il indique lui-même l'endroit où le sang extravasé s'est corrompu par la sensibilité qu'il témoigne. Ne craignez pas alors d'employer un fer fatalaire, & de percer la tumeur cachée. Si l'ulcère est à l'extrémité du pied, il faut le déchauffer jusqu'au vif, & nettoyer la playe avec le scalpel & de l'étoupe. On panse ensuite le pied avec différens remèdes, afin

que le fabot repouffe ; & l'on ferre les bandes avec des liens de jonc , pour préserver la playe de toute humidité , qui seroit alors pernicieuse.

**L. GROS
BETAIL.**

Les eaux salées de l'Océan emportent la galle : mais si l'on demeure au milieu des terres loin de la mer , il faut en contrefaire les eaux , & faire fondre du sel , ou se servir d'ail dont on aura enlevé la première peau , ou de souffre délayé dans de l'écume d'huile.

La galle.

Il survient au cuir du bœuf une maladie plus dangereuse , lorsqu'échauffé & mouillé de sueur , il s'est refroidi à l'air. La peau se dessèche , & semble attachée à ses côtes. Pour ce mal , faites bouillir du laurier rose avec du mare d'olives , & de la lie de vin , & frottez-lui-en le dos à l'ardeur du soleil.

Il faut lui ouvrir la veine toutes les fois qu'il s'est fait des contusions au cou & aux épaules , pour avoir trop fatigué dans un champ difficile à labourer. S'il a la tête enflée , & si les saignées qu'on lui a faites aux deux oreilles , n'ont apporté aucun

Les tumeurs.

**LE GROS
BÉTAIL.**

soulagement, il faut le frotter avec de la graisse de bouc, de la poix liquide, & de la moële de bœuf.

Sangue dans
le gosier d'un
Bœuf.

Lorsqu'une sangue est entrée dans le gosier d'un taureau, & qu'on ne peut arracher avec la main cet insecte acharné, inférez le tuyau d'un entonnoir dans la machoire du bœuf, brulez ensuite des punaises de façon que l'entonnoir en reçoive la vapeur & la porte dans le gosier du patient. Cette odeur infecte détache la sangue; & comme on tient la tête du bœuf panchée, il est bientôt délivré de cet insecte qui sort de lui-même, quoiqu'il ne soit pas encore rassasié de sang.

Morsure de
serpent.

Il arrive souvent qu'un bœuf est couché, sans le savoir, sur un serpent qu'il n'a point vû dans un pâturage épais; le reptile incommodé de ce fardeau, pique le pesant quadrupède, & bientôt son venin circule avec le sang dans tout le corps du bœuf. Si, par bonheur, cette blessure mortelle vient à votre connoissance, faites-lui prendre de la rhue, elle pousse au-dehors tout le venin;

& ne croyez pas qu'aucun Médecin, (13) aucun Machaon ait indiqué ce remède : ces gens-là ne connoissent que le nom des plantes, leurs espèces & leurs classes. Mais la nature, plus utile aux animaux, leur enseigne la propriété des simples, & la façon d'en user.

C'est de la belette qu'un laboureur apprit autrefois à se servir de la rhue pour les piquures de serpent. Une belette étant un jour aux prises avec une couleuvre, qui lui faisoit résistance, elle alloit toutes les fois qu'elle en avoit été piquée, chercher de la rhue, sur laquelle s'étant roulée secrettement pour se panser, elle retournoit au combat avec la même ardeur. Un payfan qui, d'un champ élevé, examinoit ce manége, fut arracher jusqu'aux racines cette plante de rhue, qui se trouva être l'unique du canton. La belette revint, & cherchant, hélas ! inutilement dans tout le champ son remède ordinaire, le venin gagna insensiblement jusqu'au cœur ; elle enfla, & mourut incontinent.

LE GRO
B ÉTAIL.

Vertus de la
Rhue, & de
plusieurs
plantes.

LE GROS
BÉTAIL.

Si la vertu des simples étoit connue, quelle maladie les hommes auroient-ils à craindre ? C'est à nous d'user de la raison & de l'expérience pour préparer & mettre en pratique les secrets que la nature indique aux animaux : ce sont-là les guides que la Médecine a suivis pour atteindre aux connoissances dont elle se glorifie tant. La cigogne s'est rafraîchi les entrailles avec des fucs bienfaisans que lui administroit son long bec ; le cheval marin avec un brin de jonc aigu, s'est ouvert la veine le premier, quand il a eu trop de sang ; & le chien, en se purgeant avec certaines herbes, nous a appris leur propriété, & la façon de s'en servir.

De la Pierre
serpentine.

Il y a une pierre noirâtre & fort légère, qu'on a apportée depuis peu du Levant, (14) qu'on appelle *Pierre serpentine*, & qui a une vertu singulière. Quand on la porte avec foi, on peut manier des serpens, sans craindre l'effet de leur piquure. Cette pierre appliquée sur la playe, attire à elle tout le venin, & le rend aussitôt, si on la plonge dans de l'eau

ou du lait chaud. De plus, cette même pierre s'imbibe du sang corrompu d'un ulcère, & y reste attachée jusqu'à ce qu'enivrée de pus, pour ainsi dire, elle tombe d'elle-même.

LE GROS
BÉTAIL.

Que dirai-je de la peste, cette mortelle contagion qui désole la campagne, & lui enlève subitement les taureaux qui la cultivoient ? Ils meurent de toute part au milieu des champs & des bois, & l'air au loin est infecté de leur corruption ; le matin le fermier voit les bœufs qu'il avoit enfermés le soir dans l'étable, y rendre les derniers soupirs. Plus d'une fois, en labourant la terre, l'un des bœufs de la charrue est tombé mort au milieu de l'ouvrage, & l'autre en pleurant le sort funeste du compagnon de ses travaux, & traînant son cadavre à l'extrémité du champ, devient encore compagnon de sa mort en tombant sur lui, & ferme pour jamais à la lumière ses yeux mouillés de larmes.

La Peste.

Le triste fermier retire sa charrue, & la traînant à contre cœur, porte à

LE GROS
BÉTAIL.

sa maison, qu'il allarme, la nouvelle de cette double mort, & va semer un juste effroi dans tous les hameaux voisins.

C'est pourquoi, dès que cette maladie contagieuse s'est déclarée par ses ravages, ne songez à conserver de vos troupeaux que les bestiaux qui sont en santé; reléguez-les au loin sur des montagnes, ou dans des bois, & abandonnez à leur destin ceux qui sont malades, sans chercher à les guérir. Cependant les Chrétiens ont tout à espérer de la puissante intercession du Bienheureux Roch; qui, tandis qu'il vivoit, chassa la peste de son pays par ses ferventes prières, & qui, toujours notre patron, & puissant auprès de Dieu, arrêtera du haut du ciel cette contagion dans son cours.

Depuis peu déjà Toulouse & Montpellier ont élevé des autels sous son invocation, après avoir éprouvé la protection de ce Saint, qui fut leur citoyen.

Il a récemment détourné de notre province (15) la peste qui désoloit

Marseille, & qui, dans tous les environs, exerçant ses fureurs, nous a retenus dans l'enceinte de nos murs, par la crainte de la mort. Hélas! que de milliers d'hommes elle a fait périr! Mais, parmi tant de sujets de regrets & d'allarmes, il en est un bien grand de consolation, quand on se souvient que ces tems de calamité ont rendu à la Religion toute la splendeur qu'elle avoit dans les premiers siècles; & lorsqu'on se rappelle les illustres exemples de zèle & de charité que ce fléau a provoqués (16) chez les Fidèles. On les vit arriver par différentes bandes à Marseille, où les appelloit le désir de mourir glorieusement pour honorer la Religion & l'humanité. Aucune considération personnelle ne les retient; ils s'ouvrent à travers les rivières un passage qu'un coupable en fuite, après s'être échappé de la prison, n'auroit pas osé tenter; ils ne craignent point, pour abrégier leur chemin, de passer un fleuve à la nage, malgré la largeur de son lit, (épreuve que personne encore n'a-

LE GROS
BÉTAIL.

LE GROS
BÉTAIL.

voit osé faire) & s'exposent ainsi à deux genres de mort différens.

La ville de Montpellier, si utile à l'humanité, envoya des secours à Marseille. Il n'y vint (17) que trois Médecins, mais qui valoient eux seuls toute la faculté. Ils se livrent avec ardeur aux travaux de leur profession, oublient jusqu'à leur conservation propre, &, disputant de courage entre eux, s'empressent de prêter aux pestiférés les secours que des concitoyens n'osoient se donner, & qu'un pere même refusoit à son fils. Non seulement ils visitent & soignent les malades, mais ils disséquent encore les morts, pour examiner la cause de cette contagion, & trouver dans la mort même des secours utiles aux vivans. Ayant reconnu combien le peuple avoit de frayeur de ce mal, (18) ils prouvent, moins par leur éloquence que par leur zèle, qu'on s'effraye mal-à-propos de la peste, comme d'un mal contagieux. Cette terreur une fois bannie des esprits, ils prennent des précautions pour empêcher que la faim

ne précipite plus de malades au tom-
beau que la peste, qui n'est pas un LE GROS
BÉTAIL.
mal incurable.

Des Militaires mêmes, qu'on ne soupçonne pas de bruler ordinairement du feu de la charité, (19) abandonnèrent leur poste, & vinrent à Marseille. Ministres de la mort au champ de Mars, ils employèrent ici leurs bras à conserver la vie, & ne craignirent pas plus la mort sous l'appareil de la peste, & à la vûe de ses victimes, qu'ils ne l'avoient redoutée au milieu du carnage & des horreurs de la guerre.

Plusieurs femmes aussi, oubliant leur foiblesse naturelle, & animées par la Religion qui les fortifioit, secoururent, non-seulement leurs époux & leurs enfans, mais encore tous les autres malades. Elles eurent la tendre générosité, dans le fort de la contagion, d'employer leurs mains délicates aux fonctions les plus serviles, & de panser sans crainte les ulcères les plus capables de révolter les sens.

(20) Ce fut vous, Illustre Prélat,

**LE GROS
BÉTAIL.**

qui, prodiguant vos jours, ranimâtes le courage de tous les habitans. On vous vit, bravant la mort & la crainte, marcher d'un pas intrépide au milieu des cadavres, & voler au secours des mourans, pour soulager leur corps, & sauver leur ame.

Le bruit de ces exemples se répandit avec la contagion dans les villes circonvoisines, & la France (21) fut toute surprise de voir les Evêques de nos jours, dignes émules des premiers pasteurs de l'Eglise, s'exposer à la mort pour le peuple, & surpasser autant les Ministres subalternes par leurs soins & leur courage, qu'ils leur étoient supérieurs par le mérite & la dignité.

Parmi le nombre de ces Pasteurs, il y en eut un qui, après avoir appris l'extrémité & la désolation de son troupeau, accourut pour le soulager avec l'empressement de quelqu'un qui viendroit recueillir une succession. Peu inquiet de ses jours qu'il sacrifioit pour le salut public, il quitta la Capitale que tous les autres alloient chercher.

O vous ! qui embouchez la trompette héroïque pour transmettre à la postérité les actions des grands hommes , immortalisez les illustres noms de ces Pasteurs généreux. Pour nous, continuons notre ouvrage , & réprenons le soin des troupeaux.

Quand les gras pâturages manquent dans un endroit , c'est assez qu'un laboureur entende le gouvernement des bœufs qui servent à la charrue. L'Auvergne féconde en troupeaux élève des vaches , & s'attache à faire provision de lait. Les vaches restent dans les étables pendant l'hiver , tandis que la neige couvre & blanchit les champs de toute part , & le foin qu'on donne alors aux troupeaux leur fait supporter l'ennui de leur longue prison. Mais aussitôt que l'haleine des zéphirs fait fondre la neige des montagnes , & que la terre , après un long froid , commence à se parer d'un gazon renaissant , alors , comme on voit les bandes guerrières quitter les villes , & se rassembler au champ de Mars , dès que la trompette en a donné le

LE GROS
BETAIL.

LE GROS
BETAIL.

signal, les vaches sortent avec précipitation des étables, se rendent à l'envi sur les plus hautes montagnes, & prennent sans aucun guide la route qu'elles font dans l'habitude de suivre.

Dès que ces troupeaux ont atteint les hauteurs, ils entrent dans les pâturages, s'en rassasient avec délices, & y passent tout le jour. Mais le soir, quand la nuit approche, ils ont la précaution de former une sorte de bataillon, & d'asseoir une espèce de camp, en se couchant en rond sur l'herbe. C'est ainsi qu'ils épouvantent ou qu'ils repoussent par la force les loups qui, sur ces montagnes, dressent des embûches aux jeunes veaux. Ceux-ci sont placés au milieu, & les bœufs se couchent autour d'eux rangés côte à côte. Leurs corps pesans sont les fortifications qui défendent le camp, & leurs cornes, prêtes au choc dans le cas de quelque alerte, sont les palissades dont les retranchemens sont revêtus. Ainsi les meres tranquilles pour leurs petits, & les petits en sûreté près de

leurs meres , dont ils approchent le plus qu'ils peuvent, dorment tous sur un tendre gazon, sans craindre aucun danger.

LE GROS
BETAIL.

Si une vache a remarqué au lever du soleil quelque loup rodant aux environs , elle remplit l'air de ses mugiffemens pour appeller du secours : aussitôt les autres vaches accourant de toute part, lui répondent par leurs cris, & ne touchent pas au moindre brin d'herbe jusqu'à ce que l'inquiétude soit bannie du troupeau par la fuite de l'ennemi.

Mais quoique les vaches errent à leur gré dans ces pâturages, elles ne manquent point tous les matins de se rendre dès l'aube du jour à la cabanne du pasteur, pour se faire traire. Le berger les récompense par un peu de sel, & ce petit présent les invite à venir d'elles-mêmes offrir des flots de lait à leur bienfaiteur. Le matin quand elles arrivent, le * ber-

* C'est le devoir du bon pasteur de connoître & de conduire son troupeau. *Pastor proprias oves vocat nominatim, & educet eas & ante eas vadet.* Evang. S. Jean.

ger appelle chaque vache par son nom , pour la faire approcher plus près qu'elle ne voudroit ; elle obéit , & il la traite , après lui avoir fait tourner le derrière du côté des vases qui sont dans sa cabanne. Mais de peur que les meres , se souvenant de leurs veaux , ne retiennent leur lait en refermant leurs mamelles , chaque veau a la première libation de celui de sa mere.

Ensuite quand les vaches sont retournées au pâturage , les bergers jettent de la présure liquide dans le lait , le pressent bien avec leurs mains , & mettent dessus une grosse pierre pour lui faire rendre toutes les parties sereuses.

Si quelquefois pour éviter les grandes chaleurs , & respirer un air plus pur , les maîtres viennent de la ville voir leurs troupeaux sur la montagne : quel plaisir n'ont-ils pas de se promener dans un pâturage délicieux , de compter les fromages , d'examiner les bergers , & de voir le troupeau en bon état , soit que les bestiaux errent à leur gré dans les prairies ,

prairies, qu'ils se reposent, & ruminent sur l'herbe, que les veaux jouent autour de leurs meres, & qu'ils tondent quelquefois l'herbe d'un coup de dent mal assuré, soit que le pasteur s'occupe à traire les vaches, & les bras nuds, presse le lait dans des vases, soit que les bergers des montagnes voisines se réunissent un jour de fête, & boivent largement pour égayer leurs repas !

Souvent même les maîtres, renonçant au vin pour quelque tems, prennent le lait pour se rafraîchir ; & lorsqu'ils ont besoin d'une médecine, ils n'ont point recours à ces eaux minérales, que la terre, par ses sels, rend salutaires ; mais le matin (22) ils remplissent de grands verres d'urine de vache, avec laquelle ils se purgent. Potion qui fait beaucoup rire le berger, & qui n'est point enviée par le veau qui tète encore.

Mais lorsque les aquilons commencent à souffler, & que les premié-

~~LE GROS~~
B E T A I L .

res neiges annoncent l'hiver & la pluye, les troupeaux songent à quitter les montagnes, paissent jour & nuit, font avec avidité provision de nourriture pour la route; & quoiqu'ils ne hâtent pas leur marche, ils descendent pourtant d'eux-mêmes de ces froides montagnes pour aller passer l'hiver dans les étables, à l'abri du vent.

(23) C'est ainsi que Progné fugitive, quand les premiers frimats se font sentir, & lorsque le soleil s'est éloigné de nos climats, abandonne son habitation passagère qu'elle récréoit par son chant, & va chercher des régions plus tempérées.

C'est ainsi que Philoméle, qui le matin salue le Dieu du jour par ses tendres accens, (24) garde le silence pendant la nuit; tandis qu'au milieu des ténèbres, le hibou, par sa voix lugubre, annonce aux mortels de funestes présages.

(25) C'est ainsi encore que la maison d'un maître, dans le tems de sa prospérité, est fréquentée par un troupeau d'amis, qui s'enfuient dès

qu'il survient un tems fâcheux ; & que la fortune , qui se plait à loger sous différens toits , emmène avec elle ces amis inconstans chez tous les hôtes où elle va camper.

LE GROS
BETAIL.

Fin du Livre troisième.

REMARQUES

Sur le troisiéme Livre.

LE gros Bétail fait la matière de ce Livre. L'Auteur ne dit qu'un mot du cheval, qu'il regarde ici comme un animal plus utile aux voyageurs & aux guerriers, que propre au labourage : mais il parle amplement des bœufs, de leur taille, de leurs qualités, de la manière de les dompter, de l'amitié qu'ont entr'eux ces animaux, & de leurs différentes maladies. Il fait aussi mention des vaches, de l'âne, du mulet ; & à l'occasion des remèdes qu'il indique pour leurs maladies, il fait l'éloge de quelques plantes, & principalement de la rhue ; il exalte aussi les vertus de la pierre serpentine. Enfin la peste, dont le gros bétail sent trop souvent les funestes effets, lui donne lieu de décrire celle de Marseille : d'où il passe pour terminer ce Livre, à l'usage des habitans d'Auvergne, qui envoient au printemps les troupeaux sur les montagnes.

(1) [*Qu'il lui apprenne à faire de fatiguan-
tes courbettes.*] Virgile dit également, Georg.
L. 3.

*Ubi quarta accesserit alas
Carpere mox gyrum incipiat, gradibusque sonare*

Compositis : sinuetque alterna volumina crurum :

Sitque laboranti similis : tum cursibus auras

Provocet , ac per aperta volans , ceu liber habenis ,

Æquora , vix summâ vestigia ponat arenâ.

(2) [Quand des extrémités de l'Asie septentrionale.] L'opinion la plus commune est que la Tartarie est jointe à l'Amérique ; conséquemment si cette quatrième partie du monde n'est qu'une presqu'isle , il n'est point étonnant que Cristophe Colomb l'ait trouvée si peuplée. Il est vrai que ce chemin qui conduit de l'Asie septentrionale en Amérique n'est point encore connu , mais seulement considéré comme possible.

(3) [Après qu'il aura vû trois récoltes.] C'est un tour poétique pour dire qu'il faut accoutumer le bœuf à porter le joug quand il a trois ans passés.

(4) [Se sont rangés sous le joug.] Il y a dans le texte *pellite jugo*. L'auteur donne au joug cette épithète , parce qu'on le garnit d'une peau , de peur qu'il ne blesse le cou des jeunes bœufs.

(5) [Vient promptement à son secours.] Il y a dans le texte :

Auxilio jam non piger advolat.

Je n'ai pas crû devoir rendre le mot *advolat* par le terme françois *vole* ; parce que l'agilité n'étant pas à beaucoup près la qualité du bœuf , il m'a semblé que l'oreille françoise seroit re-

voltée si l'on disoit d'un bœuf qu'il vole au secours de son compagnon. Cette figure est un peu trop forte pour un animal aussi pesant : cependant elle choque moins dans le texte, parce que c'est un Poëme.

(6) [*Retirez du travail un bœuf quand il est vieux.*] Cet endroit est imité d'Horace :

*Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet in extremum ridendus & ilia ducat.*

(7) [*Auxquelles le gros bétail est sujet.*] L'Abbé Desfontaines, dans sa traduction de Virgile, a rendu *pecora majora & minora*, par *grands & petits troupeaux*. Il est singulier que ce Littérateur ait confondu les grands & les petits troupeaux avec le gros & le menu bétail : les grands & les petits troupeaux désignent seulement la quantité, mais non pas l'espèce. C'est pour la distinguer qu'on dit gros & menu bétail. Par la première dénomination, on entend les bœufs, les vaches, les chevaux, les ânes, les mulets; voilà ce que signifient *pecora majora & armenta* : & par la seconde, on entend les moutons, les béliers, les brebis, les chèvres, les pourceaux; qu'on appelle en latin *pecora minora aut greges*. On peut dire qu'on a un grand troupeau de moutons, & un petit troupeau de bœufs : ce qui ne se pourroit pas, si le sens que donne l'Abbé Desfontaines à *pecora majora*, étoit juste.

(8) [*La mule est engendrée.*] Il y a dans

le texte, *mula Rhutenensis*. L'Auteur l'appelle mule de Rouergue, parce qu'on en élève beaucoup dans ce petit pays du Lyonnais. Mais dans une traduction, de pareilles épithètes sont toujours de trop.

(9) [*L'Espagne préférant.*] Les équipages du Roi même n'ont que des mules, & ces animaux servent de monture à la plupart des habitans.

(10) [*Ne se faisoient porter.*] Je ne sais si ces tems sont aussi à regretter que le pense l'Auteur. Les Magistrats d'aujourd'hui peuvent dire pour leur justification, *autre tems, autres mœurs*. Dès qu'on a du bien pour se procurer ses commodités, pourquoi ne pas s'en servir ? D'ailleurs les Juges qui alloient autrefois au Palais sur des mules, pouvoient, eût égard à leur siècle, être taxés d'autant de faste que les Magistrats de nos jours ; parce que, dans des tems plus reculés, les Juges se rendoient peut-être à pied où les appelloit leur ministère. Ainsi l'on pouvoit dire, en comparaison de l'usage précédent, que ceux qui se faisoient porter par des mules, monstroient trop de faste, & avoient trop de vanité : tout est relatif.

(11) [*Etoit à la fois portier, palfrenier & cuisinier.*] Molière, dans sa Comédie de l'Avare, a trop jetté de ridicule sur les gens qui, avec du bien, portent l'économie à ce point-là, pour que cet ancien usage reprenne faveur.

(12) [*Et du Garum.*] C'est une fausse

que les anciens faisoient avec la faumure du poisson nommé *Garus*, que Vossius prétend être le maquereau.

(13) [*Aucun Machaon.*] Il étoit fils d'Esculape, & l'un des célèbres Médecins de la Grèce. Il partit pour le siège de Troye, & y fut tué par Eurypile. Virgile dit qu'il fut le premier à sortir du cheval de bois pour s'emparer de la ville.

Illos patefactus ad auras

*Reddit equus, latique cavo se robore promunt
Tisandrus Schenelusque duces, & dirus Ulysses,
Demissum lapsi per funem, Athamasque Throasque
Pelidesque Neoptolemus, primusque Machaon.*

Æneid. l. 2.

(14) [*Qu'on appelle pierre serpentine.*] On a attribué à cette pierre, ainsi qu'au bézoard, quantité d'effets merveilleux. Mais leurs vertus, si prônées par les charlatans, s'évanouissent quand ce sont des naturalistes éclairés qui en font l'épreuve. Au reste, l'éloge qu'en fait le Pere Vanniere ne doit pas séduire le Lecteur : les Poètes adoptent les opinions communes, quand elles leur fournissent des images : c'est au Physicien à les examiner. Voyez le *Traité universel des Drogues simples*, par Nicolas Lemery, article *Lapis serpentis*. Voyez aussi Tavernier. Les charlatans font accroire que c'est une pierre qu'on trouve dans un serpent que les Portugais appellent, *Æbra de Capelos*, & les François, *Serpent au chaperon*,

chaperon ; quoique ce ne soit qu'un morceau de corne de cerf brûlé sur les charbons.

(15) [*La peste qui désoloit Marseille.*] L'auteur fait ici la description de la peste de Marseille, à l'imitation de Virgile, qui, à la fin du troisième Livre des Géorgiques, décrit celle qui désola le Frioul & la Carniole dans les Alpes Italiennes ; & de Lucrece, qui peint celle de l'Attique, qu'a aussi rapportée Thucydide. Mais il s'en faut bien que la description du Pere Vanniere égale celles des deux Poètes & de l'Historien dont je viens de parler. La sienne est une gazette, un récit froid, plutôt qu'un tableau. Lucrece, au contraire, fait une peinture si vive de cette affreuse maladie, qu'on croit en être attaqué, & qu'on est presque tenté de prendre un préservatif. Si Lucrece & Virgile n'étoient pas dans les mains de tout le monde, j'aurois inséré ici leurs descriptions.

(16) [*Chez les Fidèles.*] Il y a dans cet endroit une tirade de vingt vers qu'on a jugé à propos de supprimer, comme un hors-d'œuvre. Cette sortie déplacée sur les Jansénistes m'a paru peu convenir au caractère du Pere Vanniere, qui, par son esprit, sa douceur & sa politesse, a mérité l'amitié de tant d'hommes illustres. D'ailleurs dans un Poème où il s'agit des délices & des travaux de la campagne, peut-on prendre avec grace le ton d'Archiloque ?

(17) [*Que trois Médecins.*] Ce furent

MM. *Chycoineau*, Chancelier de l'Université de Montpellier, *Didier*, Professeur de la même Université, & *Vergny*, Médecin de cette ville.

(18) [*Ils prouvent moins par leur éloquence.*] M. *Chycoineau* fit imprimer un Livre où il soutient que la peste n'est point contagieuse. Peut-être fut-ce par politique que ce Médecin osa réfuter l'opinion commune ; parce que plusieurs personnes, dans la crainte de gagner cette maladie, refusoient leur secours aux pestiférés. M. *Astruc*, Médecin alors à Montpellier, fit une Dissertation pour prouver que la peste est contagieuse, & se communique par les corpuscules pestiférés, dont l'air est chargé. M. *Didier*, dans un Discours, a réfuté ces deux opinions, & dit : Si la terreur seule est capable de produire la peste, comment des enfans de huit jours ont-ils pu mourir de cette maladie ? Si elle se prend par l'atmosphère des atômes pestilentiels, comment quelqu'un a-t-il pu entrer dans une infirmerie de pestiférés, sans être frappé de la peste. Le sentiment de M. *Didier* est que la peste se gagne par un contact immédiat & durable.

(19) [*Abandonnèrent leur poste.*] Ce furent MM. de *Langeron*, de *Montaud*, & de *Soissons*.

(20) [*Ce fut vous, Illustre Prélat.*] L'Auteur entend parler de *Henri de Belsunce*, Evêque de *Marseille*, dont le zèle entendu,

les soins & les aumônes , sauvèrent plusieurs personnes , & réveillèrent les sentimens d'humanité parmi bien des gens que la crainte écartoit du danger.

(21) [*Fut toute surprise de voir les Evêques de nos jours.*] Voici les noms de ces Evêques charitables , qui ont fait honneur à l'humanité en se dévouant pour le salut du peuple. MM. de Ventimille du Luc , Archevêque d'Aix , Forbin de Janſon , Archevêque d'Arles , Louis de la Tour-du-Pin-Montauban , Evêque de Toulon , de Foresta de Colongue , Evêque d'Apt , & Davejan , Evêque d'Alès.

(22) [*Ils remplissent de grands verres.*] L'urine de vache , qu'on appelle *Eau de mille-fleurs* , est un bon remède quand on a l'estomac chargé.

(23) [*C'est ainsi que Progné.*] Elle étoit fille de Pandion , Roi d'Athènes. Elle fut changée en hirondelle. Voyez les Métamorphoses d'Ovide , & le Dictionnaire de la Fable.

(24) [*Garde le silence pendant la nuit.*] Ceci n'est pas exact : quand le rossignol est dans la saison de chanter , on entend son ramage aussi souvent la nuit que le jour.

(25) [*C'est ainsi.*] Cette pensée est imitée d'Ovide.

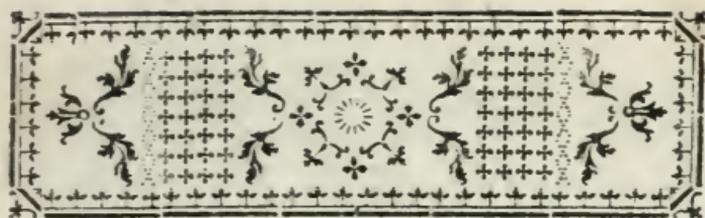
*Donec eris felix multos numerabis amicos,
Tempora si fuerint nubila, solus eris.*

Pétrone fait dire à un des convives du repas de Trimalcion : *Scito autem cum olla malè ferret & ubi simul res inclinata est amici de medio.* Horace dit aussi :

Diffugiunt cadis

Cum face siccatis amici.





ÆCONOMIE RURALE.

LIVRE QUATRIÈME.

Le petit Bétail.

PARLONS maintenant du soin Les Brebis.
qu'on doit prendre des troupeaux de brebis. (1) Elles sont le présent de la nature le plus utile à la terre & aux hommes : car le fumier de ces bestiaux rend la terre meilleure pour les bleds, leur toison couvre les hommes, leur chair les nourrit, & je serois tenté de croire, agréable argent, (2) que vous prîtes votre nom de celui de troupeau, après que la vie pastorale eut élevé Rémus & Romulus, & enrichi ces

fameux bergers au point qu'ils furent en état de bâtir Rome , de l'entourer de murailles , & de faire adopter leurs usages & leurs loix aux peuples qu'ils avoient subjugués.

Les fermiers n'auront pas moins de soin du menu bétail que du gros : car la brebis imbécille ne veille sur elle d'aucune façon. Dieu lui a donné une riche toison , au lieu de la force & des armes qu'il a départies au reste des animaux. (3) Le bœuf attaque courageusement son ennemi avec ses cornes , le cheval se défend avec le pied , le lion déchire avec les griffes , le tigre mord , le renard emploie la ruse , le chien montre les dents & s'en sert dans l'action , & le cerf timide pourvoit à sa sûreté par l'agilité de ses pieds.

Mais la brebis n'a ni ruse , ni force , ni aucune espèce d'armes ; point de courage , point de ressource dans ses dents pour repousser les attaques du loup , ni d'agilité pour éviter ses embûches. A peine doubleroit-elle le pas pendant un orage , si le pasteur avec sa houlette ne la pressoit

de marcher, & ne l'avertissoit par ses cris de se mettre à couvert de la pluye.

LE PETIT
BÉTAIL.

Mais, quoique la nature l'ait vêtue plus qu'aucun autre animal, cependant elle est si délicate que les grands froids la font mourir, si la bergerie n'est pas exposée au midi, & si le berger n'a pas soin de faire au troupeau une litière (4) de paille & de fougère bien sèche, sur laquelle les agneaux avec leurs meres soient couchés mollement & proprement pour se reposer. Car les brebis qui, dans des tems bien reculés, vivoient en plein air au milieu des forêts, & bravoient l'hiver & ses frimats, sont devenues délicates comme nous depuis que nous en avons fait des animaux domestiques. Plus on prend de précaution pour se conserver, plus les corps devenus sensibles donnent de prise aux maladies.

C'est pourquoi examinons les soins Les Agneaux. qu'il faut prendre d'un agneau dès son âge le plus tendre. Aussitôt qu'il est né on le lève & on le tient droit sur ses jambes; on presse les mamel-

les de la brebis, & l'on fait goûter son lait à l'agneau, afin de l'habituer à téter lui-même sa mere. Mais lorsque le berger la trait pour la première fois, il doit jetter le lait; car il est pernicieux, & causeroit des maladies aux agneaux dès leur naissance.

On enferme ensuite l'agneau avec sa mere, afin que celle-ci le soigne davantage, & que l'agneau apprenne à la connoître. Après deux jours on permet aux brebis, qui ont mis bas, d'aller paître de (5) l'orge en herbe: mais on retient les agneaux dans la bergerie, quoiqu'ils appellent leur mere par des bêlemens sans fin qui font retentir le bercail.

Lorsque l'âge aura fortifié l'agneau, & qu'il commencera à être grand, on le laissera aller au pâturage, pour exercer ses dents sur les herbes tendres; & quand sa mere & lui se feront rassasiés de leur première tendresse, & qu'ils pourront l'un & l'autre supporter leur absence sans inquiétude, la mere retournera au pâturage à l'ordinaire, & les tendres

agneaux iront paître , sous la conduite du fils du berger , l'herbe superflue des bleds , dont l'abondance est nuisible quand ils commencent à pousser ; ou bien que le berger élève son fils aux travaux champêtres, & s'il a chez lui une jeune fille , qu'elle fasse paître les agneaux , & qu'elle ne les enferme pas dans l'étable après qu'ils sont rassasiés , mais qu'elle les laisse bondir sur le gazon , tandis qu'elle s'amusera à rouler sur un fuseau le fil de sa quenouille.

Cependant , jeunes filles , ne vous accoutumez pas à ce genre de vie. Il étoit permis autrefois dans les siècles d'or ; mais aujourd'hui vous ne devez connoître (6) ni les satyres qui se cachent dans les bois , ni d'autres larcins que ceux qu'on fait des brebis.

Lorsque les meres reviennent le soir du pâturage , on les enferme avec leurs petits , à qui elles donnent leurs mamelles à presser pour supplément de la nourriture du jour. Quand ils sont sévrés on les laisse paître à la campagne avec le reste du troupeau , & on les met dans la mê-

**LE PETIT
BÉTAIL.**

me bergerie ; ou bien , on les fait parquer ensemble , dans le même endroit , à la belle étoile.

Mais la concorde n'habite pas long-tems parmi eux , (7) & le cruel Amour , qui , presque toujours dans les villes , fait le tourment & la perte des hommes , régne avec le même empire parmi les troupeaux. A peine un agneau sent-il son front armé de cornes , qu'il décele par mille emportemens le feu brulant qui le dévore , & que tous les béliers devenus rivaux se livrent des combats ; à moins que le pasteur , avec le fer , ne tranche la cause de leurs amours effrénés.

Le Bélier.

Il faut que le bélier auquel on destine l'emploi & le titre de pere , ait le corps large & élevé , qu'il soit chargé de laine , & qu'elle soit plus blanche que la neige. Sa langue ni sa toison ne doivent point être bigarrées de différentes couleurs , de peur que la laine des agneaux ne ressemble à la fiente. Il faut qu'il ait beaucoup de laine au cou , à la tête , au ventre , & même autour des yeux ;

que ses cornes soient courbées sur le museau. Ses rivaux en sont blessés quand il les a droites. Dès qu'il les sent pousser, fier de ses armes, & piqué de jalousie, il est continuellement en guerre avec les autres. Mais voici la façon de le corriger : on prend un petit ais de bois, qu'on arme de pointes de fer ; on le lie aux cornes du bélier qui est jaloux & hargneux, les pointes tournées vers le front. Avec cette espèce de casque, il fond sur son ennemi, & élevé sur ses pieds, il lui heurte la tête de la sienne : mais, blessé de ses propres coups, il se garde bien dans la fuite d'user d'une arme qui lui est funeste à lui-même.

Pour chef de votre troupeau, prenez un bélier qui ait les cornes mutilées. Ainsi désarmé, il aimera la paix, & ne cherchera point à lutter contre les autres. Ne lui donnez point à faillir des brebis trop vieilles ou trop jeunes ; les unes sont exposées à une mort prochaine, & les autres trompent souvent vos espérances.

Que le pasteur ne mène pas paître

**LE PETIT
BÉTAIL**
Présages de
pluye.

son troupeau loin de la bergerie , lorsque (8) les grues & la sinistre corneille appellent la pluye par leurs cris aigus , ou que les bœufs lèvent la tête & ouvrent les nazeaux pour respirer , ni lorsque l'air est pesant , ou que les mouches se font plus sentir qu'à l'ordinaire , ni quand le héron s'élève au-dessus des nues pour éviter les vapeurs qu'exhale la terre lorsque le tems menace de pluye. Craignez encore qu'il n'en tombe lorsque le vent fait voltiger des feuilles légères , & les entraîne dans les tourbillons qu'il excite ; ou quand vous voyez des traits de flamme briller dans les airs ; (9) ou quand Iris se dispose à verser dans les campagnes l'eau qu'elle pompe avec les deux pointes de son arc ; mais surtout lorsque pendant l'été le tonnerre gronde dans les airs , & qu'un nuage épais se résout en pluye chargée de petits animaux venimeux. Enfermez votre troupeau dans la bergerie ; car il ne pourroit prendre de poison plus mortel : & cependant l'imprudente brebis l'avale avec plaisir.

Dans le printems, vous n'ouvrirez le bercail que lorsque le soleil aura dissipé la gelée blanche qui couvre l'herbe. Dès que la canicule fera sentir sa brulante haleine, menez paître votre troupeau deux fois par jour ; une fois le matin, lorsque la rosée rend l'herbe plus délicate, & une autre fois lorsqu'elle est humectée par la fraîcheur du soir, qui en rend les suc plus agréables. Car lorsque l'astre du jour au milieu de sa course, darde ses rayons avec le plus de force, & que l'herbe flétrie & desséchée se soutient à peine sur sa tige, le berger doit conduire le troupeau dans quelque vallée ; afin de le mettre sous des arbres touffus (10) à l'abri de la chaleur.

Pour accompagner & venger le troupeau, le pasteur doit avoir un chien, qui, dans les pâturages, lui serve de garde, & qui, pendant la nuit, sentinelle infatigable, soit la fureté de la bergerie, & dont les cris menaçans suffisent pour épouvanter les loups & les voleurs.

LE PETIT
BETAIL.
Les pâturages.

Que le berger conduise lentement


LE PETIT
BÉTAIL.

ses brebis dans les champs ; qu'il excite les paresseuses , & qu'il arrête celles qui se hâtent trop : enfin qu'il rappelle par des siflemens aigus , ou en prenant la voix menaçante d'un homme en colère , celles qui s'écartent du troupeau. Si quelque brebis nouvellement mere se couche de foiblesse , le tendre berger doit mettre sa tête sous elle pour la soutenir , lui montrer l'agneau qui vient de naître , & le rechauffer dans son sein.

Il doit connoître la cause des maladies du troupeau , & la façon de les guérir ; les différentes saisons , & les endroits propres aux pâturages ; quelle couleur de laine se vend le mieux , & annonce en même tems la meilleure chair. Il doit savoir dans quelle saison se tondent les brebis , & à quelle heure il faut les ramener du pâturage , & les abreuver à quelque agréable fontaine.

Le berger qui ne veut pas négliger pour son troupeau les plus petits soins , le mène paître le matin du côté du couchant , & le soir du côté du levant : car la grande chaleur est

pernicieuse aux brebis , lorsque pan-
chées pour paître , elles ont encore
la tête exposée à toute l'ardeur du
soleil.

LE PETIT
BÉTAIL.

Qu'on ne choisisse pas sur-tout de
gras pâturages , qui rassasient le trou-
peau. On doit donner la préférence
aux collines & aux terrains secs ,
dont l'herbe courte contribue beau-
coup à rendre la laine des brebis plus
belle & plus fine. Le meilleur mou-
ton pour le goût & la délicatesse de
la chair , est celui (11) du Gange ,
qui se nourrit de thim.

Le berger sensible aux premiers
froids , ne doit pas être assez lâche
pour refuser de passer à la belle
étoile quelques nuits fraîches de l'au-
tomne , sous le prétexte que ses bre-
bis sont foibles & malades : car la
menue fiente des brebis parquées , &
leur chaleur modérée , engraisent
bien mieux une terre , que si on la
chargeoit de grands tas de fumier.

Si cependant l'hiver , par un froid
prématuré , rend la saison trop ru-
de , vous ne laisserez pas coucher
vos brebis sur la terre , ni aller les

**LE PETIT
BÉTAIL.**

pieds tout gelés chercher tristement sous la neige quelques brins d'herbe sèche & aride : mais vous leur donnerez dans la bergerie, de la vesce, des pois cornus, des feuilles d'arbres & du foin ; de peur que la faim cruelle ne les gagne, & que la gale sa compagne ne s'empare de tous leurs membres. Dès que ce mal infecte le troupeau, la demangeaison excite les brebis à se froter contre les arbres ; elles se gratent avec leurs cornes recourbées, ou se déchirent avec les dents : après quoi bientôt cette peste se communique à toute la peau.

Après l'hiver, quand le soleil a fait fondre les neiges, les troupeaux retourneront aux pâturages. Le bélier marche à la tête ; sous un tel guide les brebis errent sans crainte dans la campagne, elles aiment à l'avoir pour chef, soit que le berger les ramène le soir, soit que pendant la chaleur il les conduise dans les vallées ou dans les bois, soit qu'il faille passer un ruisseau, entrer dans une barque pour traverser un fleuve, ou
fauter,

fauter un fossé. Ce sont des animaux qui aiment tant à suivre l'exemple de leur chef, que s'il prend envie au bélier de sauter, toutes les brebis (12) sautent à son imitation, quoique ce soit dans un terrain plat.

LE PETIT
BÉTAIL.

Les moutons qui ne sont qu'à moitié mâles, se laissent aussi conduire au pâturage par le même chef. On ne choisit point pour marcher à la tête du troupeau le bélier qui a la plus belle apparence, la plus riche toison, le plus d'âge ou d'expérience : mais, de même que parmi les Grands la faveur capricieuse élève aux honneurs ceux qu'il lui plaît, ainsi le goût de préférence qu'un pasteur a pour un bélier, suffit pour en faire le général du troupeau. Il marche toujours le premier, sonde le terrain : &, de même qu'il conduit les brebis à l'abreuvoir & au pâturage, il est leur perfide conducteur quand elles vont à la boucherie. Ainsi, parmi cette espèce d'animaux, il y en a qui trahissent leurs semblables, & qui se soumettent d'eux-mêmes à ce triste ministère pour une

Les Moutons.

**LE PETIT
BÉTAIL.**

vile récompense : car le pasteur paye ordinairement au béliet le prix de sa perfidie, & lui donne après son retour un peu de bled, ou quelques autres graines de son goût.

Le Bouc.

C'est le devoir du bouc de devancer les chèvres, lorsqu'elles gravissent sur le haut des montagnes. Mais (13) la goutte lui permet à peine de faire un pas avec elles. Ce mal est le triste salaire des plaisirs auxquels le bouc se livre dès ses premières années. A peine la barbe lui croit-elle au menton, à peine ses cornes ont-elles commencé à percer, que les feux cachés de l'amour font déjà des progrès dans ses veines. Aussi une vieillesse prématurée le rend bientôt infirme ; il devient lent, paresseux, malade, inutile à tous égards : son odeur insupportable infecte les troupeaux & l'air des environs, & bientôt la mort met fin à ses tristes jours.

Les Chèvres.

Les chèvres agiles & les bêtes à laine ne paissent pas dans les mêmes lieux. La chèvre marche en sureté au milieu des rochers les plus escar-

pés, & recherche avec avidité le
citife & les petits arbrisseaux qui
font sur le penchant des montagnes.
Les brebis aiment à paître dans les
champs, & non pas sur de stériles ro-
chers, qui ne sont couverts que de
ronces & de buiffons ; les épines leur
déchirent la peau, & leur arrachent
des flocons de laine, que les oiseaux
enlèvent avec soin pour en tapisser
leur nid.

LE PETIT
BÉTAIL.

L'Espagne, qui a soin de charger
ses brebis de peaux de boucs, les
garantit avec cette couverture épaîf-
se, des ronces & des épines, & en
retire de très-fines laines ; & de mê-
me qu'elle fait deux récoltes de foin
tous les ans, elle tond deux fois
l'année ses lucratives brebis.

Ces animaux sont fantasques, &
rebutent les pâturages qu'ils ont
long-tems fréquentés. Ainsi que nous
aimons à voir sur nos tables des
mêts variés & apprêtés par une ha-
bile main, de même les troupeaux
aiment à faire un échange des plus
gras pâturages avec ceux qui ont le
moins de suc, & les feuilles renaîf-

La variété des
pâturages.

LE PETIT
BETAIL.

fantés des arbiſſeaux leur ôtent le dégoût que la fatiété leur avoit cauſé. Mais ſur-tout après l'hiver & les pluies, lorsque la ſaiſon approche de mener les brebis ſur les montagnes, les plus vertes prairies ne les arrêteroient pas davantage que ne ſeroient retenus des jeunes gens par les délices de la ville, & la ſociété de leurs amis, quand l'automne ramène les fruits & les vacances.

La tonte des
Moutons.

Les brebis ſont charmées au commencement de l'été qu'on les dépouille de leur toison : c'est une couverture d'hiver qui les échauffe trop. Le paſteur couche par terre la brebis qu'il veut tondre, l'attache par les pieds avec une corde, & lui coupe enſuite ſa toison. La bergerie, pendant cette opération, ne retentit pas du moindre bêlement, on n'entend que le bruit des ciseaux, à peine la brebis pouſſe-t-elle un gémiffement, quoique le cruel paſteur, en la tondant juſqu'au vif, lui faſſe de larges bleſſures, qu'il ne daigne panſer qu'avec de la pouſſière de charbon, au lieu de froter les playes avec de

l'huile d'olive, ou de la poix liquide.

Autrefois, quand on devoit tondre ses brebis, on donnoit une fête à ses amis, & on les invitoit à manger. Ces agréables festins revenoient au tems de la moisson; on les répétoit encore pendant les vendanges, lorsque la vigne soutenue de l'ormeau avoit prodigué ses fruits, & que Bacchus par sa présence ranimoit la joie du village. La gayeté n'habite plus la terre à présent, depuis que Bellonne la désole par ses fureurs. Mais la paix au visage ferein, & source des richesses, va bientôt rappeler les ris & la félicité. Du haut des cieux je la vois descendre; la Piété la suit, & l'heureuse Abondance.

LE PETIT
BÉTAIL.

Douceurs de
la Paix.

Déjà cette puissante Déesse, qui fait terminer les discordes des Rois, volant de Royaume en Royaume, parcourt leurs superbes palais, & nous espérons qu'elle ne leur conseillera pas en vain d'épargner le sang de leurs sujets, & de vivre heureux dans leurs Etats pacifiés.

Ainsi nos oreilles fatiguées n'entendront plus le son bruyant de la fatale

**LE PETIT
DÉTAIL.**

trompette ; mais de tout côté les bergers chanteront sur le chalumeau leurs tendres amours ; les vaisseaux étendront librement leurs voiles , & vogueront sans crainte ; il n'y aura plus pour les navigateurs d'ennemis à combattre que les vents en fureur ; les épées déformais seront rouillées dans le fourreau , on ne verra briller que les armes champêtres , & le laboureur trouvant ses greniers trop étroits pour ses riches moissons , admirera combien les tems sont changés. Les sciences & les arts rendront les villes florissantes , & les Muses recevront encore nos hommages & nos éloges. Quoique pourtant elles ne gardent pas le silence , malgré la longueur de la guerre , (14) le respectable Bignon les protège. Il tient le sceptre du Parnasse ; & , Prêtre à la fois de Thémis & d'Apollon , illustré par ses aïeux , mais plus encore par lui-même , il honore & chérit les Poètes , & favorise par ses soins le progrès des beaux Arts. La nature par son secours se montre & se dévoile dans l'étude des plantes ,

Mention de
M. de Bignon.

& nos yeux pénètrent jusqu'aux astres, & en mesurent l'étendue; nous recherchons l'origine cachée des sources & des vents; il n'est point d'image que notre ciseau ne rende sur le marbre; notre siècle n'envie plus à la Grèce l'Apelle qu'elle a tant vanté, & qui, à l'antiquité près, n'a rien de plus que nos artistes. Notre langue, savant Bignon, s'est parée par vos lumières d'une grace nouvelle, sa richesse & ses agrémens sont connus dans l'univers aussi loin que nos armes.

Mais reprenons notre sujet, & continuons de parler des troupeaux & de la campagne. J'aimerois assez à dire comment il faut nétoyer une toison, la peigner & la carder; je montrerois comment il faut tirer la laine d'une quenouille, la devider en plusieurs pelotons, & de quelle manière le fil attaché à une navette, & abandonné d'une main légère, passe & repasse dans les ouvertures de la chaîne, pour en faire un tissu serré; peut-être même enseignerois-je à teindre la laine dans des vases d'ai-

LE PETIT
BÉTAIL.

L'art d'ap-
prêter la lai-
ne.

**LE PETIT
BETAIL.**

rain remplis de fucs préparés, à lui donner l'éclatante couleur de la pourpre, ou celle du safran, à lui faire prendre une teinture noire ou violette. Mais, sans doute, il se trouvera un jour quelque Poète qui choisira pour sujet l'art d'apprêter les laines, & celui de manier le peigne, ou l'aiguille à broder, qui représente les délicieuses occupations de la campagne, ou les combats des Rois, dans des tapisseries délicatement travaillées. Pour nous il nous reste encore plusieurs choses à dire des brebis & du chien qui les garde.

Dispersion
du troupeau.

Divisez votre troupeau en différentes bandes, afin que, paissant dans plusieurs endroits éloignés les uns des autres, il consume les pâturages qui sont au loin, & que vos brebis ne s'épuisent pas à faire trop de chemin, ou ne périssent pas toutes, si la peste infecte un canton, & ne s'étend pas encore de toute part. Mais cette contagion est bien plus à craindre encore pour les chèvres; à moins que vous n'enfermiez dans un enclos celles qui en sont attaquées,

&

& que vous ne leur fassiez prendre pour antidote des racines de roseaux & d'épine blanche bien broyées & délayées dans de l'eau.

LE PETIT
BETAIL.

Il y a des pays où les bergers mêlent ensemble toutes les espèces de troupeaux, & conduisent indistinctement dans les mêmes pâturages les porcs & les brebis, quoiqu'on sache que leurs goûts soient très-différens. Les porcs aiment les forêts & les lieux ombragés ; la brebis hait tous les bois, se plaît dans de verds pâturages, & déteste les rivages où le porc aime à fouir & à faire de larges fosses. De plus, il se veautre avec volupté dans l'ordure & dans la boue, & la brebis ose à peine toucher de l'extrémité du pied un endroit fangeux.

Différentes
affections du
porc & de la
brebis.

Les porcs sont toujours prêts à se déchirer à coups de dents, & il n'y a point d'animaux aussi doux que les brebis ; elles paissent ensemble au milieu des champs, elles s'assemblent en rond ferrées dans un tas ; & lorsque, pendant les grandes chaleurs, l'ombrage leur manque, elles

LE PETIT
BÉTAIL.

se cachent la tête sous le ventre les unes des autres. Si quelqu'une sur sa route rencontre un coin de champ où l'herbe soit plus agréable au goût, elle ne veut pas seule en profiter, & n'est point jalouse que les autres partagent avec elle sa bonne fortune; elle les appelle au contraire de toute sa force, par des bêlemens réitérés, pour les inviter à venir faire avec elle un meilleur repas.

Leur guerre & leurs débats ne sont pas dangereux; & si dans le fond des vallées il leur prend envie de se livrer quelque assaut, le berger sur une hauteur se fait un jeu de leurs fréquens combats; parce qu'il voit qu'ils se terminent toujours sans effusion de sang, quoiqu'elles se heurtent réciproquement, & que courbant la tête pour de nouvelles attaques, elles s'élancent avec fureur sur leur adverfaire. Si par hasard leur animosité va trop loin, il n'est pas nécessaire d'employer le bâton pour mettre la paix; un des moutons s'expose à leurs coups en se présentant au milieu d'elles, & finit leur dispute en les séparant.

Le penchant dominant du porc est une gourmandise insatiable : car une truie , si la faim la tourmente , dévore jusqu'à ses petits. La brebis , au contraire , est de toutes les meres la plus tendre ; elle prodigue ses soins & ses caresses à son agneau pour l'élever. Si elle est obligée de le quitter , lorsqu'il reste à la bergerie , elle s'ennuie au pâturage , & le demande par ses cris ; tandis que de ses bêlemens il fait aussi retentir le bercail. La patiente brebis ne fait point se venger par la force , quand il s'agit d'elle seule ; mais elle oublie sa timidité naturelle , & ose avec courage se présenter au combat contre les plus gros chiens , s'il en est quelqu'un au pâturage qui feigne en jouant de se précipiter sur un agneau , pour lui donner une fausse allarme.

Quoique le berger ne puisse pas connoître quelle est la mere de chaque agneau en particulier , puisqu'ils ont tous la même couleur , & qu'il ne paroît entre eux aucune différence sensible ; cependant toutes les meres reconnoissent leurs petits , &

LE PETIT
BETAIL.

tous les petits pareillement reconnoissent leur mere par l'effet d'une merueilleuse tendresse. Car le soir, dès que les brebis à leur retour du pâturage, rentrent dans le bercail, les agneaux s'applaudissent de l'arrivée de leurs meres, chacun témoigne sa joie à la sienne, en remuant la queue, & s'épuise en caresses que sa mere lui rend à son tour; après quoi, sans tarder ils vont tous presser la mammelle de leurs meres pour éteindre leur soif, & satisfaire l'envie qu'ils avoient d'être avec elles.

La truie, au contraire, si l'on n'a pas soin de marquer ses petits, de donner une autre couleur à ceux d'une autre truie, & de mettre chaque portée sous chaque mere; la truie, dis-je, étendra ses mammelles à terre, (15) & alaitera les petits des autres & les siens indistinctement, sans remarquer entr'eux aucune différence.

Les bienfaits ne la touchent point: si le porcher du haut d'un chêne lui abbat du gland bien mûr, elle ne donne pas le moindre soupçon de reconnoissance à la main bienfaisante

de qui elle le tient. Mais si un berger fait des caresses à quelque brebis, elle s'attache à lui, & devient sa fidèle compagne, ou se repose sur l'herbe près de son cher pasteur, en dépit du chien jaloux. On ne devrait donc pas conduire au même pâturage ces troupeaux différens, afin de ne pas fouiller les brebis par la société des porcs.

LE PETIT
BÉTAIL.

Menez paître les pourceaux, ou dans les terres en jachère, ou au milieu des bois, & sonnez souvent du cornet pour les appeller & les rassembler, quand ils se dispersent. Lorsque vous verrez un porc attiré par l'odeur des truffes, qu'il recherche avec avidité, grater la terre & fouir avec le grouin, courez, volez vite à lui, de peur que sa voracité ne se repaisse d'un mets digne de la table de votre maître.

Pâturages
des porcs.

Si l'on voit une truie baisser la tête, la porter de travers, & subitement attaquée d'un vertige, tomber au milieu des champs, il faut la faire aussitôt sous la queue, & quand on a tiré assez de sang, faire une liga-

**LE PETIT
BETAIL.**

* Sorte de
faumure.

ture à la plaie avec quelque légère écorce ; on enferme ensuite la truie dans son toit , on lui fait avaler trois verres de Garum* , & on lui prépare sa nourriture dans de l'eau tiède.

N'enfermez pas les truies par bandes comme les brebis , mais que chacune ait son toit , & une litière propre : car quoique cet animal immonde se plaise dans l'ordure , & se veautre même en mangeant , cependant une étable sale & fangeuse l'inquiète & le chagrine.

Les porcs sont sujets aux écrouelles & aux inflammations de gosier ; la lèpre leur couvre tous les membres d'écaïlle ; la toux leur ôte la respiration , & leur fait battre des flancs ; & quand ils sont au pâturage , le lait des herbes tendres leur cause des flux de ventre. Vous apporterez à toutes ces maladies les remèdes que vous jugerez à propos : car ma Muse (16) dédaigne de prêter des secours à ces sales animaux , & désire de parler des qualités du chien , recommandable par son exacte garde , & par son vif attachement.

Il y a des chiens de plus d'une espèce ; les uns font la garde dans les maisons , suivent le maître , & vivent de ce qu'on sert à sa table ; d'autres nés avec un fort penchant pour la chasse , semblent voler dans leur course en poursuivant les hôtes des bois , ou guidés par la subtilité de leur odorat , découvrent la voie du gibier ; ceux-ci dociles & prompts au commandement , obéissent à tous les ordres du maître , se tiennent droits sur les pieds , dansent en mesure , font agilement les sauts qu'on leur commande , & amusent les passans dans les carrefours des villes ; ceux-là font légers à la course , & ceux-ci trop pesans pour courir ; les uns enfermés dans une large roue , font tourner la broche , & cuire les lièvres qu'un autre a chassés dans la plaine. Il y a aussi de jeunes chiennes qui , dès qu'elles sont nées , font les délices de leurs maîtresses , en sautant sans cesse autour d'elles pour leur donner & prendre quelques baisers , ou qui , se reposant sur elles , jappent avec audace , & marquent

LE PETIT
BÉTAIL.
Différentes
espèces de
chiens.

LE PETIT
BÉTAIL.

Les chiens de
chasse.

plus d'emportement que la Dame même du logis.

Parmi les chiens propres aux exercices fatiguans de la chasse, il y en a qui suivent la voie des bêtes sur les montagnes, & d'autres qui ne courent le gibier que dans la plaine; les uns sont excellens pour la caille, d'autres pour la perdrix; ceux-ci forcent les cerfs à entrer dans les toiles, & se reposant sur leur courage & leur habileté à attaquer un taureau par son endroit le plus foible, osent le provoquer au combat au milieu d'une arêne.

Un autre, désagréable à la vûe par le poil & la barbe, traverse aisément à la nage les étangs les plus larges; & si le plomb mortel du chasseur abbat une poule d'eau, qui flote sur un marais après sa chute, & le teigne de son sang, ce chien va la chercher à la nage, & la rapportant aux pieds de son maître, se réjouit de l'applaudissement qu'il lui donne, & fait en se secouant pleuvoir une rosée dont l'air au loin est inondé.

Il y a des chiens qui rasent la terre

avec leur ventre , tant ils font bas ; ils ont les oreilles pendantes , chassent le nez haut , & ont l'odorat d'une finesse admirable pour suivre la trace des bêtes sauvages & des oiseaux , & quêter sans appeller. Pleins d'ardeur , ils battent les champs de côté & d'autre ; dès qu'ils ont senti l'odeur du gibier , ils s'arrêtent & le tiennent en respect , en restant eux-mêmes immobiles , jusqu'à ce qu'on ait achevé de tendre les filets ; alors ils s'élancent sur leur proie , & l'épouvantent par leurs cris menaçans. Le gibier bat l'air inutilement de ses aîles , il est trop tard , les rêts lui ferment toute issue ; la main du chasseur ou la dent cruelle du chien lui donne la mort ; & l'on est touché de pitié en voyant la perdrix , qu'on prend à la main , demander la vie par ses larmes. Souvent un lièvre endormi dans un champ , s'éveillant par la frayeur que lui donne l'attaque inopinée des chiens , se trouve enveloppé dans les lacs , il faute en l'air , se tourne & retourne pour en sortir : mais plus il se donne de

**LE PETIT
BÉTAIL.**

mouvement, plus son corps enlacé s'y embarrasse.

Il y a encore d'autres chiens qui, dans les bois & dans les champs, crient sur la voie en courant le lièvre, le ramènent dans le même endroit d'où ils l'ont fait partir, & sous la main du chasseur, qui attend sa proie pour tirer. Ces chiens ont les jambes menues & déliées, de longues jointures aux cuisses, le museau pointu, le pied sec & nerveux, l'estomac avalé, & fort peu de ventre.

Le chien de
campagne ou
mâtin.

Que le laboureur occupé de foins plus intéressans laisse aux maîtres desœuvrés la passion de la chasse & des chiens de meute, & qu'il cherche à se procurer quelque mâtin vigoureux, dont la garde fasse la sûreté de la maison. Le jour un chien de cette espèce défend le troupeau des loups, & la nuit en sentinelle il veille autour de la bergerie; & si quelque voleur étoit tenté d'y entrer, il aboye pour l'écarter, ou le déchire à belles dents. Il doit avoir la queue courtę ainsi que le museau, la tête énorme & hideuse pour la grosseur,

les oreilles pendantes, le poil rude sous le ventre, les pieds, l'épaule, le cou & les flancs larges, de même que les autres parties du corps. Un matin fait beaucoup de bruit en aboyant, & se fait entendre au loin. D'abord il épouvante par ses cris, & sa vûe fait ensuite trembler lorsqu'assis il entr'ouvre une gueule frémissante, & gronde entre ses dents qu'il montre sans les defferrer.

Il tient d'abord de la nature son humeur farouche; mais la façon dure de l'élever l'augmentera beaucoup si on le tient près de la porte enchaîné par le cou: là il aboye en pure perte, jusqu'à ce qu'au soleil couchant il rode en liberté autour de la maison & de la bergerie, & répande au loin l'épouvante par ses cris. Comme il ne convient pas qu'il soit d'un naturel si doux qu'il épargne jusqu'aux voleurs mêmes, il ne doit pas aussi être méchant au point d'attaquer sans sujet les personnes qui ne sont pas sur leurs gardes, & de mordre indifféremment les amis comme les ennemis.

**LE PETIT
BETAIL.**

Les jeunes
chiens.

Les plaisirs de l'amour doivent être interdits aux jeunes chiennes ; & si quelque femelle de belle race s'est laissée caresser à votre insçu, il faut lui enlever secrètement sa première portée : car une mere si jeune & si novice n'élève pas bien ses petits ; & quand une chienne allaite dans un âge si tendre, elle ne peut plus croître ni se fortifier.

Quoiqu'elle vous demande par ses cris les petits qu'elle a perdus, n'en foyez point touché : (17) les regrets de la jeunesse ne sont pas longs ; elle oubliera bientôt la perte qu'elle a faite, pourvû qu'on lui permette de jouer avec d'autres chiens, de courir en liberté, & de se livrer dans peu à la tendresse folâtre de ses amoureux, qui renouvelleront en peu sa maternité.

Dans le nombre des chiens qu'elle aura à sa seconde portée, choisissez-en deux seulement ; ou, si vous voulez lui confier ce choix à elle-même, vous étendrez circulairement des fagots, & vous les allumerez, après avoir mis ses petits au milieu ; en-

suïte vous appellerez la mere, qui, bien plus excitée par leurs cris, qu'obéïssante au commandement, vole à leur secours. Dès qu'elle les apperçoit entourrés de feu, effrayée de leur danger, elle s'élançe aussitôt au milieu des flammes; & d'abord, ouvrant une large gueule, elle prend entre ses dents, tantôt celui-ci, tantôt celui-là, jusqu'à ce qu'elle les ait tous délivrés du péril évident où ils étoient. Remarquez ceux qu'elle a enlevés les premiers, & mettez-les à part pour les garder; faites mourir les autres au loin, ou enterrez-les, de peur que leur mere, par un mouvement de tendresse, ne les rapporte, & ne veuille les réchauffer sous elle pour les rappeler à la vie. Quand les jeunes chiens seront sevrés, donnez-leur d'autres alimens dont les sucs plus substantiels puissent augmenter leur force.

Si vous voulez préserver les chiens de la rage, vous aurez la précaution de leur arracher doucement avec les dents un nerf qui a son principe aux premières articulations de l'épine du

dos, & qui s'étend jusqu'à l'extrémité de la queue.

Il ne faut permettre aux jeunes chiens de jouer & de faire usage de leurs dents qu'avec leur mere, & bien prendre garde que, lorsqu'ils sont encore foibles, ils n'aillent attaquer les hommes ou les animaux; de peur que, punis de leur témérité par le bâton ou la dent du loup, ils ne reçoivent une impression de frayeur difficile à détruire dans un âge plus avancé: mais souffrez qu'ils aboyent pour annoncer, par leur vigilance, tous ceux qui entrent, en attendant qu'ils puissent s'exercer aux combats.

Que le chien qu'on destine à la garde du troupeau, soit ardent; qu'il ait la taille longue, le poil blanchâtre & d'une seule couleur, de crainte que le berger ne frappe son chien, lorsque sur le soir il poursuit un loup avec le bâton. Il faut qu'un mâtin soit également propre à la course & au combat, qu'il ait du courage & de l'agilité, & qu'après avoir poursuivi le loup ravissant à

travers les bois & sur les montagnes, il lui fasse lâcher prise, & le chasse au loin tout chargé de blessures, & hurlant de douleur dans le fond des bois. Mais de peur que le chien lui-même ne revienne blessé du combat, on lui attache au cou un collier garni de pointes de fer : car c'est par cet endroit que les loups attaquent les chiens, & s'en rendent maîtres. Ils se jettent avec une aveugle fureur sur leur ennemi ; mais ils se déchirent eux-mêmes la mâchoire, qu'ils teignent de leur propre sang, par la précaution du berger.

Quelque part qu'un pasteur mène paître ses brebis & ses chèvres, le chien comme un fidèle compagnon est toujours à ses côtés prêt à le défendre ou le servir ; ils partagent tous deux le gouvernement du troupeau ; le chien fait des caresses au pasteur, & se plaît à en recevoir de lui, son maître est l'arbitre de sa joie ou de sa tristesse : deux hommes ne s'aiment pas davantage ; & le sort qui fait par ses revers déserter les amis, ne peut par aucune adversité dimi-

LE PETIT
BÉTAIL.

nuer l'amitié qu'un chien a pour son maître.

Amitié des
chiens pour
leur maître.

(18) Sabinus étant aux fers, Rome autrefois admira son chien qu'on ne put jamais, quelques coups qu'on lui donnât, faire sortir de prison. Sabinus fut précipité dans le Tibre de dessus un pont, les mains liées derrière le dos; son chien fidèle se jeta aussitôt dans ce fleuve, & soutenant avec le dos, autant qu'il le pouvoit, le corps de son maître déjà mort, il aima mieux se noyer avec lui que de lui survivre. Le peuple avec douleur, examinoit ce prodige, & paroïssoit surpris de voir uniquement dans un chien l'exemple d'un amour constant & d'une fidélité inviolable.

Les François n'admirèrent pas moins autrefois (19) un chien qui fut le vengeur de son maître. Les murs du palais, où l'histoire de cette action mémorable est peinte, sont un monument éternel de cette merveille. Le chien dans ce tableau montre les dents, & tient sous lui le meurtrier qu'il a déchiré. Son maître attaqué lâchement, étoit tombé
mort

mort devant lui, après avoir perdu beaucoup de sang; quelque tems après le chien apperçoit l'assassin au milieu d'une cour; cette rencontre l'excite à la vengeance, & réveille sa colere; il aboye sans relâche après cet homme, & par cet acharnement le désigne pour le meurtrier de son maître. Aussitôt il s'élançe sur lui pour le punir de son crime; &, quoique l'assassin fût armé, & que le chien n'eût d'autre ressource que l'ardeur de sa fidélité, il s'attacha aux flancs du meurtrier, & lui déchira les entrailles.

Les chiens se repentent aussi d'avoir offensé leur maître. Un jour un homme étant entré masqué dans sa maison, son chien se précipita sur lui avec fureur, & le mordit, ignorant que ce fût son maître. Celui-ci se découvrit le visage, malheureusement trop tard, & montra ses blessures, (20) pardonnables sans doute, si l'amour pouvoit se pardonner quand il a offensé ce qu'il aime. Aussitôt le chien, détestant la vie & la lumière, se dévoue à la mort, & va se ca-

cher dans une cave sous un tonneau , où il demeure gémissant & accablé de tristesse. Son maître lui pardonnant, l'appelle avec douceur, & d'un ton d'ami ; mais sa voix reconnue par le chien, ne fait qu'irriter sa douleur, il ne lui répond que par de tristes hurlemens, & refusant de prendre la moindre nourriture pour conserver sa vie, il meurt victime de son abstinence & de ses regrets.

Qu'on croye maintenant les opinions absurdes de ces Philosophes, qui vous disent que ces mouvemens si vifs & si tendres ne sont point causés dans les animaux par la sensibilité, qu'ils n'ont point d'ame qui les fasse mouvoir & sentir, & qu'ils ressemblent à une machine que font remuer des ressorts, ou à une aiguille aimantée, qui, d'une façon merveilleuse, parcourt sans relâche toutes les parties d'une boussole, jusqu'à ce qu'elle se soit arrêtée sur le point qui regarde directement le nord.

Quoi ! un chien dressera des embuches, & après avoir poursuivi sa

proie dans la plaine , quittera brusquement la grande route pour l'aller surprendre par un sentier détourné : un lièvre se jouera des chiens qui le suivent , & brouillera la voie par des circuits qui se croisent les uns les autres , sans que ces ruses soient le fruit de la réflexion ? Quoi ! un singe fera mille tours d'adresse , sans dessein , sans industrie ; la crainte des coups le forcera à se cacher , sans qu'il sache qu'il a commis une faute ; le castor , dans les fleuves les plus profonds , se construira pour prendre le poisson des cabanes , qui sont des chef-d'œuvres de génie ; les oiseaux se logeront dans des nids bâtis avec tout l'art possible ; (21) l'abeille & la fourmi auront la prudence en été de faire des provisions pour l'hiver , sans qu'aucune espèce de discernement & de connoissance préside à des actions & à des travaux aussi admirables ? Si quelqu'un peut parvenir à vous persuader que les bêtes ne sont que des machines , il vous prouvera par les mêmes raisonnemens que les hommes sont des

corps fans ame. Mais , pour ne pas en dire davantage , un seul chien va me fournir des exemples de sensibilité qu'on ne pourra révoquer en doute. Cet animal veille & fait la garde à la porte de son maître , il observe le moindre de ses mouvemens pour voler où ses ordres l'appellent ; quand son maître est gai , il se réjouit avec lui ; s'il a du chagrin , il est triste ; il épouse sa querelle , & se déclare son vengeur ; compagnon fidèle , il suit ses pas ; ses regrets enfin le font mourir sur son tombeau ; & ce chien n'auroit ni tendresse , ni reconnoissance ?

(22) De pareils délires ne peuvent être enfantés que par des cerveaux creux , & par ces gens qui ont vû dans leur imagination , la terre , la mer , les cieux , & tout ce que l'univers enferme , se former par un seul & simple mouvement (23) de la matière divisée en petits cubes. Ils ont même décidé que ce n'étoit qu'une légère poussière qui avoit donné l'être au soleil ; que les étoiles se livroient des combats , & étoient

assujetties aux mêmes passions que nous : car , à ce qu'ils prétendent , elles en viennent aux prises entr'elles , ont de terribles guerres à soutenir , étendent les limites de leur empire , ou sont subjuguées & forcées de subir la loi du vainqueur. Ainsi elles errent sans place fixe dans l'immensité des cieux , comme les comètes dont le désastre présage des événemens fâcheux , & qui ne sont errantes , que parce qu'elles ont été vaincues par le tourbillon qui étoit leur plus proche voisin. * Ou bien , comme notre planète qui est déchue du rang qu'elle avoit parmi les astres , enveloppée dans le tourbillon du soleil plus puissant qu'elle , & privée de la lumière , elle est obligée de tenir la route que lui prescrivent les chevaux triomphans du dieu du jour , quoiqu'elle fasse tous ses efforts pour rentrer dans ses premiers droits. Car , s'il faut en croire les prophéties de ces Philosophes , la terre dont la lumière est obscurcie par les matières opaques qui la couvrent , peut

LE PETIT
BÉTAIL.

* Voyez Descartes , p. 4. *Principes.*

reprendre sa première forme d'astre quand ses feux se seront fait jour à travers les croutes fatales qui l'enveloppent, & nous consumer tout à coup par ses flammes dévorantes. Ils craignent, au contraire, que les taches du soleil se multipliant, il ne se couvre quelque jour d'un voile aussi noir que de la poix, & que perdant sa lumière & ses rayons, d'épaisses ténèbres ne dérobent la terre aux yeux.

(24) Laissons Descartes, ce nouveau créateur d'astres, ce sublime architecte de l'univers, donner carrière à son imagination sur la nature des animaux, comme il l'a exercé sur la structure des cieux. Pour vous, ô Laboureur ! méprisez les rêveries des Philosophes ; & , prenant des leçons des animaux mêmes , ne faites cas que de l'esprit industrieux & prudent. Ne rougissez point de rappeler aux serviteurs ingrats les chiens fidèles & reconnoissans , & à votre fils rébelle le naturel du bœuf , qui , pouvant combattre les lions & les ours , obéit au commandement d'un

enfant. Rappelez souvent la triste destinée de la cigale qui chante après s'être enivrée de la rosée du matin, & s'amuse pendant les beaux jours & le tems de la moisson, à battre l'air d'un vain bruit, (25) tandis que la fourmi plus sage fait sa récolte pour la stérile saison de l'hiver. Vous reprendrez vivement des mêmes défauts les laboureurs qui, ne songeant qu'aux plaisirs de la vie, ne savent pas étendre leurs soins aux besoins de toute l'année ; & qui, au retour du froid & des frimats, sont dévorés par la faim.

L'hiver auprès du feu, repassez souvent dans votre esprit la tristesse (26) & les gémissemens d'un tourtereau qui a perdu sa compagne, (27) la fidélité d'une colombe pour le mâle qu'elle a choisi, (28) la tendresse de la cigogne qui nourrit ceux de qui elle tient le jour, l'attention d'une poule, qui, après avoir béqueté long-tems la terre, s'abstient des grains qu'elle a trouvés, afin que ses petits en profitent. Sur-tout songez souvent aux laborieuses & infa-

tigables abeilles, dont l'union & les inclinations pareilles les font vivre agréablement sous le même toit. Elles ne gardent point pour elles seules le miel qu'elles préparent, & dont elles ont été cueillir la matière sur différentes fleurs; mais elles le portent dans un réservoir public pour la subsistance commune. Les autres exemples que fournit la campagne à divers égards, seront aussi la matière de vos entretiens, ainsi que les soins que prennent généralement tous les animaux pour leurs besoins. Vos enfans autour de vous, attentifs à vos histoires, les écouteront avec plaisir, & l'amour de la vertu (29) s'imprimera insensiblement dans leur cœur.

Fin du quatrième Livre.

REMAR-

REMARQUES

Sur le quatrième Livre.

L'Auteur décrit dans ce Livre les soins qu'on doit prendre du menu Bétail, des brebis, des agneaux, des moutons, des béliers, ainsi que leurs mœurs & leurs inclinations, qu'il compare avec celles des porceaux. Les chèvres, les maladies des différens troupeaux, les qualités des chiens qui les gardent, la manière de les élever, & leur attachement pour leur maître, sont peints avec beaucoup d'expression. Une dissertation sur l'ame des bêtes, & une réfutation du système de Descartes servent d'épilogue à ce Livre.

(1) [*Elles sont le présent.*] Virgile, Georg. liv. 3.

Hic labor, hinc laudem fortes sperate coloni.

(2) [*Que vous prêtez votre nom.*] Le mot latin *Pecunia*, qui signifie argent, vient du mot *Pecus*, qui signifie troupeau.

(3) [*Le bœuf attaque.*] Horace, liv. 2. Satire 1.

*Dente lupus, cornu taurus petit : unde, nisi intus
Monstratum ?*

(4) [*De paille & de fougère.*] C'est aussi le conseil que donne Virgile, Georg. l. 3.

*Et multâ duram stipulâ flicumque maniplis
Sternere subter humum : glacies ne frigida cadat
Molle pecus, scabiemque ferat, turpesque podagras.*

(5) [*L'orge en herbe.*] Cet usage étoit pratiqué du tems de Virgile.

Luxuriam segetis primâ depascat in herbâ.

Pline dit : *Luxuria segetum castigatur dente pecoris.*

(6) [*Ni les satyres.*] Quoiqu'il n'y ait plus de satyres dans les bois, une jeune bergère n'y court pas moins de risque aujourd'hui. Les bergers sont quelquefois de vrais satyres.

(7) [*Et le cruel Amour.*] Rousseau peint ainsi les regrets des amans malheureux.

A sa voix * les amans renouvellent leurs plaintes,
Ils sentent ranimer leurs désirs & leurs craintes.
L'un, outré du mépris qu'on fait de ses amours,
Appelle vainement la mort à son secours ;
L'autre, témoin des feux d'une infidèle amante,
Exhale en vains sermens sa colère impuissante.
Qui pourroit épuiser les songes déréglés,
Les fantômes trompeurs dont leurs sens sont troublés,
Quand le sang allumé d'un feu qui l'empoisonne,
Au retour du printems, dans leurs veines bouillonne²

* De l'Amour.

Jadis nos sens plus vifs dans la saison des fleurs ,
Se sentoient excités par les mêmes chaleurs :
Mais de trente printems la sagesse escortée ,
De jour en jour s'oppose à leur fougue indomptée.
Pour ceux de qui l'été fait mûrir la raison ,
Le printems & l'hiver font la même saison.

Je ne puis me refuser le plaisir de copier ici un bel endroit du Discours de M. deBuffon sur la nature des animaux , qui est en tête du quatrième volume.

» Amour ! s'écrie ce savant Naturaliste ,
» désir inné ! ame de la nature ! principe iné-
» puisable d'existence ! puissance souveraine
» qui peut tout , & contre laquelle rien ne
» peut , par qui tout agit , tout respire , &
» tout se renouvelle ! divine flamme ! germe
» de perpétuité que l'Eternel a répandu dans
» tout avec le soufle de vie ! précieux senti-
» ment qui peut seul amollir les cœurs féro-
» ces & glacés , en les pénétrant d'une douce
» chaleur ! cause première de tout bien , de
» toute société , qui réunis sans contrainte , &
» par tes seuls attraits , les natures sauvages &
» dispersées ! source unique & féconde de
» tout plaisir , de toute volupté ! Amour ,
» pourquoi fais-tu l'état heureux de tous les
» êtres , & le malheur de l'homme ? C'est
» qu'il n'y a que le physique de cette passion
» qui soit bon ; c'est que , malgré ce que peu-
» vent dire les gens épris , le moral n'en vaut
» rien. Qu'est-ce en effet que le moral de
» l'Amour ? la vanité. Vanité dans le plaisir

» de la conquête : erreur qui vient de ce
 » qu'on en fait trop de cas. Vanité dans le
 » désir de la conserver exclusivement : état
 » malheureux qu'accompagne toujours la ja-
 » lousie , petite passion si basse qu'on voudroit
 » la cacher. Vanité dans la manière d'en
 » jouir , qui fait qu'on ne multiplie que ses
 » gestes & ses efforts , sans multiplier ses plai-
 » sirs. Vanité dans la façon même de la per-
 » dre : on veut rompre le premier ; car si l'on
 » est quitté , quelle humiliation ! Et cette hu-
 » miliation se tourne en désespoir , lorsqu'on
 » vient à reconnoître qu'on a été long-tems
 » dupe & trompé.

Cependant est-il bien vrai que l'Amour soit la cause première de tout bien , la source unique de tout plaisir ; qu'il fasse le malheur de l'homme ; que le moral en soit mauvais ; que la vanité soit ce moral de l'Amour ? Il faut convenir que ces propositions paroissent un peu trop générales.

(8) [*Les grues & la sinistre corneille.*] Le Pere Vanniere a tiré tous ces ridicules pronostics de Virgile , qui les avoit pris lui-même dans *Aratus* , Poète Grec fort ancien , de qui dit Ovide :

Cum sole & lunâ semper Aratus erit.

Voici quelques vers de Virgile à ce sujet :

Aut illum surgentem vallibus imis

*Aëria fugere grues : aut bucula cælum
Suspiciens patulis captavit naribus auras ;*

Tum cornix plenâ pluviâ vocat improba voce , &c.

Lucain , Horace & Catulle adoptent aussi ces différens pronostics. Au reste, ce sont des Poëtes ; & ces idées leur offrant des images , ils sont peut-être excusables de s'être conformés aux préjugés du peuple. Virgile paroît persuadé de l'infailibilité de ces signes ; car il en explique physiquement la cause. Je vais me servir de la traduction de l'Abbé Desfontaine. » C'en'est pas que je croye que ces divers » animaux soient doués d'un esprit prophétique, ni que leur prévoyance puisse rien changer au cours de la nature : mais lorsque la » température de l'air a varié, & que le soufflé des vents l'a condensé ou rarefié, il se fait » alors une différente impression sur les organes de ces animaux causée par les divers » mouvemens de l'air. Voila ce qui occasionne le chant des oiseaux dans les campagnes, » l'agitation des corbeaux sous les feuillages, & la joie de tous les troupeaux dans les prairies. « Ce qui surprend davantage, c'est que Plin qui étoit Philosophe & Naturaliste, ait donné dans ces puérités, & ait employé un long chapitre dans son dix-huitième Livre, à décrire ces présages.

(9) [*Ou quand Iris se dispose.*] Il y a dans le texte :

*Et aequoreas gemino Thaumantias ore
Ducit aquas.*

Iris étoit fille de Thaumante ; c'est pour cela qu'on l'appelle *Thaumantias*. *Claud. de rap- tu Prof.*

*Juppiter interea cinctam Thaumantida nimbis
Ire jubet totoque Deos accersere mundo,
Illa colorato zephiros transgressa volatu, &c.*

Les Poètes ont feint qu'elle avoit été changée en arc-en-ciel, & qu'elle étoit la messagère de Junon ; parce que sous le nom de cette Déesse, ils entendoient l'air ou la pluye, & qu'ils croyoient que l'arc-en-ciel l'annonçoit. Ils ont tous suivi cette opinion commune, soit que leur mauvaise physique leur fit considérer l'arc-en-ciel comme un siphon qui pompoit l'eau de la mer, ou parce que cette opinion prête à la poésie, & forme une image.

Ovide L. 1. Métamor. f. 7. dit :

*Nuntia Junonis vario induta colores
Concipit Iris aquas, alimenta que nubibus affert.*

Virg. Geor. 3. donne dans la même erreur.

*. Et bibit ingens
Arcus.*

Propert L. 1.

Purpureus pluvias cur bibit arcus aquas?

Plante, Curcul. L. 3.

Ecce autem bibit arcus! pluet,

Credo hercle hodie,

L'arc-en-ciel n'est qu'un assemblage de plusieurs couleurs disposées en arc, que l'on apperçoit, lorsqu'un nuage commence à se résoudre en pluie, que le soleil lui est opposé, & qu'il est peu élevé sur l'horison : ainsi l'arc-en-ciel ne pompe point l'eau & ne régle point la pluie ; il en est une suite, mais n'agit point sur elle. Voyez Poliniere dans ses expériences physiques.

(10) [à l'abri de la chaleur.] Il y a dans le texte :

Icarium vitent patulis sub quercubus astum.

Je n'ai point rendu dans ma traduction le mot *Icarium*, parce que ne le pouvant faire que par une périphrase, l'expression auroit été lâche & prolixie ; d'ailleurs, quand on diroit *la chaleur qui fut funeste à Icare*, quel autre effet cela feroit-il que de rappeler une fable connue de tout le monde ? Un traducteur ne doit pas toujours tout traduire.

(11) [Du Gange.] C'est un canton du Languedoc renommé pour les bons moutons.

(12) [Sautent à son imitation.]

O imitatores servum pecus. ! Hor. l. 1. Epist 19.

(13) [La goutte lui permet, &c.] L'Abbé de Chaulieu l'appelle *filles des plaisirs*. Mais la cause en varie souvent ; tous les gouteux ne l'ont pas méritée, & tous les débauchés ne l'ont pas. D'ailleurs, ce pauvre bouc ne fait pas pis que le bélier qui n'y est point sujet.

(14) [*Le respectable Bignon.*] Jean-Paul Bignon naquit à Paris le 19 Septembre 1662. de Jérôme Bignon , alors Avocat Général de Paris , Conseiller d'Etat , fils du célèbre Jérôme Bignon , & de Suzane-Phelypeaux de Pont-Chartrain. Il choisit l'état Ecclésiastique , comme le seul dans lequel il lui seroit permis de se livrer sans réserve & sans distraction à son goût pour l'étude. En 1683 , il entra à l'Institution de l'Oratoire , il se lia avec le P. de Sainte Marthe , & entreprit avec lui un cours d'étude de l'antiquité sacrée & profane : il quitta la congrégation de l'Oratoire en 1691 ; il fut nommé Conseiller d'Etat en 1701 , & l'attention qu'il donnoit aux Lettres ne l'avoit point empêché de remplir avec exactitude , & même avec éclat , les plus importantes fonctions de cet emploi ; il n'avoit point abandonné la prédication , les sermons qu'il prononça en diverses occasions étoient reçûs avec applaudissement. La variété de ses talens , son application , l'étendue & l'exactitude de ses connoissances le mettoient en état de suffire à tout ; il étoit de trois Académies. Il mourut en 1743 , âgé de 80 ans six mois. *Voyez son éloge par M. Freret , dans l'histoire de l'Académie des Inscriptions.*

(15) [*Et alaitera les petits des autres.*]
Il y a dans le texte :

Catulis dabit ubera noris.

Les mots *catuli* & *vituli* sont souvent em-

Ployés génériquement & par translation pour exprimer les petits de toute espèce d'animaux quadrupèdes.

(16) [*Dédaigne de prêter du secours, &c.*] Cette plaisanterie est assez froide, elle ne seroit supportable que dans la bouche des Juifs qui ne mangent point de porc : quand cet animal ne donneroit que le jambon, il mérite bien qu'on en prenne soin.

(17) [*Les regrets de la jeunesse ne sont pas longs.*] C'est une des raisons pour lesquelles la jeunesse est appelée le bel âge.

(18) [*Sabinus étant aux fers, &c.*] Cette histoire est tirée de Pline, L. 8. ch. 40. où il rapporte plusieurs autres exemples de la fidélité & de l'attachement des chiens.

(19) [*Un chien qui fut le vengeur de son maître.*] Ce fait est arrivé à Montargis sous le règne de Charles V. Voyez les monumens de la monarchie franç. de Dom Bernard de Monfaucon, tom 3. Voyez aussi les essais de M. Saint Foix, hist. sur Paris, tom. 1. à l'art. Isle Notre-Dame ou Saint Louis.

(20) [*Pardonnable, sans doute, si l'amour, &c.*] Ceci paroît imité de Virgile Georg. L. 4.

Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere Manes.

(21) [*L'Abeille & la fourmi auront la prudence.*] Il est à présent décidé que ce n'est point la prudence qui fait agir la fourmi lorsqu'elle fait des amas de bled.

Voici ce que dit M. de Buffon, tom. 4. de

l'histoire naturelle dans le discours préliminaire sur la nature des animaux.

» La prévoyance des fourmis n'étoit qu'un
 » préjugé ; on la leur avoit accordée en les ob-
 » servant , on la leur a ôtée en les observant
 » mieux : elles sont engourdies tout l'hiver ,
 » leurs provisions ne sont donc que des amas
 » superflus , amas accumulés sans vûes , sans
 » connoissance de l'avenir , puisque par cette
 » connoissance même , elles en auroient pré-
 » vû toute l'inutilité. N'est-il pas très-natu-
 » rel que des animaux qui ont une demeure
 » fixe où ils sont accoutumés à transporter les
 » nourritures dont ils ont actuellement besoin ,
 » & qui flatent leur appétit , en transportent
 » beaucoup plus qu'il ne leur en faut , déter-
 » minés par le sentiment seul , & par le plai-
 » sir de l'odorat ou de quelques autres de leurs
 » sens , & guidés par l'habitude qu'ils ont prise
 » d'emporter leurs vivres pour les manger en
 » repos ? Cela même ne démontre-t-il pas
 » qu'ils n'ont que du sentiment & point de
 » raisonnement ?

(22) [*De pareils délires , &c.*] Le pere Vanniere attaque ici le fameux Descartes , il combat son opinion sur l'ame des bêtes , & son systême sur la formation de l'univers ; mais il traite ce grand homme avec des termes peu mesurés. Descartes , malgré ses erreurs , est toujours le premier philosophe françois. Sa grande imagination l'a détourné quelquefois des sentiers de la vérité , mais il y est entré le premier : les principes qu'il a établis ont fait

éclaire la saine philosophie , en détruisant les qualités occultes & toutes les quiddités des Péripatéticiens , & c'est encore de son flambeau que se servent les antagonistes quand ils veulent montrer qu'il s'est égaré.

M. de Reaumur , histoire des insectes, rend de ce grand homme un témoignage plus avantageux. » Nous devons, dit il , nous trouver » heureux d'avoir été précédés par un maître » tel que Descartes, qui nous a appris à discuter les idées les plus reçues , & à n'adopter » que celles qui n'ont rien que d'évident : » quels services un seul homme n'a-t-il pas » rendu à tout le genre humain ? « La Fontaine juste appréciateur du mérite , avoit aussi meilleure opinion de Descartes : que le Pere Vanniere : avec quelle vénération il en parle dans sa belle fable , ou plutôt dans son beau discours à Madame de la Sabliere :

Voici de la façon que Descartes l'expose ,
Descartes ce mortel dont on eût fait un Dieu

Chez les païens ; & qui tient le milieu
Entre l'homme & l'esprit , comme entre l'huître &
l'homme ,
Le tient tel de nos gens , franche bête de somme.

Ce discours est un précis du sentiment de Descartes sur l'ame des bêtes : il contient de grandes beautés. J'invite les jeunes gens à le lire souvent , à le retenir , & à en faire leur profit , ainsi que de toutes les fables de cet Auteur.

(23) [*De la matière divisée en petits cubes.*] V. le monde
de Descartes.

Descartes dans son monde rejette le vuide ;
 & veut que tout soit plein. Voici comme il
 en conçoit la formation. » Dieu forme d'a-
 bord une masse immense de matière homo-
 gène , & dont toutes les parcelles sont dures,
 cubiques ou du moins anguleuses ; ensuite il
 imprime à ces parcelles un mouvement dou-
 ble, il les fait tourner la plupart sur leur
 centre , & divers pelotons d'entr'elles au-
 tour d'un centre commun , ce qu'il nomme
 tourbillon. Cela fait , selon lui , tout est fait,
 & du frottement de ces parcelles écornées par
 leurs angles , il s'en formera une poussière
 très-fine qu'il nomme le premier élément ou
 la matière subtile ; en second lieu une ma-
 tière globuleuse qu'il nomme le second élé-
 ment ou la lumière ; & enfin une poussière
 massive , striée , branchue qu'il nomme le
 troisième élément dont se formeront toutes
 sortes de masses. Ce cahos sorti de la main
 de Dieu s'arrange , selon Descartes , en vertu
 de la continuation des deux mouvemens que
 Dieu y a imprimés , & devient de lui-même
 un monde semblable au nôtre , dans lequel,
 quoique Dieu n'y mette aucun ordre ni
 proportion , on pourra voir toutes les cho-
 ses tant générales que particulières , qui pa-
 roissent dans le vrai monde.

V. le traité
de la lumière
& les princi-
pes.

V. le monde
ou le traité de
la lumière.

Ce n'est point un cerveau creux qui enfante
 d'aussi sublimes erreurs.

Il est beau qu'un mortel jusques au ciel s'élève ,
 Il est beau même d'en tomber.

Phaëton , Opéra.

(24) [*Laiſſons Descartes, &c.*] Ce philoſophe étoit Gentilhomme françois, de la Haie en Touraine, d'une maison qui est encore à présent illustre en Bretagne & en Poitou ; il est mort à Stokolm en 1650, âgé de 54 ans, son corps a été apporté en France, & on voit son tombeau avec un éloge funébre dans l'Eglise de Sainte Geneviève du Mont. On a plusieurs volumes de lui. Voyez sa vie par Adrien Baillet Pérault dans les hommes illustres du dix-septième siècle ; Moreri, Bayle.

(26) [*Tandis que la fourmi plus sage.*] Voyez la remarque vingt-unième.

(25) [*Et les gémissemens d'un tourtereau.*] Cet endroit paroît imité du vers suivant.

Turturis instar ego non gemebunda forem.

(27) [*La fidélité d'une colombe.*] C'est Pline qui en est le garant L. 10. ch. 34. *Pudicitia illis prima, & neutri nota adulteria, conjugii fidem non violant, communemque servant domum, nisi caelebs aut vidua nidum non relinquit. Et imperiosos mares subinde etiam iniquos ferunt, quippe suspicio est adulterii quamvis natura non sit.* Ces derniers mots sur-tout sont remarquables.

(28) [*La tendresse de la Cicogne.*] *Genitricum senectam invicem educant.* Plin. Liv. 10. ch. 23.

(29) [*S'imprimera insensiblement, &c.*] Il y a dans le texte :

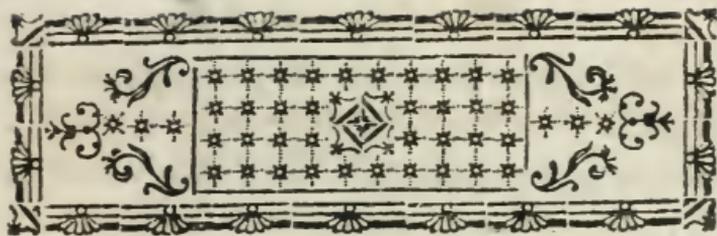
Tacitumque libent virtutis amorem.

C'est ainsi qu'Horace dit :

Pugnas & exactos tyrannos

Densum humeris bibit aure vulgus.





ÆCONOMIE RURALE.

LIVRE CINQUIÈME.

Les Arbres.



L en est tems : parlons des
soins qu'on doit donner à la
culture des arbres , em-
ployons les fruitiers de tou-
tes les espèces à décorer les champs ,
couvrons de chênes les montagnes ,
& d'oliviers le penchant des colli-
nes. On peut se procurer les com-
modités de la vie avec beaucoup
d'argent & de travail ; mais ce n'est
qu'après une longue suite d'années
que les vergers & les jardins rap-
portent de beau fruit , & que la terre

LES ARBRES.

pareilleuse produit les hautes futaies.

C'est pourquoi si vous voulez avoir de l'ombrage sur votre terre, & cueillir un jour abondamment du fruit qui, provenant des arbres que vous aurez plantés, vous paroisse meilleur ; mettez la main à l'œuvre & confiez de bons plants au sein de la terre. Faites porter de beaux fruits à un sujet de mauvaise nature, en lui faisant adopter par la greffe une branche de bonne espèce.

Daignez, (1) illustre Lamoignon, dissiper avec moi l'ignorance des Agriculteurs, & mettre au jour pour l'utilité publique, les écrits qu'a laissés votre pere sur les plantes, & que vous conservez chez vous comme les fruits & les monumens précieux de ses travaux : car tandis que ce respectable Magistrat dictoit les oracles de Thémis à la tête du premier Tribunal du Royaume, l'étude de l'agriculture lui servoit de délassement ; semblable à Salomon, il étendit ses connoissances depuis le Cédre jusqu'à l'Hissope, donna tout à la fois

M. de Lamoignon premier Président du Parlement de Paris.

fois des règles pour le gouvernement des peuples & des arbres, & fit des unes son occupation, & son amusement des autres. Ce grand homme ne se délassoit jamais de ses travaux qu'en les variant, & il employoit le tems que lui donnoient pendant l'autonne les vacances du barreau, à écrire sur les occupations champêtres, afin qu'après avoir servi son siècle par la sagesse de ses arrêts; ses momens de récréation fussent encore utiles à la postérité. Puissent à jamais les Sénateurs suivre ses décisions comme une règle invariable, & peser à la balance de cet homme respectable les droits douteux des plaideurs. Pour nous, suivons les préceptes qu'il donnoit pour la distribution des arbres sur sa terre de Baviile.

 LES ARBRES.

Je vais cependant parler d'abord de l'olivier dont il n'a pas fait mention. Soit que les fleurs de cet arbre semblables pour la forme à une grappe de raisin, annoncent d'avance une heureuse cueillette, soit que ses rameaux courbés sous le fruit en

L'olivier.

(2) paroissent tout noirs , l'olivier est de tous les arbres celui que l'avidé fermier contemple avec le plus de complaisance , malgré la triste couleur de ses feuilles.

Les oliviers viennent à merveille dans les champs exposés au midi , & dont la terre n'est ni sabloneuse ni trop grasse : mais il faut avant l'hiver labourer ces champs, & y faire de larges fosses ; ensuite vous prendrez sur un coteau voisin quelques-uns de ces jeunes rejettons qui poussent au pied des oliviers à la faveur de leur ombre, vous les enlèverez à leur mere-tige pour les transplanter , & ils emporteront même avec eux (3) quelque racines comme une espèce de dot , sans qu'elle en souffre.

Gardez-vous d'arracher les rejettons aux vieilles souches ; vous risqueriez de faire mourir ces vieux troncs. Faites - en brouter les dragons par les troupeaux de brebis ; à moins que pour multiplier vos plants, vous ne vouliez sacrifier le vieux tronc , le couper , & élever en sa place ces rejettons qui sont

pleins de vie & bien enracinés.

Le laboureur doit transplanter à l'approche de l'hiver les jeunes plants qui ont pris racine, après en avoir coupé les branches; mais il faut leur couvrir la tête de terre glaise & de mouffe verte que l'on assujettit avec un lien, de peur que les grands froids ne les pénètrent & ne les gellent entièrement. Les oliviers aiment le penchant des collines bien aérées; il faut les y planter de loin à loin, afin qu'ils aient de l'espace pour étendre leurs rameaux de tout côté, & qu'ils puissent en croissant prendre une large circonférence; car ceux dont la tête se termine en pointe, donnent peu de fruit & n'abondent qu'en feuilles.

Que le tronc ait la tête haute de peur que les troupeaux ne mangent les feuilles des branches courbées sous le poids du fruit. Car on voit souvent des chevres s'élever sur l'extrémité du pied pour atteindre aux bas oliviers, sous lesquels il arrive quelquefois qu'on les laisse coucher dans les beaux jours de l'été: mais il

 LES ARBRES.

faut frotter les branches d'oliviers avec de la fiente de bœuf délayée dans de la boue, pour mettre en sûreté les feuilles que leur amertume naturelle ne garantit pas assez.

Si un jeune olivier est trop battu par les vents, & que la pente du terrain le fasse courber facilement, on enfonce à côté un pieu de chêne qui lui sert d'appui, le redresse & le met en état de résister à tous les vents. S'il tombe de la pluie dans un tems convenable, il faut bêcher la terre autour des oliviers, ou labourer tout le champ; ces soins ne font pas croître ces arbres plus vite, mais les font durer plus long-tems. Car de même que les productions d'esprit dont on veut étendre la durée au-delà de plusieurs siècles ne font pas l'ouvrage d'un moment ni d'un simple effort de génie, mais qu'elles s'achevent peu-à-peu & n'atteignent le point de perfection qu'après plusieurs années; de même la terre qui fait croître en peu de tems le figuier & le poirier, retarde les progrès de sa sève pour les tilleuls, les

chênes & (4) les oliviers qui vivent plus d'un siècle, & ne les garnit de branches qu'après bien du tems; & lorsque leur tronc s'est muni de fortes racines.

LES ARBRES.

Quand un olivier est dans ses premières années, & que les olives mûrissent pour la première fois, ce seroit une cruauté de les abattre avec la perche, elle romproit les branches. Il faut cueillir à la main tout le fruit auquel on peut atteindre; mais lorsque les branches de l'arbre seront plus fortes & pourront supporter les coups de perche, il faut les battre obliquement & ne pas frapper les olives en face, de peur de les meurtrir; on les reçoit dans des draps à mesure qu'elles tombent, & le soir on les vanne dans un endroit spacieux de la même manière à peu près qu'on vanne les bleds.

Mais je ne songé pas que je parle trop d'un seul arbre, & que j'oublie les autres: séduit par un amour national pour l'olivier, je ne vois pas quelle vaste forêt j'ai à décrire dans mes vers, & combien il est d'ar-

Variété des arbres.

 LES ARBRES

bres de différentes espèces que je dois montrer à tailler, à élaguer, ou à rendre fertiles par l'insertion d'un germe étranger. Il y a des arbres qui portent des fleurs odoriférantes ; d'autres étendent leurs rameaux pour donner un délicieux ombrage ; enfin les autres courbés sous un noble faix, rapportent des fruits. J'ai dessein de les décrire tous malgré leur nombreuse variété, puisque notre pays situé sous une zone tempérée nous en produit de toute espèce.

Les bois.

Je parlerai d'abord des bois, j'enseigneraï la forme qu'on doit leur donner, & la manière de les planter; car un bois épais, qui comme un nuage sert de voile contre le soleil, est le plus agréable ornement d'une maison de campagne.

Quoiqu'autrefois la France pût à peine nourrir ses citoyens, ils eurent tant d'attachement pour leurs forêts, qu'ils aimèrent mieux aller s'établir dans des pays étrangers que de pourvoir à leur subsistance en abbattant leurs bois.

Que n'avons nous encore pour les forêts ce même attachement, afin de nous opposer aux coups de la hache cruelle ! Dans quelle campagne voit-on maintenant de beaux chênes respectés par la coignée parvenir à une extrême vieillesse, à moins qu'isolés sur des montagnes inaccessibles, ils ne se défendent eux-mêmes par l'avantage de leur situation ? Si nos ayeux ont laissé quelques bois à leur postérité, ils ne donnent point d'ombrage impénétrable aux rayons du soleil, & ne cachent point dans les cieux leur tête altière, tels que ces arbres prodigieux & respectables que le peuple adoroit autrefois ; ce ne sont que des rejettons de vieilles fouches condamnés après quatre lustres à devenir la proie de nos foyers. A peine un lièvre trouve-t-il un refuge dans les forêts qui servoient anciennement de retraite aux ours & aux daims timides. Eh ! quel peut-être l'agrément d'une campagne sans celui des bois ? Pendant les âpres chaleurs de la canicule, on est forcé de rester chez soi comme si l'on

étoit assiégé ; on ne peut dans l'été, ni se reposer, ni goûter la fraîcheur à l'ombre d'un chêne, ni composer des vers, qui dans le silence des bois interrompu seulement par le concert des oiseaux, se présentent d'eux-mêmes à l'esprit & de la mesure qu'on désire.

Etendez donc vos soins à l'avenir, & plantez des bois. Si vous êtes d'un âge avancé, & que vous n'espérez pas d'assez longs jours pour les voir dans leur beauté & jouir de leur ombrage, vous aurez du moins le plaisir de voir ces jeunes plants s'embellir, croître insensiblement, parer leur tête de feuilles sans nombre, & inviter le rossignol passager à ravir les oreilles par ses chants. Quand même l'agréable vûe d'un jeune bois ne vous toucheroit point, ne devez-vous pas vous souvenir de vos chers enfans, & planter pour votre postérité si ce n'est pas pour vous ?

O vous, jeunes disciples de Loyola, qui êtes nouvellement entrés dans notre société, s'il m'étoit permis

mis

mis de replanter (6) l'ancien bois qu'on a fait abattre, & dont ci-devant j'ai amèrement pleuré la perte; ma main seroit la première au travail, quelque fatigant qu'il fût; ce seroit un soulagement pour moi dans mes regrets, de savoir qu'un jour, mes chers confreres, (7) vous prendriez des plaisirs auxquels j'aurois contribué. Je labourerois trois ou quatre champs contigus à notre maison du côté que Borée suivi des tempêtes, se déchaîne avec fureur, & je semerois du gland dans tout ce terrain: dès que les jeunes tiges commenceroient à sortir du sein de la terre, & à se couvrir de feuilles, j'en écarterois les troupeaux, & je laisserois ces nouveaux plants pousser confusément & sans ordre.

Lorsqu'ensuite ces jeunes élèves commenceroient à étendre leurs rameaux, & à être agités par les vents, je les élaguerois avant l'hiver, j'en laisserois peu en terre, j'arracherois ceux qui ne seroient pas de belle venue, & planterois de jeunes chênes de

même âge les endroits dégarnis , avant que les autres arbres des environs fussent plus touffus & plus hauts : car ainsi que dans une ville ceux qui la gouvernent & qui sont à la tête des affaires , contiennent le peuple dans son état obscur , & l'empêchent de s'élever ; de même dans les bois épais les jeunes arbres ne croissent jamais parmi les grands qui portent jusqu'aux cieux leur tête superbe , & dont le nuisible ombrage offusque les petits. Enfin j'arracherois toutes les épines qui poussent au pié des jeunes arbres , & je tâcherois de donner à mes élèves la plus belle forme en les taillant à propos : mais ce travail n'est utile que dans les premières années , car le chêne dans les bois se délivre lui-même de ses branches les plus basses quand il est un peu grand ; au lieu que dans les champs se trouvant plus au large , ses rameaux s'étendent de toute part & fournissent beaucoup d'ombre. Le chêne des bois s'élève au - dessus des arbres qui croissent autour de lui , & semble vouloir atteindre aux

cieux & s'unir avec le soleil ; peu inquiet de l'accroissement de ses rameaux , il ne s'embarresse guères de leur distribuer les sucs qu'il reçoit de la terre , & se les approprie uniquement pour l'élévation de sa tige.

LES ARBRES.

Si vous êtes curieux de belles avenues au-devant de vos maisons , plantez trois rangs d'arbres , & procurez-vous de l'ombrage avec l'ormeau touffu , le tilleul uni , & le cyprès taillé en éventail , ou avec le charme qui se prête à toutes les formes qu'on lui donne : il est d'un grand ornement dans les jardins ; soit que les ciseaux du jardinier le courbent en arcade , soit qu'il serve à brouiller les voies d'un labyrinthe où parcourant toujours les mêmes routes , & retournant toujours sur ses pas , on a peine à trouver l'issue de ces agréables détours quand une fois on y est entré.

L'Ormeau,
le Tilleul , le
Cyprès & le
Charme.

Les (8) mûriers dans le voisinage d'une maison , lui fournissent aussi un ombrage qui plaît ; mais ils ne conservent pas long - tems l'ornement de leurs rameaux ; car dès qu'ils se cou-

Le Mûrier.

 LES ARBRES.

vrent de feuilles renaissantes une troupe de jeunes filles s'empres- sent impitoyablement de les en dépouiller pour en nourrir les vers à soie : dom- mage cependant qui ne seroit pas ir- réparable , si ces arbres reprenoient leur premier agrément au retour des feuilles ; mais leurs rameaux desséchés tiennent sans grace à leur tige maltraitée , parce qu'ils n'ont pas été ménagés dans le tems de la féve où ils sont encore tendres. O jeunesse sans pitié, épargnez du moins les feuilles les plus élevées des mû- riers ; écarterez de la main gauche les branches d'en haut sans les dépouil- ler , & de la droite , prenez vos pro- visions sur les plus basses , de peur que ces arbres ne montrent une tête nue , hideuse à voir , & que leurs branches couvertes de nœuds ne donnent de l'ombre qu'à leurs troncs.

Les grands chemins doi- vent être plantés d'Ar- bres.

Le Prince , en ordonnant que les grands chemins fussent plantés d'ar- bres des deux côtés, a voulu procurer à tout son royaume les mêmes orne- mens que je demande dans les ter-

res des particuliers : cette précaution seroit un jour d'un grand soulagement au voyageur pendant l'été , & d'une utilité considérable pour le public dans la disette où l'on est de bois de chauffage : mais à quoi servent des loix sans exécution ? Si l'on a planté quelques arbres , celui qui les a mis les arrache , ou les fait mourir par avarice , dans la crainte que leur ombre un jour ne fasse tort à ses moissons. Pourvoyez , grand Prince , à l'exécution de vos loix , en diminuant la taille des villages , & condamnant à une légère amende ceux qui contreviendront à vos ordonnances ; vous changerez par ce moyen la destinée de ces arbres , & vous les verrez croître en peu d'années , pour l'embellissement des chemins. Si vous ne dédaignez pas de porter vos regards sur l'avenir , prévenez par vos soins la destruction générale des bois , l'entreprise n'est pas difficile ; exemptez d'impôts les particuliers qui planteront leurs champs de pins ou de chênes , & vous verrez avec admiration

 LES ARBRES.

fortir de terre de nouvelles forêts dans différens cantons.

Les Arbres
aquatiques.

Les saules & le peuplier blanc aiment les rivières : la surface des eaux en paroît plus riante lorsqu'elles coulent sous leur ombrage ; ces arbres fournissent des feuilles aux troupeaux, des planchers aux maisons & du bois aux foyers ; de plus leurs racines serviront de rempart à vos champs contre l'effort de l'eau qui pourroit s'y insinuer peu à peu & gagner du terrain à leurs dépens.

L'Aulne.

Souvent un fleuve déracinera vos saules & vos aulnes récemment plantés, & devenu plus rapide, les entraînera dans son cours ; mais ne vous rebutez pas, recommencez le même ouvrage au printems suivant, & remettez de nouveaux plants sur la rive : si une fois leurs racines sont bien adhérentes à la terre, & si les eaux tranquilles ne quittent point de long-tems leur lit ordinaire, le saule foible, & l'aulne tout méprisable qu'il est, résisteront par la suite à la fureur des flots, braveront impunément ce fleuve impétueux, qui

bruyant au loin ravage les campagnes, rompt les digues qu'on lui oppose, & roule des pierres énormes ; en vain viendra-t-il battre ces arbres sur le rivage, ils se défendront par leur nombre : frémissant & furieux il reprendra son cours, & couvrira tout au plus leurs branches d'écume & de limon qui attesteront sa rage & son débordement.

Les saules donnent aussi de l'agrément aux prairies qu'ils bordent ; plus l'humidité les pénètre, & plutôt croissent leurs rameaux : d'ailleurs, ils fournissent des liens pour réprimer la fougue de Bacchus.

Il faut que la branche de saule que l'on plante de bouture soit taillée par le bout en forme de coin, afin qu'elle n'ait pas de peine à prendre racine, & qu'elle donne promptement des feuilles ; il arrive souvent qu'une (9) branche sèche tirée d'un fagot de saule reprend de bouture après avoir été piquée en terre pour servir de gardien & d'appui à de jeunes plants : elle se couvre de feuilles, & nuit méchamment par son ombre

LES ARBRES.

aux progrès des élèves qu'on lui a confiés. Et comme l'aveugle mort fait sa proie des meilleures choses ; on voit périr pour toujours le tilleul & l'ormeau à côté du faule que le voisinage de la mort n'empêche pas de reverdir & de s'étendre.

Le Buis.

Le buis qui conserve en tout tems ses feuilles, autrefois sans culture, n'habitoit que les montagnes : maintenant il (10) alligne les sentiers d'un jardin par des bordures ferrées & précifés ; il tranche d'un beau verd l'émail des fleurs dans les différens compartimens ; quand on veut, il s'élève en forme de muraille, il entoure un jardin & tient lieu de haie, sert de siège & offre un lit de ses feuilles, ou bien ses tendres rameaux courbés, présentent de petites grottes qui font un abri sûr contre l'ardeur du soleil. Le ciseau du jardinier lui fait prendre la figure, tantôt d'un lion furieux, tantôt de Diane l'arc en main & lançant des traits, & tantôt d'une tour, d'un serpent, ou d'un oiseau qui déploie ses ailes, & qui semblant vouloir s'élever

dans les airs, tient à la terre par les pieds.

LES ARBRES.

(11) L'ifse plaît dans les jardins les mieux cultivés, & prend toutes les figures qu'on veut lui donner, soit qu'arrondi par le fer, il s'appuye sur la terre en forme de globe; soit que ses rameaux courbés & conduits avec art, imitent un ciel, une voute, un soleil, un croissant de lune; soit que taillé par la cime, il se termine en pyramide, ou qu'un jardinier habile le métamorphose en homme ou en différentes sortes d'animaux.

L'if.

Que dirai-je du myrte, du laurier qu'on a consacré aux muses (12) & dont on couronne les Poètes, de la branche ursine, du pin aux feuilles hérissées, du triste cyprès, du plane, & de l'aulne qui se plaît sur la rive des fleuves, de l'acacia (13) qui depuis peu nous a été apporté de l'Amérique, arbre si propre à tapisser les murs de sa verdure, & à orner au printems le devant d'une maison. Que dirai-je encore du peuplier dont (14) les feuilles toujours

L'Acacia, le
Peuplier, le
Sapin.

LES ARBRES.

agitées sont sensibles à la plus douce haleine des zéphirs, & du sapin qui, après avoir été sur les montagnes battu des vents les plus terribles, se voit sur la mer exposé aux fureurs d'Eole & de Neptune.

Arbres fruitiers.

Les doux fruits de Pomone m'invitent à me transporter dans les jardins : s'il y a d'une part beaucoup de travail pour le fermier ; d'un autre côté la cueillette des fruits le récompense de ses peines. Il doit donc commencer par ouvrir des fosses au commencement du printems, afin que les chaleurs qui succéderont, corrigent les mauvaises qualités que la terre peut avoir, & qu'elle se pénètre (15) des nitres de l'air nécessaires à toutes les productions ; les fosses doivent être creusées en forme de cône, qui s'élargit par le bas afin que les racines des arbres s'étendent en liberté dans la partie inférieure de la fosse, & que la partie supérieure plus étroite ne donne que peu d'entrée aux grandes pluies.

Choix des plants.

Vous choisirez pour plants ceux qui auront la tige droite sans nœuds

& fans plaie , & qui feront garnis de trois racines & de trois bonnes branches , afin que celle du milieu se soutienne plus droite , & qu'elle forme de ses rameaux une tête plus vaste & plus arrondie : défiez-vous des plants qu'on expose en vente dans les villes , ils font souvent à demi morts quand on les replante , parce qu'il y a trop de tems qu'ils font privés de la substance de la terre. Souvent aussi ils trompent vos espérances , & ne vous rapportent que des fruits imposteurs , parce qu'ils ne font pas de la qualité pour laquelle on vous les a vendus.

Vous ensemencerez vous-même votre champ , & prendrez les premiers soins que demande une pépinière pour donner de beaux élèves. Si vous manquez de jeunes plants , détachez d'un bon arbre une petite branche que vous nourrirez d'eau de pluie dans une bouteille exposée au soleil. Si cette branche s'imbibe toujours de l'eau nouvelle que vous remettrez , elle poussera une petite

La Pépinière

re.

 LES ARBRES.

racine après un mois : alors on lui donne une nourriture plus solide , on broye dans la main un peu de terre , que l'on mêle avec l'eau. Ensuite , lorsqu'on voit que les boutons de feuilles commencent à percer l'écorce , on met cette branche en terre , & on l'élève avec soin dans la crainte que le froid ne la gèle , que l'ardeur du soleil ne la dessèche , ou que noyée par trop d'humidité , elle ne jaunisse.

Mais les plants d'arbres ne viennent pas également bien dans tous les champs ; car les sucres nourriciers ne sont pas par tout les mêmes, les racines n'ont pas toutes les mêmes tiffures ni les mêmes canaux propres à donner passage aux différens sels de la terre : c'est pourquoi le laboureur varie les semences selon les lieux , & sème du millet & de l'avoine dans les champs où le froment ne vient pas bien , parce que cette terre est plus analogue à ces grains qu'à d'autres semences.

Remplacement des arbres qui manquent.

Quand un vieil arbre est mort , c'est avec bien de la peine qu'on en

élève un autre dans sa place ; soit parce que les racines qui restent du précédent , interceptent la nourriture , ou parce que le vice du sol se communique au jeune plant , & lui est funeste.

Quoi qu'il en soit, afin d'avoir une belle avenue d'arbres plantés à égale distance , il faut , dès qu'on en veut remplacer quelqu'un , creuser une large fosse que vous laisserez longtemps ouverte ; vous brûlerez les vieilles fouches , vous nettoyez bien le fond de la fosse , & vous irez prendre dans quelque vallée de la terre fraîche bien engraisée par le suc des feuilles tombées & corrompues , que vous substituerez à celle que vous aurez tirée. C'est ainsi que dans les maisons où il est mort quelqu'un de la peste , on jette par les fenêtres, crainte de la contagion, les meubles & les autres choses que le pestiféré a pu toucher , & l'on brûle des plantes aromatiques dans les appartemens pour les parfumer & chasser le mauvais air.

Il faut observer quelle partie

du ciel regardent les arbres qu'on veut transplanter, & les remettre dans la même exposition, de peur qu'ils ne reçoivent difficilement leur nourriture, si la partie des arbres qui regardoit le midi dans leur état précédent, regarde le nord dans leur nouvelle situation. Car les veines d'un arbre sont moins grosses sous l'écorce qui est tournée vers le septentrion, & le soleil fait monter la sève dans cette partie en plus petite quantité. Examinez ces cercles (16) qui se forment dans le tronc du chêne, & qui se terminent un peu en ovale, ils sont plus épais du côté du midi, & plus minces du côté du nord : d'après cela vous sçavez vous orienter & reconnoître la route qu'il faut tenir quand vous vous ferez égaré dans un bois, si vous coupez horizontalement une branche d'arbre ; car du côté que l'écorce se trouvera moins nourrie, & plus proche de la moëlle, ce sera le septentrion, conséquemment le midi du côté opposé : si vous tournez le dos au pôle arctique, vous aurez à

vosre droite le couchant & à vosre gauche le levant.

LES ARBRES.

Si un jeune arbre, au lieu de pousser de longues racines en terre, jette trop de branches, élaguez-le avec la serpe, afin que la sève descende à la souche & la fortifie dans ses premières années. C'est ainsi qu'au printemps on mène paître les troupeaux dans les champs ensemencés, afin que les moissons délivrées des herbes surabondantes deviennent plus belles, & que la tige du bled ne s'affaisse pas sous l'épi trop chargé.

Nécessité d'élaguer les arbres.

Lorsqu'une branche du milieu d'un arbre tire à elle tous les sucS nourriciers, & que les autres meurent faute de substance, il faut l'abbattre pour forcer la sève à prendre une autre route & à distribuer également ses faveurs aux autres rameaux, sans prédilection pour le même.

Eh ! plutôt à Dieu que le Prince consultant l'intérêt public lorsqu'un nouveau parvenu s'est élevé de la lie du peuple au faite de la fortune, abaisât cette tête superbe qui se

LES ARBRES.

dresse vers le ciel avec une hauteur insoutenable, & que les richesses de tout le royaume possédées par un seul, fussent réparties à tous les citoyens ! plût à Dieu que le Prince ne souffrît pas que ce vil mortel s'engraissât aux dépens du public, & insultât à notre misère par la magnificence de ses bâtimens & la somptuosité de sa table !

L'usage de
la greffe.

Quoique la greffe réponde mieux à nos vœux quand les arbres sont jeunes ; si cependant vous avez envie de corriger quelque fruit, ou d'en rassembler de plusieurs espèces sur un même tronc, il y a différentes façons de le faire.

On greffe en fente, non pas cependant sur un endroit où se trouve un œil, comme (17) l'enseignoit le Prince des poëtes, mais plutôt dans la partie du sujet la plus unie où il ne se trouve ni nœud ni cicatrice : l'on fait entrer sous cette écorce une petite branche d'un autre arbre : ou bien le jardinier greffe en levant de dessus un arbre de bonne espèce un œil accompagné de l'écorce qu'il a
taillé

taillée en forme d'écuffon. Il détache du fujet qui recevra cet œil, un écuffon d'écorce précifément de la même taille & de la même grandeur que le précédent. La place vuide est remplie à l'instant par l'écuffon de bonne espèce qui fait corps avec l'arbre où il est adopté. On couvre de terre les trois fentes de l'écorce; on y fait une ligature avec de l'osier, & cet héritier étranger s'élève & s'impatronise dans sa nouvelle habitation.

On greffe en poupée, lorsque les arbres ont beaucoup de sève; on choisit une greffe bien unie, bien faine & chargée de boutons; on l'applanit à deux faces en forme de coin; on abbat ensuite les branches du fujet qui deviennent inutiles; on l'épète, & avant que d'enfoncer le coin dans l'épaisseur du tronc qu'on veut fendre, on le lie bien dans la crainte qu'il ne se fasse une trop grande ouverture; on lui fait ensuite une poupée avec de l'argile & de la mousse, & on la lie tout à l'entour afin qu'immobile elle puisse résister aux injures de l'air, & aux coups de vent.

On est dans l'usage de lier les greffes avec de l'osier, mais nous préférons le jonc & toutes les ligatures douces & souples; car lorsque la chaleur a desséché l'osier, il serre trop la greffe.

On greffe en couronne, lorsqu'au printems les arbres abondent en sève; on étronçonne une tige sous l'écorce de laquelle on insère plusieurs greffes, de manière qu'elles forment une espèce de couronne sur ce tronc.

On greffe aussi en flute, lorsqu'on lève en forme de chalumeau l'écorce d'une branche avec tous ses yeux sains & entiers pour revêtir une autre branche dépouillée pareillement de son écorce, & corriger le goût du fruit.

Quand (18) on greffe en approche un citronnier dont les fleurs & les fruits relèvent la beauté d'un vase de marbre blanc, la greffe se marie si étroitement au sujet, qu'elle s'y attache comme à son tronc naturel, & qu'elle tire un double suc des deux tiges. On la sèvre de la

nourriture de son tronc, & on la coupe lorsqu'elle est habituée aux nouveaux fucs de celui qui l'a adoptée.

LES ARBRES.

L'usage de la greffe est ce qu'il y a de plus agréable & de plus utile dans le vaste champ de l'agriculture ; on a trouvé par-là le secret de changer les sauvageons de nature. Un arbre bien greffé profite en toute sorte de terre ; les pêchers qui en aiment une bien sèche, profitent dans les champs les plus gras, ainsi que le cérifier, pourvû que le tronc qui les a adoptés, se plaise dans ces terrains. Un poirier greffé se défar-me de ses pointes, semble étonné de donner de nouveaux fruits, & une ombre différente de la sienne. Ainsi, le châtaigner sur lequel on greffe un noyer, produit des fruits unis qui n'ont plus d'enveloppe hérissée ; le prunier donne des pommes & se greffe aussi sur le frêne, auquel il fait prendre son nom ; le pommier enté sur le faule lui fait porter son fruit ; & le buisson né pour produire uniquement des épines & des

L'utilité de la greffe.

LES ARBRES,

ronces, se pare de fleurs & charge de fruit ses rameaux : ainsi l'ormeau plus feuillu, rapporte du gland ; ainsi (19) les bayes du laurier se changent en cérises ; ainsi le mûrier tout glorieux de ses nouvelles branches, & de son nouveau feuillage, se pare avec faste des belles fleurs du citronnier, & les jeunes filles vont cueillir des citrons au même arbre qui nourrissoit leurs vers à soie, & prendre des fleurs pour s'en orner la tête sur des branches d'où elles ne rapportoient auparavant que des feuilles dans des corbeilles.

Des fucs
nourriciers de
la terre.

C'est ainsi que des fruits différens pendent aux rameaux d'un même arbre, & que la même sève conduite par les mêmes racines, se durcit pour donner le fruit de l'amandier, s'amollit pour former la prune, se revêt d'une blancheur admirable dans les fleurs, donne une tunique de pourpre aux cérises, & teint en noir les mûres. Les fruits d'une faveur douce ou acide, sont également ses productions, (20) elle prend comme Protée toute sorte de forme & de couleur ;

ses qualités varient dans les différentes plantes qu'elle vivifie, elle produit à côté de l'ail insupportable par son odeur, l'œillet & la rose qui exhalent un parfum ravissant; & salutaire & mortelle tout à la fois, elle fait naître les (21) mauves émoullientes, & la ciguë poison dangereux.

C'est ainsi que la même eau sortant par des tubes différemment percés, prend mille figures variées; tantôt elle paroît concave en coulant dans des verres, tantôt hérissée de pointes lorsqu'elle représente une gerbe, tantôt aplaniée quand elle forme plusieurs nappes; tantôt aussi elle s'élance dans l'air par un jet rapide, s'arrondit comme une voile de vaisseau, représente les rayons du soleil, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, se répand en pluie, & prenant la forme d'un dragon, ou d'un trait qu'on décoche, inonde l'air d'une humide rosée.

L'arbre sur lequel on veut enter, doit être sain & dans sa première jeunesse; car de même que les blessures dans un âge tendre, se ferment

LES ARBRES.

Saison de greffer.

& se guérissent bientôt : ainsi les plaies que fait la greffe à un jeune arbre sont légères , & quelques jours après l'opération le rameau introduit chez son nouvel hôte , ne fait qu'un corps avec lui.

Tout arbre cependant n'adopte pas toute espèce de fruit au gré de vos desirs ; car il est impossible de vaincre certaines antipathies invétérées , & de réconcilier le chêne & le poirier, l'olivier & la vigne, Bacchus & Minerve.

Quand vos plants auront trois ans , vous les ôterez de leur terre natale , & vous les transplanterez dans un terrain convenable , & qui leur plaîse ; s'il y en a quelqu'un qui ne pousse pas, ou qui après avoir poussé, ne continue pas de profiter , transplantez-le ailleurs , & vous embarrassez plutôt de lui choisir une terre qui lui soit propre par sa qualité & son exposition , que de le placer dans un quartier distingué par un charmant ombrage & de beaux fruits. Dans les champs dont la terre est légère , & qui ont une pente douce vers le

midi , les fruits font d'un meilleur goût , & dans les terres grasses & humides , ils font plus gros & mieux nourris , tels qu'il en faut pour faire des pyramides qui ne doivent repaître que les yeux , & qu'on donne en spectacle aux convives comme des tableaux amusans.

Choisissez pour élever des pommiers , un champ qui soit plus fertile par lui-même que par le secours d'un ruisseau qui l'arrose. Ces arbres ne haïssent pas les montagnes , ni même les terrains sabloneux quand ils ont de l'eau suffisamment pour tempérer leur ardeur. Cependant , comme les pommes dégèrent ordinairement dans les champs trop gras , & n'ont plus le goût aussi piquant ; de même dans les terrains trop secs , elles tombent de l'arbre avant d'être mûres , & se remplissent de vers. Le pommier vient aussi fort bien dans les prairies : dès que cet arbre y a pris une fois racine , il n'a plus besoin des soins du fermier , & sans le secours de la charrue , il rapporte des fruits à qui l'herbe ten-

LES ARBRES.

dre fauve le dommage de la chute en les recevant dans son sein lorsque le vent les abbat.

Le Figuier.

Le figuier aime le soleil, & on ne le plante point en plein vent dans les pays froids, mais on le tient dans une grande caisse, & chaque année au retour de l'hiver on le met à l'abri dans une serre, & on le rapporte au grand air lorsque les doux zéphirs ont fait fuir au loin Borée du côté de l'Ourse. * Pour nous, nous plantons le figuier, ou dans nos jardins ou dans nos vignes, & nous lui faisons supporter en plein air les vents rigoureux du Nord : quoique depuis peu nous ayons essuyé un hiver qui auroit dû allarmer notre sécurité, & que tous les figuiers aient péri dans nos champs au grand étonnement des fermiers qui ne pouvoient concevoir un accident aussi extraordinaire. Mais heureusement les germes & les rejettons qui s'étoient conservés en terre, ont poussé

* Il faut observer que le Pere Vanniere étoit du Languedoc.

prompte-

promptement , que nous ne nous apercevons plus de nos pertes. Le figuier étend ses rameaux en peu de tems , mais aussi sa carrière est bien courte. La mort(22) vole à la destruction de tous les êtres dont la nature a hâté la perfection.

La fortune se comporte à peu près de la même manière ; elle comble de richesses les mortels & les élève au haut de sa roue : mais du faite des honneurs , elle les précipite dans le néant par un prompt retour ; elle adopte ensuite un nouveau favori , qu'elle ne montre aussi qu'un instant pour l'ensevelir aussitôt dans l'obscurité où vivoient ses ancêtres. Plus une maison est élevée , plus sa chute fait de fracas ; c'est comme un cèdre qu'un voyageur avec admiration avoit vû dans une forêt élever ses rameaux jusqu'aux cieux , peu de tems après cet homme à son retour porte ses regards où cet arbre superbe couvroit tout un bois de son ombrage , (23) il cherche envain la tête altière du cèdre , il ne voit que les traces de sa chute dans les arbres

voisins dont il a rompu les branches.

Ne négligez pas de faire venir des figuiers de bouture en les piquant dans un terrain pierreux, c'est-là qu'ils se plaisent ; mais malgré la bonne exposition, prenez-en beaucoup de soin dans les commencemens : ainsi fendez un roseau entre ses nœuds, & couvrez-en comme d'un chapeau la tête de votre jeune plant pour le garantir du froid.

Afin que le figuier hâtif donne des fruits avant la saison, faites bouillir de l'huile, des oignons & du poivre, & arrosez-en ses racines, c'est un moyen sûr pour exciter la sève & avoir des figues précoces : vous en aurez au contraire de tardives, si vous arrachez les fruits dès qu'ils commencent à paroître ; car cet arbre fécond en repousse d'autres incontinent, mais les vents imprévûs du nord les gélent quelquefois, & les empêchent de venir à maturité.

Le Citro-
nier.

Le citronnier est encore plus délicat, & demande de plus grands soins : s'il n'est pas enfermé dans une serre, s'il n'est pas couvert de paille qui

le garantisse des grands froids , à peine peut-il les supporter , quoiqu'il soit dans un terrain exposé au soleil & à l'abri du vent. Il veut être mis dans une caisse , & cet arbre ambulant jouit tantôt pendant l'été des rayons bienfaisans du soleil au milieu des jardins , & tantôt logé dans une longue serre , écoute impunément souffler les vents du midi ; & tandis que le chêne pénétré de froid & dépouillé de feuilles montre une tête chauve , le citronnier sans être endommagé conserve son même agrément , & son fruit & ses fleurs parent en même tems ses rameaux.

Si vous voulez orner de citronniers un long portique , rangez-y vos caisses de file & à égale distance , vous jouirez ainsi d'un printems perpétuel ; car si le mauvais tems ou la difficulté des chemins vous oblige de garder la maison , vous pourrez au milieu de l'hiver jouir sous ce portique des parfums du printems & des présens de l'automne , & cueillir à la fois des fruits & des fleurs au même arbre.

LES ARBRES.

Le Noyer.

Le noyer né pour être grand & braver un jour la fureur des vents, doit être exposé au grand air : c'est en pleine terre, qu'il faut planter les noix humectées & la pointe en bas, afin que l'arbre en naissant étende plus loin ses racines, & puisse résister aux secouffes des vents.

Il faut faire changer de terre au noyer trois ou quatre fois pendant les premières années : car de même que les jeunes gens qui voyagent au loin & s'expatrient de bonne heure, multiplient leurs connoissances (24) & acquièrent des perfections, de même le noyer quand on l'ôte jeune de sa terre natale devient plus grand & plus fertile.

On doit mettre une large distance entre les noyers qu'on plante, de peur qu'ils ne se nuisent par leur ombrage, que leurs branches ne se frappent les unes les autres, & que les noix tendres encore ne soient les victimes de leurs coups réciproques. Mais comme ces arbres étendent au loin leurs rameaux, & que leur ombrage est mortel aux moissons, il

faut les planter sur la lisière des champs, de façon cependant qu'ils ne soient pas sur le bord du chemin ni trop près de la ville; car les passans les attaquent pour avoir leurs fruits, & font pleuvoir sur leurs branches une grêle de pierres qui les fracasse & deshonne les arbres. Les noix quand on les cueille ne doivent pas encore avoir leur première écorce ouverte, elles s'en dépouillent d'elles-mêmes après qu'on les a mises sur de la paille.

Il n'est pas besoin de transplanter le châtaignier, ou si on le fait, il faut garnir ses racines d'une terre bien humectée, afin qu'il ne se resente point du changement de place lorsqu'il sera établi dans sa nouvelle demeure. Le Châtaignier.

Placez l'amandier dans les champs où l'on sème du froment, pourvu qu'il n'y soit point exposé au soufle impétueux des aquilons, car le vent brule les fleurs trop précoces que cet arbre imprudent tous les printems fait éclore. L'Amandier.

C'est la fleur de l'arbre qui fonde De la fleur des arbres.

LES ARBRES.

toutes nos espérances , aussi la nature industrieuse en prend un soin particulier ; elle la fait naître parmi le feuillage des rameaux , & revêtue d'une assez ferme tunique en forme de calice ; elle lui permet ensuite de s'épanouir médiocrement , & de développer ses pétales , & non de s'ouvrir d'abord en entier : mais elle l'habitue insensiblement à supporter la fraîcheur de la nuit & l'ardeur du soleil ; cette fleur délicate nourrit le fruit en son sein parfumé , & garantit des vents son tendre élève ; car les fleurs sont comme le berceau des fruits , elles leur servent d'ornement & d'appui , & connoissent, pour ainsi dire , ce qu'elles sont venues faire ; elles ne quittent les rameaux que lorsque le fruit fortifié par le tems peut impunément voir le grand air , mais les feuilles restent plus long - tems pour tempérer par leur agitation & leur ombrage l'ardeur du soleil.

Le Cerisier. Quoique la vigne se plaise dans la compagnie du cerisier & du figuier , & vive en bonne union avec le poi-

rier & le pêcher, il convient que vous réserviez pour ces arbres fruitiers les champs les plus proches de votre maison, afin de les garantir du ravage des troupeaux & du pillage du petit peuple.

On laisse le poirier croître en liberté sans toucher à ses branches, ou bien on le taille, & on le réduit par la force au rang des arbres de basse tige, ou bien étendu sur un treillage, il garnit un mur de ses feuilles, jouit de la chaleur réfléchie du soleil, & décore un jardin d'un tapis de verdure.

Le Poirier.

Soit que le poirier taillé en espalier s'étende sur un mur en forme d'éventail, soit que libre d'entraves il prenne par la taille la figure d'un vase, souvenez-vous de réprimer son penchant à s'étendre, vous en serez récompensé par la grace que la taille lui donnera : mais il faut qu'il la reçoive dès les premières années ; car un (25) arbre mal taillé, ainsi qu'un jeune homme mal élevé, ne va qu'en empirant : l'âge ne corrige presque jamais ce qui n'a pû être redressé à la première culture. B b iiiij

Taille du Poirier.

LES ARBRES.

La taille des
arbres.

Quand les boutons s'enflent & commencent à s'ouvrir, le jardinier connoît aisément quelle est la branche à fruit qu'il faudra conserver : ses boutons sont ferrés & nombreux, elle fleurit sur la branche qui a été taillée l'année précédente, elle est courte, épaisse, propre à porter beaucoup de fruit & à le bien nourrir.

Si un poirier nain jette trop de bois, il faut empêcher ses rameaux d'excéder la rondeur qu'on lui a prescrite, & la hauteur du mur près duquel on l'assujettit à un treillage; mais surtout conservez les branches fécondes & les bons yeux qui sont le plus cher objet de vos espérances, & coupez sans miséricorde les branches gourmandes & inutiles : telles sont toutes celles qui poussent droit, qui ont l'écorce nette & unie, la tige dure, & qui sont d'une moitié plus hautes que l'arbre. Cependant ne coupez pas entièrement celles à qui les racines prodiguent leur sève, mais n'en retranchez que la moitié; car après avoir été taillée, elle poussera d'autres branches à fruit qui perceront de toute part.

On n'aime pas à voir dans un arbre taillé une branche qui croise les autres à moins qu'elle ne soit chargée de boutons qui promettent beaucoup de fruit ; car c'est ce qu'on desire & ce qui plaît davantage ; mais qu'un agriculteur ne conçoive pas de hautes espérances sur l'abondance des fleurs , elles foisonnent toujours beaucoup lorsqu'un arbre approche de sa fin ; refusez par compassion les derniers présens d'un pareil arbre, & faites tomber ses fleurs avec la main , peut-être que sa sève ayant moins de parties à nourrir fera reverdir son tronc. C'est ainsi que dans les familles , une maison ruinée se relève & recouvre par la suppression du luxe son ancien éclat & toute la dignité de ses auteurs.

Quand les arbres sont foibles , il faut les tailler avant la neige & les gelées , couper court les branches , & ne pas leur laisser plus de boutons que l'âge & la force du tronc n'en peuvent porter. On peut au contraire différer jusqu'au printems de tailler les arbres trop vigoureux. On

arrête ainsi le progrès de leur sève, & on les affoiblit sagement de peur qu'ils ne fleurissent avant que la belle saison soit tout à fait décidée.

Lorsque le soleil conduit son char dans la constellation de la Vierge, il faut retailler les arbres, afin qu'ils conservent toute leur sève pour le fruit, & qu'ils ne poussent pas des jets stériles. Quand on taille, il faut tenir d'une main la branche, & la couper de l'autre, de façon que l'amputation faite entre deux yeux, regarde obliquement le soleil; car lorsqu'elle est horizontale, la sève qui sort fait enfler l'extrémité de la branche, & détruit les yeux voisins.

Ne laissez point tailler vos arbres par vos domestiques, ce sont des bourreaux qui les mettroient en pièces. Apprenez vous-même à manier adroitement la serpette, & les arbres reconnoissans vous dédommageront de vos peines par leurs riches présens.

Aux environs de Beziers, ma chere patrie, où l'Orb (26) après avoir roulé ses eaux à travers les précipices, les rochers & les montagnes,

semble suspendre le cours rapide de son onde comme s'il étoit encore saisi de la crainte & de l'horreur qu'inspirent ces lieux : près de Beziers , dis-je , où par son calme agréable l'Orb invite à jouir de la beauté du ciel , & des délices d'un séjour enchanté , il y avoit, je m'en souviens, un amateur du jardinage , si jamais il en fût un , qui donnoit tous ses soins à la culture des arbres : je me rappelle encore combien il avoit la main heureuse pour greffer , & avec quelle adresse il tailloit ses citroniers devant moi : encore enfant alors , je me faisois un plaisir de ramasser à terre les rameaux odoriférans qui tomboient sous sa serpette , & de les porter à pleins bras au logis ; je n'ai point oublié combien de beaux fruits lui donnoient successivement ses arbres , quelle hauteur avoient ses citroniers , qui l'auroient disputé aux oliviers pour la grandeur , ni quelles fleurs éclatantes par leur blancheur contraisoient les fruits couleur d'or qui pendoient aux mêmes rameaux.

Cet homme , hélas ! est mon pere,

 LES ARBRES.

que la mort cruelle vient de m'enlever, mais dont les coups impuissans n'ont pû me ravir ma tendresse pour lui.

Quand je me rappelle sa conduite & ses vertueux exemples qui devoient être plutôt dans la mémoire que dans la bouche d'un fils, je (27) ne voudrois pas être sorti d'un autre pere, fût-il du sang royal, tant je prisois en lui ses sentimens de religion, une simplicité digne de l'âge d'or, une candeur ingénue, un cœur fermé à tout intérêt fordide, une probité incorruptible & des mœurs irréprochables.

Que j'ai de plaisir à passer en revête dans mon esprit cette troupe innombrable de pauvres, qui tous les jours affiégeoient sa porte : sa charité & son zèle pour leur soulagement, la douceur de son caractère & son penchant à faire des largesses étoient si bien connus dans tout le village, que dès qu'on voyoit des pauvres ou des étrangers, qui la nuit demandoient l'hospitalité, on leur indiquoit la maison de mon pere, comme si elle eût

été un hospice fondé pour tous les
passans malheureux qui se trouvoient
dans l'indigence.

LES ARBRES.

Pere respectable, dont la mémoire m'est si chère, recevez mes hommages; vous qui enseigniez que l'amour de l'Agriculture contribuoit à la perfection des mœurs: réjouissez-vous, si le sort de votre fils vous touche encore: les occupations & les plaisirs champêtres sont mon unique ambition; plein des sages conseils que votre amitié me donnoit, je ne demande d'autre fruit de mes travaux que les innocens plaisirs que procure la campagne. Si j'ai eu pendant votre vivant quelque célébrité, elle ne me flattoit, que parce qu'elle faisoit la consolation de votre vieillesse; mais je ne suis plus sensible à cette gloire, que je ne puis désormais partager avec vous, & le beau ciel de mon pays n'a plus à présent d'attraits pour moi. Si ma patrie peut encore me plaire en votre absence, c'est parce que votre nom y est toujours révéré; c'est qu'à mon arrivée tout le village vient me faire l'éloge de vos

vertus qui lui font toujours présentes ; c'est qu'il regrette en vous un protecteur , & pleure avec moi mon pere & le sien.

Fin du cinquième Livre.

REMARQUES

Sur le cinquième Livre.

IL est question des arbres dans ce livre : l'Auteur, après avoir parlé de l'olivier & des bois, décrit plusieurs arbres en particulier; il enseigne la manière de semer & de planter, les soins qu'on doit prendre des jeunes plants; dans quel tems on doit les transplanter de la pépinière, & les différentes façons de greffer. Il n'y a, dans ce livre, ni descriptions ni épisodes: nuls poétiques écarts ne relèvent la sécheresse des préceptes; tout y est purement didactique, à quelques satyres près, sur des nouveaux parvenus & des sangsues publiques pour délasser le lecteur. Le Poète termine ce livre par l'éloge de son pere, & par des regrets sur sa mort. Ces sentimens sont très-louables de la part d'un fils, mais une fable ou quelque autre digression auroit fait plus de plaisir.

(1) [*Daignez, illustre Lamoignon.*] Il paroît par ce qui suit, que M. de Lamoignon, premier Président au Parlement de Paris, avoit écrit sur les plantes: le public gagneroit beaucoup, sans doute, si cet ouvrage étoit imprimé.

(2) [*En paroissant tout noirs, &c.*]

Quand les olives sont mûres, elles sont noires, & à une certaine distance les branches de l'arbre paroissent l'être aussi.

(3) [*Quelques racines pour leur dot, &c.*] Cette pensée est très-poétique, & offre une image agréable; il semble que ces rejettons soient des enfans qui sortent de la maison paternelle pour aller s'établir ailleurs, & qu'ils emportent leurs racines comme un trousseau.

(4) [*Et les oliviers qui vivent plus d'un siècle, &c.*] Virgile dit aussi G. 2.

Palladiâ gaudem silvâ vivacis oliva.

Pline les fait vivre deux cens ans : *fortissima ad vivendum olea ut quas durare annis ducentis inter authores conveniat.*

Les anciens Auteurs rapportent que sur le tombeau de Corébus, il y avoit un vieux olivier sous l'écorce duquel il y avoit des armes cachées & suspendues, & qu'ayant incisé cette écorce, on y trouva des chausses & des casques dont les guerriers se servoient autrefois. Les orangers vivent encore davantage : celui de Versailles appelé le *grand Bourbon*, a près de trois cens ans.

Pline, livre 21. ch. 1. fait observer, dit M. Rollin, la différence que la nature a mise pour la durée entre les arbres & les fleurs. Aux plantes & aux arbres destinés à nourrir l'homme par leurs fruits & à entrer dans la construction des édifices & des navires, elle a accordé des années & même des siècles entiers : aux fleurs & aux odeurs qui ne servent qu'au plaisir,

plaisir , elle n'a donné que quelques momens & quelques journées.

(5) [*Séduit par un amour national pour l'olivier.*] Le Pere Vanniere aimoit les oliviers parce que le Languedoc sa patrie en élève ainsi que la Provence ; ce sont les seules Provinces de France où on les cultive ; l'amour national n'est peut-être pas une expression bien exacte dans le sens où je l'emploie, mais j'ai mieux aimé la hasarder que de me servir d'une périphrase pour rendre le mot *patrie*.

(6) [*L'ancien bois , &c.*] L'Auteur parle du bois qui servoit de décoration à la maison de plaisance des Jésuites de Toulouse. Voyez la fin du premier Livre.

(7) [*Vous prendriez des plaisirs auxquels j'aurois contribué, &c.*] La Fontaine parle de l'utilité de planter dans la Fable du Vieillard & des trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantoit.

Passé encor de bâtir ; mais planter à cet âge !

Disoient trois jouvenceaux , enfans du voisinage ,

Affurement il radotoit.

Car au nom des Dieux , je vous prie,

Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?

Autant qu'un Patriarche il vous faudroit vieillir.

A quoi bon charger votre vie

Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?

Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :

Quittez le long espoir & les vastes pensées.

Tout cela ne convient qu'à nous.

Il ne convient pas à vous-mêmes,
 Repartit le Vieillard : tout établissement
 Vient tard & dure peu : la main des parques blêmes
 De vos jours & des miens se joue également.
 Nos termes sont pareils par leur courte durée.
 Qui de nous des clartés de la voure azurée
 Doit jouir le dernier ? est-il aucun moment
 Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?
 Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :
 Hé bien ! défendez-vous au sage
 De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?
 Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :
 J'en puis jouir demain & quelques jours encore :
 Je puis enfin conter l'aurore
 Plus d'une fois sur vos tombeaux.
 Le Vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
 Se noya dès le port allant à l'Amérique, &c.

(8) [*Les mûriers , &c.*] Ce sont les plus sages de tous les arbres, parce qu'ils ne poussent jamais de boutons que les froids ne soient passés de façon, que lorsqu'ils bourgeonnent, on peut dire qu'il n'y a plus de gelée à craindre ; ceux qui voudront savoir quels arbres reçoivent avec succès la greffe du mûrier n'ont qu'à lire Palladius. On rapporte dans la Fable que le fruit de cet arbre n'est devenu rouge que depuis l'aventure de Pirame & de Thisbé, & qu'autrefois il étoit blanc :

Qui du sang de Pirame a reçu la teinture ;
 dit M. Roi dans sa Cantate de Silène.

(9) [*Qu'une branche sèche tirée d'un fagot de saule, &c.*] Virgile dit pareillement de l'o-

livier qu'un tronc sec de cet arbre dépouillé de toutes ses branches, étant mis dans la terre, reprend une nouvelle vie & pousse des racines.

*Quin & caudicibus sectis, mirabile dictu,
Truditur è sicco radix oleagina ligno.*

Georg. L. 2.

Festus pense que le saule a été appelé en latin : *Salix* : quòd *saliat citò*, à cause qu'il croît vite, & comme s'il fautoit en croissant.

(10) [*Il alligne les sentiers d'un jardin : &c.*] On ne se fert presque plus de buis pour la bordure des parterres : il donne refuge aux limaçons & à plusieurs insectes qui rongent les fleurs : il y en a de deux sortes, le *buis nain*, autrement appelé *buis d'Artois*, dont les feuilles ressemblent beaucoup aux feuilles de myrte ; c'est celui qu'on employoit dans les bordures : la seconde espèce est le buis de bois qui s'élève bien plus haut, & a ses feuilles plus grandes que l'autre, ce qui le rend propre à former des palissades, de petites grottes & des haies, mais il lui faut beaucoup de tems pour acquérir un peu de hauteur.

(11) [*L'if se plaît dans les jardins, &c.*] Pline prétend que l'ombre de l'if est mortelle lorsqu'on dort ou qu'on mange dessous ; il ajoute que ses bayes causent la mort si on en mange, sur-tout en Espagne, & que chez les Gaulois le vin devenoit poison dans des tonneaux faits du bois de cet arbre : Rousseau a embelli cette opinion dans son Ode sur les détracteurs de l'antiquité ;

Cieux ! gardez vos eaux fécondes ,
 Pour le myrte aimé des Dieux ,
 Ne prodiguez plus vos ondes ,
 A cet if contagieux :
 Et vous enfans des nuages ,
 Vents , ministres des orages ,
 Venez , fiers tyrans du nord ,
 De vos brulantes froidures
 Sécher ces feuilles impures
 Dont l'ombre donne la mort.

(12) [*Et dont on couronne les Poètes, &c.*]
 Pline dit , que le laurier a été consacré à Apollon & aux Muses , parce qu'il y en avoit un bois sur le Mont Parnasse. Le laurier est la couronne des Poètes , ainsi que des Héros ; la gloire est également leur partage , mais ceux-ci vivent avant & après leur mort , au lieu que les Poètes pour la plûpart , même les bons , ne vivent que dans l'histoire.

(13) [*De l'acacia , &c.*] Il a été en vogue dans le dernier siècle , parce que c'est l'arbre qui croît le plus vîte , qui pousse le plus de bois , & qui fleurit le premier : on lui préfère le maronnier d'Inde , la tête de l'acacia étant sujette à se dégarnir.

(14) [*Dont les feuilles toujours agitées , &c.*] Elles tremblent toujours sans vent , parce qu'elles sont attachées à une longue queue mince & fort tendre. Pline cite une particularité du peuplier & de quelques autres arbres : *Mirum in primis id quod ulmo , tiliæque ,*

Et populo alba, Et salici evenit. Circumaguntur enim folia earum post solstitium, nec alio argumento certius intelligitur sidus confectum:
Si cela est, c'est une remarque curieuse dont il ne seroit pas aisé de donner la raison.

(15) [*Et qu'elle se pénètre des nitres de l'air nécessaires à toutes les productions, &c.*] M. Lemery, dans un mémoire inséré parmi ceux de l'Académie des Sciences année 1717, pag. 43. regarde le systême du nitre aérien comme un ancien préjugé qu'on a soutenu sans preuve : car, se demande M. Lemery, sous quelle forme le nitre de l'air peut-il y être contenu ? Sera-ce sous la forme de salpêtre ? mais sa pesanteur l'empêcheroit d'y être soutenu. Si c'est sous la forme d'esprit de nitre, l'air ne seroit pas bon à respirer, & la quantité d'acides qui entreroient perpétuellement dans les poumons, causeroit une toux continue. Quoiqu'on ne puisse nier, ajoute-t-il, qu'il n'y ait quelquefois dans l'air des exhalaisons nitreuses, toujours est-il certain, que si ces exhalaisons portent du nitre dans toute la masse de l'air, c'est infiniment au-dessus de la quantité qu'on est obligé d'y en supposer, pour les effets qu'il a plu de mettre sur le compte du nitre aérien. M. Lemery cite l'expérience de M. Mariotte, qui ayant choisi l'étage le plus élevé d'une maison pour y laisser à l'air pendant deux ans une portion de terre qui auparavant avoit été exactement dénitree, n'en put retirer ensuite aucun grain de nitre, mais il en retira beaucoup d'une portion de

la même terre qui avoit été portée à la cave.

Autre expérience. M. Lemery mit dans trois plats de terre, trois sortes de matières alkalines; savoir, de la chaux, du sel de tartre, & de la terre qui avoit été exactement dépouillée de son nitre, il plaça ces trois plats sur trois escabelles dans une espèce de rez-de-chauffée où le soleil ne donnoit point, & où l'air entroit librement de plusieurs côtés; endroit tel qu'il le falloit pour faire une bonne récolte de nitre, puisque les murailles & la terre du lieu étoient garnies d'une grande quantité de salpêtre. Ces trois matières sont demeurées pendant deux ans & plus, exposées à l'air sans donner aucune marque de nitre, mais elles en ont donné beaucoup lorsqu'elles ont été pénétrées des fucs ou des sels des matières animales, dans lesquelles M. Lemery a découvert qu'il y avoit beaucoup de nitre, comme on le peut voir dans les mémoires ci-devant cités, pag. 44. & suiv. & pag. 122. Ainsi, selon M. Lemery, ce n'est point l'air qui fournit aux terres le nitre qu'on en retire, mais bien les matières animales. Par ce terme, on entend le fumier & les parties quelconques de toute espèce d'animaux. Ce n'est point effectivement par son nitre, que l'air dispose les terres à produire: s'il en a, il est en trop petite quantité pour faire cet effet; les influences de l'air ne sont salutaires aux végétaux qu'à cause des portions huileuses & balzamiques dont cet élément est chargé.

(16) [*Ces cercles qui se forment, &c.*]

Il se forme chaque année un nouveau cercle au bois de l'arbre entre l'écorce & le tronc : & en coupant le tronc horizontalement , on voit souvent tous ces cercles très-bien figurés , & on les compte aisément principalement dans les chênes ; mais ces cercles ne sont pas également nourris , cela dépend de la fertilité de l'année ; car lorsqu'elle a été favorable à la végétation , le cercle a plus de volume. On remarque même que ces cercles ne sont pas tout à fait ronds , & qu'ils dégènerent un peu en ovale ; en sorte que la moëlle n'est jamais exactement au milieu : l'arbre est mieux nourri & les cercles sont plus épais du côté du midi , au contraire du côté du septentrion le tronc a moins profité & le rayon du centre à la circonférence y est le plus court de tous.

La raison de ces différences est que l'aspect du midi est bien plus favorable à la végétation que le nord : c'est pourquoi dans la Zone Torride où le soleil donne également de tous côtés les cercles du bois des arbres sont tous parfaitement ronds & exactement concentriques, comme on le remarque dans l'ébène qui y croît.

Au moyen de ces observations , il est aisé quand on se perd dans un bois de se retrouver en s'orientant : l'on peut aussi par le nombre des cercles du tronc savoir l'âge de l'arbre puisqu'il s'y forme un cercle chaque année tant que l'arbre augmente. Voyez la maison rustique.

(17) [*Comme l'enseignoit le Prince des*

Poëtes, &c.] Virgile dit qu'il faut faire l'inculcation dans le nœud même ou l'œil de l'arbre : il a suivi l'usage de son tems.

*Nam quæ se medio trudent de cortice gemma,
Et tenues rumpunt tunicas, angustus in ipso
Fit nodo sinus.*

L'usage moderne est d'élever l'écorce au-dessus ou au-dessous de l'œil dans l'endroit le plus uni, parce que ce n'est point le nœud du sauvageon, mais celui de la greffe qui travaille & fait un nouvel arbre. Voyez M. Pluche sur la greffe.

(18) [*Quand on greffe en approche, &c.*]
 » Cette manière de greffer, dit M. Pluche,
 » ne peut s'exécuter que sur deux arbres voi-
 » sins l'un de l'autre. On fend une branche ou
 » un tronc d'arbre dont on est mécontent pour
 » y faire entrer le bout d'une bonne branche
 » qui tienne encore à sa tige en couvrant la
 » plaie avec de la cire & du linge. On attend
 » un tems raisonnable pour être sûr que les
 » deux petites écorces sont incorporées & n'en
 » font plus qu'une : alors, on sévre la bonne
 » branche, c'est-à-dire, qu'on la coupe &
 » qu'on la prive de la sève qu'elle tiroit de sa
 » tige naturelle pour la laisser vivre de ce
 » qu'elle tire du sujet, sur lequel elle est
 » entrée : on retranche tout le bois de ce-
 » lui-ci pour tirer une nouvelle tête de la bran-
 » che greffée. Cette méthode n'est guères en
 » usage que pour les arbres encaissés, qu'on
 est

» est maître de rapprocher les uns des autres
» à volonté. «

(19) [*Ainsi le laurier, &c.*] M. Pluche dit que ce sont des monstres, plutôt que des merveilles, parce que n'y ayant dans ces sujets aucun suc convenable aux fruits qu'on en veut tirer, tout ce qu'on fait venir de la sorte est forcé & de mauvais suc.

Le même Auteur parle d'une nouvelle méthode de greffer, dont les Allemans & les Anglois ont commencé à faire usage, mais qui n'a pas encore pris faveur parmi nous : elle consiste à enter une belle branche de bon fruit sur un tronçon de racines : on choisit une des grosses racines d'un arbre qui ait de la conformité avec la nature de ce qu'on y veut greffer, on coupe cette racine en plusieurs morceaux, sur chacun desquels on met une greffe selon quelques-unes des opérations précédentes : quand un arbre est vigoureux, rien n'empêche de lui ôter une grosse racine qui peut fournir tout d'un coup vingt ou trente sujets : & si la pratique de greffer sur racine étoit suffisamment éprouvée, & d'un succès certain, on pourroit, en la suivant, planter tout d'abord la racine & la greffe dans l'endroit même où l'arbre doit demeurer : au lieu que dans les opérations précédentes, enter & transplanter sont presque toujours deux choses séparées par de longs intervalles.

(20) [*Elle prend comme Protée, &c.*] Dieu marin, fils de l'Océan & de Thétis, qui conduisoit les troupeaux de Neptune, &

qui avoit le pouvoir de prendre toutes les formes qu'il vouloit.

*Tum varia illudent species atque ora ferarum
Fuit enim subito, sus horridus atque tigris
Squamosusque Draco & fulvâ cervice leana
Aut acrem flamma sonitum dabit, &c.*

Virg. Georg. L. 4.

(21) [*Les mauves émollientes, &c.*]
Rouffleau dans une de ses Odes exprime la même pensée.

De la céleste rosée
La terre fertilisée,
Quand les frimats ont cessé
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore
Et les poisons de Circé.

(22) [*La mort vole à la destruction de tous les êtres, dont la nature a hâté la perfection, &c.*] Si cette observation est juste, que je tremble pour tes jours, charmante Eglé! toi sur qui la nature a versé de si bonne heure ses dons les plus rares & les plus flatteurs: toi qui joins à tous les agrémens désirables, le mérite de penser, de t'exprimer avec justesse & de t'occuper utilement, dans un âge où ton sexe ne connoît que l'art de la coquetterie, & ne veut lire que dans un miroir.

(23) [*Il cherche envain la tête altière:*

Éc.] Cela ressemble à certain passage de la Bible : *transivi & ecce non erat.*

(24) [*Et acquierent des perfections : Éc.]*
Les voyages ne perfectionnent pas tout le monde , on revient souvent chez soi avec des qualités de moins & des vices de plus. C'est ainsi que pense l'agréable Auteur de Ver-vert.

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lû qu'on perd à trop courir le monde ,
Très-rarement en devient-on meilleur.
Un fort errant ne conduit qu'à l'erreur ,
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares
Et conserver paisibles casaniers
Notre vertu dans nos propres foyers ,
Que parcourir bords lointains & barbares :
Sans quoi le cœur victime des dangers
Revient chargé de vices étrangers.

(25) [*Un arbre mal taillé , Éc.]* C'est à peu près la pensée d'Horace.

*Doctrina sed vim promovet insuam
Relique cultus pectora roborant
Utcumque defecere mores
Dedecorant bene nata culpa.*

Hor. Od. 3. L. 3.

(26) [*Où l'Orb après avoir roulé , Éc.]*
C'est une rivière qui prend sa source sur de hautes montagnes , & qui baigne les murs de Beziers.

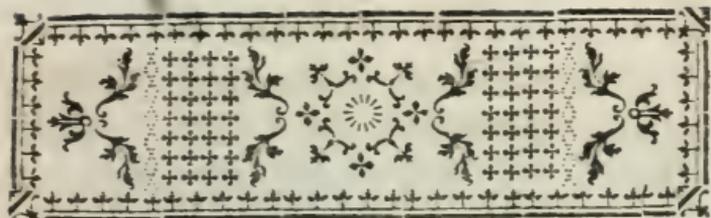
(27) [*Je ne voudrois, &c.*] Horace di-
soit précisément la même chose de son pere.

. *Longe mea discrepat istis*
Et vox & ratio : nam si natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere ad fastum quoscumque parentes
Oprætet sibi quisque ; meis contentus, honestos
Fascibus & sellis nolim mihi sumere.

Sat. 6. L. 1.

Cette tendresse filiale fait honneur à la mé-
moire du Pere Vanniere.





ÆCONOMIE RURALE.

LIVRE SIXIÈME.

*Causes des maladies des Arbres & moyens
d'y remédier.*



PARLONS maintenant des
maladies des arbres &
de la façon de les guérir :
comme les hommes &
les arbres , par le rap-
port qu'ils ont entr'eux , sont sujets
aux mêmes accidens , j'indiquerai les
causes de leurs maladies communes,
& les remédes qu'il convient d'y ap-
porter d'après ce que j'ai observé
chez les hommes. Leur forme est à
peu près semblable ; un arbre se sou-

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

Rapports
qui se trou-

**MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.**

vent entre les
hommes & les
arbres.

tient sur ses racines comme sur des pieds, son tronc lui tient lieu de corps, & ses rameaux étendus sont ses bras, le suc de la terre circule dans ses veines au lieu du sang, & cette source de vie se communique à toutes ses feuilles.

Lorsque de jeunes plants commencent à se parer de fleurs, & qu'ils peuvent à peine résister aux vents & aux intempéries de l'air; leur âge tendre & brillant donne tout à la fois de la crainte & de l'espérance.

Quoique le jardinier cultive un arbre dès ses premières années, il a cependant quelques égards pour la foiblesse de son âge, & ne lui fait pas effuyer des traitemens durs, à moins que son tronc ne soit fort, bien enraciné, & que les efforts de la sève n'avertissent de réprimer sa fougue avec la serpette, & d'affervir à des loix ses rameaux vagabonds; alors il les contient dans la plus exacte discipline, les force de se plier à sa volonté, de se courber en forme d'arcade, ou de couvrir un mur d'un beau tapis verd, selon la figu-

re qu'il veut leur donner par la taille.

Après que l'ardeur de leur jeunesse indocile est ralentie, vient l'âge mur où les arbres rapportent du fruit; ils se ressentent aussi de l'importune vieillesse qui les dépouille de leurs feuilles & ride leur écorce; ainsi qu'une longue maladie décolore les hommes, les rend maigres & les affoiblit, de même une triste maigreur s'empare du tronc des arbres quand ils sont malades, & leurs branches languissantes prennent bientôt une couleur pâle: ces maladies qui affectent les hommes & les arbres ont une même cause, & proviennent, ou d'un suc qui n'est pas assez substantiel, ou d'une nourriture trop abondante.

De même que parmi les hommes lorsque le sang bout dans les veines & s'extravase dans l'ardeur d'une fièvre brûlante, les maladies déchaînées font des ravages & des progrès rapides: ainsi dans les arbres leur sève impétueuse s'épanche hors des conduits par une

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

Mêmes
symptômes &
mêmes causes
des maladies.

**MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.**

Circulation
de la sève éga-
le à celle du
sang.

éruption subite, se putréfie & gâte les troncs où séjourne sa corruption : la tête de l'arbre se dessèche, ses bras s'affoiblissent, sa chevelure tombe, & tous les conduits de la sève étant bouchés, ses racines bienfaisantes ne lui portent plus de suc nourriciers. Car c'est par les racines que s'insinue le suc de la terre dans les plus petits canaux, & qu'il parvient jusqu'aux feuillages, après quoi retournant du haut de la cime il circule & se répand dans tous les rameaux : ainsi que le sang arrose & vivifie toutes les parties de l'homme.

Preuves de
cette circula-
tion.

Ne voit-on pas lorsqu'on a lié quelque branche avec de l'osier, comme la sève qui reflue, fait gonfler l'écorce; ne voit-on pas qu'un arbre reverdit & reprend aussitôt vigueur, pour peu que ses rameaux soient humectés par la pluie; & ne fait-on pas que certains reptiles le font mourrir par la communication de leur venin, quoique la piquure n'ait été faite qu'à une de ses branches.

Si vous voulez vous convaincre

de la circulation de la sève par une expérience très-facile ; arrachez de l'herbe avec ses racines , faites-en tremper une partie dans un vase rempli d'eau d'où elle tirera sa substance ; laissez l'autre partie hors du vase , vous verrez que tous les brins d'herbe recevront également de la nourriture par la circulation de la sève : de plus , s'il arrive qu'une rivière dans son cours découvre quelques racines d'arbres ; taillez-en une, & vous remarquerez avec surprise qu'elle poussera des feuilles & reverdira , quoiqu'elle ne reçoive de la terre d'autre nourriture que celle qui lui est transmise par les canaux où la sève descend des rameaux les plus élevés.

Dès que l'hiver commence à suspendre la circulation de la sève dans un arbre , ses feuilles tombent faute de nourriture , & ses rameaux engourdis par le froid , n'ont plus d'action ni de vigueur , jusqu'à ce que le printems rouvre leurs racines referrées , & que les sucs dont la terre a fait provision après la fonte des

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

Preuves de
la même cir-
culation ti-
rées de la Phy-
sique.

neiges, puissent se communiquer avec plus d'abondance & de liberté à tous les végétaux. C'est cette circulation qui fait reverdir la terre ; l'herbe des bleds monte plus sensiblement, les arbres reprennent vie, les sucs abondans qu'ils reçoivent les dédommagent de la faim qu'ils ont soufferte pendant l'hiver, un verd tendre peint leur feuillage renaissant, & ils poussent de jeunes rameaux qui donnent bientôt un épais ombrage. Je vais révéler les secrets de la nature, & enseigner comment la sève s'introduit dans les racines, pénètre jusqu'aux feuilles les plus élevées & reflue ensuite de la cime d'un arbre jusqu'à sa souche.

L'air embrasse, non-seulement toutes les régions supérieures à notre planète, mais s'étend encore dans les entrailles de la terre; il comprime par sa pesanteur tous les fluides & les force de s'élever par des conduits imperceptibles dès qu'ils trouvent un passage libre : ainsi qu'on voit jaillir le vin entre les doigts des pieds du vigneron, lorsqu'il foule le raisin, ou comme

la liqueur monte au haut d'un linge quoiqu'il n'y trempe que par une extrémité, ou de même que l'eau s'élève au sommet des plus hautes montagnes, & s'ouvre un passage à travers les rochers sur la cime desquels elle forme une source, ou de même encore qu'on voit l'eau monter dans un tube sans autre effort que la pression de l'air; de même la pesanteur de l'atmosphère contraint les suc d'entrer dans les veines des arbres: les feux concentrés que recèle la terre ouvrent ses pores, & les suc trouvant une issue dans les racines s'y glissent en obéissant à l'impulsion.

Ces suc cependant ne parviendroient pas jusqu'à la tête de l'arbre, s'il n'y avoit un ferment très-actif mélé avec la sève qui la fît monter & s'étendre au loin, & si les veines où elle circule (1) n'étoient munies de petites valvules faciles à se fermer, qui l'empêchent de sortir; c'est par ce moyen qu'elle se communique au tronc, aux rameaux & aux feuilles, & qu'elle prend une nouvelle route pour descendre à la souche d'où elle

**MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.**

remonte ensuite avec plus d'abondance par les mêmes voies après avoir réparé ses pertes en recevant de la terre une nouvelle provision de sucs.

Cette circulation divine, & ces sucs nourriciers qui renouvellent merveilleusement la vie, se manifestent aux yeux dans les veines du corps humain, & le fortifient de la même façon qu'ils servent à l'accroissement des arbres; car la nature toujours semblable à elle-même suit les voies les plus simples & observe la même marche pour la conservation des hommes, des plantes & des animaux.

Utilité de
l'eau pour la
végétation des
plantes,

Qui est-ce qui ne fera pas maintenant apporter remède aux maladies des arbres? Ils sont toujours sains, lorsque le terrain qu'ils occupent leur fournit la substance nécessaire, & que celle-ci ne trouve point d'obstacle à son passage; mais la sève ne sauroit se filtrer, à moins qu'une pluie féconde ne détrempe les sels de la terre; aussi les feuilles d'un jeune arbre se dessèchent, & il meurt bientôt s'il n'est desalteré par

la pluie : les grands arbres au contraire qui ont poussé de profondes racines trouvent les réservoirs d'eau qui sont cachés dans les entrailles de la terre & s'en abreuvent.

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

Il y a à l'extrémité de l'Amérique & près de la mer une (2) Ville qu'on appelle Lima & qui est située sous l'équateur. Lorsque le soleil l'éclaire perpendiculairement, il y règne des vents qui viennent tous les matins du côté de l'Océan, & qui rafraîchissent l'air : quand ces vents se sont calmés, les Aquilons succèdent le soir, ils soufflent d'un autre côté par une agréable alternative & portent avec eux le froid des fleuves & des montagnes couvertes de neige au-dessus desquelles ils roulent.

A Lima les
arbres don-
nent du fruit
au gré de ceux
qui arrosent.

Les habitans y jouissent d'un printemps éternel ; tous les jours de l'année s'y ressemblent. Le même arbre qui est stérile quand aucun ruisseau ne lui porte ses eaux bienfaisantes, produit des fleurs & des fruits au gré du laboureur qui l'arrose ; & quoique le ciel y soit toujours pur, & qu'il n'y tombe jamais de pluie,

**MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.**

les champs cependant toujours verds ne s'y ressentent point de la sécheresse; mais au lieu que nous nous fatiguons à puiser de l'eau dans nos puits pour arroser nos jardins, les habitans de Lima conduisent de l'eau dans leurs champs par différens canaux, & font mûrir leurs fruits dans le mois qu'ils veulent, ou ne les font venir qu'à la fin de l'année en différant d'humecter la terre.

Ainsi l'on voit en même-tems dans leurs jardins des poiriers en fleur, & d'autres poiriers courbés sous le poids du fruit; les pommes ne leur manquent en aucune saison; & tandis que le vigneron laboure un côté de sa vigne, ou en coupe les sarments trop allongés, il y cueille aussi du raisin d'un autre côté, & d'autre part la voit en fleur & en respire le parfum.

O trop heureux habitans à qui la terre dispense ses largesses selon la mesure de leurs desirs! ils jouissent du printems pendant l'été, ils ont un hiver sans froid, un air

toujours pur, & des terres fécondes fans pluie.

Ce climat si fertile en moissons & en fruits, & si riche en métaux, est encore plus abondant en génies rares & en caractères aimables : si tous les habitans ressembtent (3) à cet homme admirable qui a vû depuis peu, sans aucun interprète, les différens peuples de l'Europe dont il connoissoit & la langue & les mœurs, & qui, quoique voyageur en tant de contrées différentes, n'a été nul part étranger.

La séve trop abondante, que la pluie fait regorger, est très nuisible aux arbres : sa corruption pourrit les troncs, ou les défigure par différentes tumeurs.

Souvent un arbre qui a trop de séve s'en délivre lui-même. Son écorce se fend & ouvre un passage à ses sucs pernicieux, sur-tout au printems ; parce qu'alors la terre échauffée fait prendre aux racines plus de substance. C'est de la séve surabondante des arbres que proviennent la myrrhe, l'encens

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

La séve trop
abondante
gorge.

La myrrhe.
L'encens.

**MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.**

Les baumes.

Le mastic.

La manne.

La poix.

De la respi-
ration des
plantes.

Térébration
des arbres
pour en avoir
le suc.

qu'on brule dans les temples des Dieux, & ces précieux baumes qui découlent des forêts d'Arabie & qui enrichissent ses habitans; c'est par ce moyen que l'isle de Scio (4) tire le mastic en larmes, & que les bois de la Calabre donnent une rosée qui s'épaissit à l'air. Le peuple crédule assure qu'elle tombe du ciel & l'appelle manne céleste par remembrance de celle dont Dieu nourrit si lontems les Israélites errans dans les déserts.

Le Laboureur dépouille le Pin, afin que la poix coule plus abondamment de ses veines: l'hiver épaissit cette liqueur, qu'aucune écorce ne met plus à l'abri du froid; il ferme les issues par lesquelles l'air se communique aux arbres, & ôte au Pin la vie avec la respiration; car on n'ignore plus que les arbres, ainsi que les bêtes sauvages, les oiseaux & les poissons tiennent la vie de l'air, & la perdent en cessant de respirer.

La (5) térébration la plus sûre pour tirer le suc des arbres se fait en

en perçant le côté qui est exposé au midi. De même que le corps humain recouvre souvent la santé après la saignée, ainsi l'arbre se porte mieux quand on le délivre d'une sève surabondante qui lui étoit nuisible; bientôt après cette opération il ne se borne plus à donner un ombrage stérile, son fruit fait courber ses rameaux, & acquiert pour le goût un degré supérieur.

Servez-vous donc sans répugnance de la tarière pour percer vos arbres; faites une ouverture profonde au tronc, & de façon qu'elle aille toujours en montant, pour faciliter l'écoulement de la sève par le tuyau qu'on infère, & vous observerez de percer du côté qui regarde le midi, afin que la sève coule plus abondamment.

Vous tirerez par ce moyen des sucs utiles à la Médecine; celui d'orme est un spécifique contre les fièvres, celui de sureau guérit l'hydropisie; le suc de frêne diminue les douleurs de tête & des reins, il éclaircit & fortifie la vûe, guérit

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

Usage des
sucs d'arbres
dans la Méde-
cine.

la furdité & fert d'antidote contre le poison le plus mortel.

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

Le bois de frêne a aussi de grandes propriétés contre les flux de sang ou les cours de ventre ; ses feuilles guérissent les plaies, arrêtent les progrès du cancer, & empêchent le venin de la vipère de se répandre dans la masse du sang.

Il y a une telle antipathie entre le frêne & les serpens qu'ils fuyent jusqu'à son ombrage, & l'on a remarqué que si l'on en plaçoit un au milieu d'un cercle garni d'un côté de feuilles de frêne, & d'autre part de charbons ardens, il aimeroit mieux passer à travers le feu & s'enfuir à demi brulé.

La sève du chêne est un astringent qui arrête les pertes de sang ; celle de tilleul dégage les estomacs trop chargés. La gomme de prunier sauvage est excellente contre les démangeaisons de la peau. Le fuc de bouleau n'est pas moins utile pour bien des maladies, il guérit les chaleurs de foie & d'estomac, (6) & est souverain contre la pierre qui vient aux reins.

Les Anglois meilleurs physiciens que nous ont poussé leurs expériences jusqu'à faire des (7) punctions aux fleurs, & ils en recueillent des liqueurs bien plus efficaces que celles qui se distillent à l'alembic pour l'usage de la Médecine. Par ce moyen l'on fait à présent tirer des têtes du pavot, un suc plus propre que tous les autres à procurer un prompt sommeil.

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

Toutes les fois que la sève trop abondante nuit aux arbres, on la fait couler par le moyen des coins qu'on enfonce dans le tronc; mais de même qu'il est plus prudent à un malade de s'abstenir des mets qui pourroient l'incommoder, que d'être obligé de prendre des vomitifs pour s'en délivrer: ainsi il est plus à propos de retrancher aux arbres quelques racines, & de les contenir dans une sorte d'abstinence, que de les percer pour faire couler la sève qui les endommage.

Quand un arbre donne peu de fruit, & que cette modicité n'est compensée que par beaucoup de feuilles inutiles & par

Il faut couper les petites racines d'un arbre trop féveux.

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

de belles branches qu'il étend avec faste, il convient de retrancher quelques racines à la souche & de soustraire au tronc les fucs nourriciers. Ainsi lorsque le luxe, l'oïfiveté & l'opulence ont corrompu la pureté des mœurs, & que Dieu daigne rappeler à lui les pécheurs du sein de la licence: l'on commence par supprimer les richesses comme l'aliment des vices & comme la racine d'où dérivent tous les maux, après quoi l'on conduit les ames dans la voie du salut, pour leur faire produire des fruits dignes d'éloge & d'admiration.

Si au contraire un arbre languit, & que ses rameaux se dessèchent; si sa tête devient chauve, & que ses feuilles tombent avant la saison, par le peu de nourriture qui leur parvient; c'est dans les racines qu'est le siège du mal, c'est un suc trop épais qui les gonfle, qui remplit les veines & qui empêche la communication de la sève: répandez autour de la souche de la fiente de pigeon pour rouvrir les voies aux

Les arbres languissans se rétablissent avec de la fiente de pigeon.

sucs nourriciers, & rendre aux rameaux leurs feuillages & leur verdure.

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

Avec du vin.

Mais il n'y a point de meilleur remède que le vin. Comme l'eau fait l'arrosement ordinaire des arbres, on leur rend la vie, fussent-ils à l'extrémité, si au lieu de cette liqueur froide on substitue le jus de la treille; le plane sur-tout, dès-qu'il est malade de langueur, rétablit en peu de tems ses forces & reprend les agréments de son ombrage, aussitôt que Bacchus vient le fortifier.

Si quelque œconome pense que le vin est une liqueur trop précieuse pour les arbres, il peut quand ils sont malades les humecter avec l'écume des olivés pressées; mais s'il veut employer le plus souverain des remèdes, qu'à la ville comme à la campagne il fasse amasser toutes les ordures & les choses de rebut qui peuvent receler quelques sels utiles, comme les vieilles semelles, les rognures de corne qu'enlevent les maréchaux en ferrant les chevaux, des os concassés, des plu-

La meilleure
médecine
est on puisse
faire usage
quand les ar-
bres sont ma-
lades.

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMEDIER.

mes, des peaux de bêtes écorchées, de la fiente de pigeon & de la cendre de romarin, qu'on mette ensemble ces différentes choses dans de grandes cuves avec de l'eau de pluie & qu'on les y tienne lontems en macération. Ces ordures ainsi infusées composent un breuvage salutaire pour les arbres malades, qui fait même pousser l'herbe & donne plus d'éclat aux fleurs. A peine le jardinier pourra-t'il reconnoître ses oignons qui auparavant avoient la tête enflée & difforme, ainsi que son ail & ses autres légumes, après qu'il les aura arrosés avec cette liqueur chargée de nitre; c'est ce sel qui fait toute la vertu de la terre; elle ne peut en avoir trop, la quantité n'en est jamais nuisible; l'on doit lui restituer par les amendemens, celui qu'elle a perdu par ses productions, & selon moi l'art d'améliorer une terre est l'essentiel de l'agriculture. Quelquefois la nature prend plaisir à se jouer dans les arbres par les différens coloris, & par le mélange du rouge & du blanc

dont elle peint les fruits. Il vous fera facile d'imiter ces jeux, (8) si vous mêlez au printems des fucs de différente couleur avec les eaux qui arroseront vos arbres, & vos pommes prendront la douceur du miel, si vous en infusez dans le tronc de l'arbre; fendez donc sans crainte un pommier, ôtez la moële qui se trouve dans le cœur de l'arbre; substituez-y des fucs préparés & du miel, frottez & couvrez l'ouverture avec de la fiente de vache, & liez l'arbre avec un lien bien doux, de peur que la rigueur du froid, ou que l'ardeur du soleil n'empire la plaie; ces jeux n'incommodent point les jeunes plants, ils les souffrent volontiers, mais un vieux tronc ne s'y préteroit pas, il s'en trouveroit offensé.

Ces jeux de l'art réussissent sur le tilleul, car cet arbre dans sa jeunesse est d'une merveilleuse docilité; si vous lui donnez la forme d'une arcade & que vous abaissiez jusqu'à terre sa tête courbée, vous admirerez ses rameaux pousser en

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMEDIER.

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMEDIER.

terre & faire les fonctions de ses racines : quand les nouvelles ont pris pied, on arrache les vieilles ; ainsi la tige de cet arbre renversée sens - dessus-dessous, est forcée de pousser en l'air par les pieds qui sont élevés au lieu de la tête, ses rameaux dont le sort est changé rampent sous la terre & envoient à la foughe & au corps de l'arbre la nourriture qu'ils en recevoient dans leurs premières années. La foughe au contraire par un miracle de l'art produit des feuilles & des fleurs, & après avoir servi dans la terre de pâture aux vers, se voit caressée par l'abeille qui bourdonne agréablement autour de ses rameaux fleuris.

Ainsi les hommes éprouvent souvent les (9) jeux cruels de la fortune, qui transportant ses honneurs à d'autres favoris, terrasse les têtes les plus superbes, & par contraste élève du sein de la poussière au faîte de la gloire les plus vils mortels ; mais quoiqu'ils semblent toucher les astres par leur élévation, & que leur éclat

éclat fastueux efface celui de tout le monde ; les taches qui leur restent de leur première origine fournissent matière à la raillerie : ce sont des acteurs comiques , (10) qui pour avoir chauffé le cothurne , font rire à leurs dépens : cependant on se couvre de leur protection & l'on porte le culte jusqu'à l'idolâtrie pour une fouche ignoble , parée des dépouilles du peuple.

**MALALIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.**

Détaillerai-je tous les accidens auxquels un arbre est exposé ! tantôt il est battu par la grêle , tantôt la gelée le fait mourir , & tantôt la mousse le consume ; la grêle par ses coups fait couler la sève & cause à l'arbre des tumeurs qui le deshonnent & l'empêchent de porter aucun fruit , à moins que le jardinier ne coupe tous les rameaux offensés , afin que le tronc reverdisse & pousse de nouvelles branches.

Différens accidens qui endommagent les arbres.

La grêle cause moins de dommage à l'arbre , s'il est tombé récemment de la pluie , parce qu'alors l'écorce mouillée & glissante pare & amortit les coups ; (11)

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

tant il est important de favoir en tout céder à la fureur, & de ne pas opposer la force aux transports.

Mais un arbre est menacé du plus funeste accident lorsqu'un froid excessif vient à succéder à la pluie ; l'eau se gele sous l'écorce & rompt par sa dureté les tendres fibres des arbres, de la même manière que le froid fait fendre un vase d'argile en mille endroits.

La rigueur de l'hiver peut aller au point que le froid pénètre jusqu'au cœur d'un arbre, en épaisfisse la sève & empêche la circulation ; c'est un hiver * semblable qui a porté la désolation dans nos champs & qui a fait périr tous les noyers & les oliviers. A peine le chêne a-t'il pû résister à sa violence.

Si l'hiver est modéré, les feuilles tombent à la vérité, mais la terre bienfaisante préserve les racines de la gelée & abandonne vo-

* Le grand hiver de l'année 1709.

lontiers aux aquilons furieux les feuilles & leur ombrage, ornemens inutiles en hiver & que les zéphirs rameneront avec le printems.

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMEDIER.

Lorsque de trop grandes chaleurs durcissent & desséchent la terre, ses sucs diminués ne sont pas une nourriture suffisante pour les arbres; la maigreur s'empare de leurs rameaux exténués, & à voir leurs feuilles couvrir la terre, on jure-
roit que le mois de Décembre est déjà passé, & qu'il a dépouillé les forêts.

Les grandes
chaleurs.

Heureux les peuples qui habitent sous l'équateur, à qui le soleil donne constamment des jours égaux aux nuits pour la durée, & qui pendant toute l'année voyent leurs arbres parés d'un verd feuillage! Peut-être aussi l'habitude diminue-t'elle le plaisir de ce beau spectacle; on aimeroit peut-être mieux l'alternative de nos arbres qui, après s'être dépouillés de leur parure, reprennent au printems leur feuillage, pour donner de l'ombre dans une saison qui fait trouver la fraîcheur agréable.

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

La pourri-
ture.

Si la pourriture attaque un arbre sur ses vieux jours, il n'y a que le vent & le soleil qui puissent le guérir; il faut leur montrer sa plaie, & faire à son tronc une large ouverture, afin que le soleil & le grand air pénétrant plus avant consolident les parties gâtées & empêchent la contagion de se communiquer au loin & de gagner les rameaux les plus élevés.

Divers acci-
dens auxquels
sont sujets les
jeunes plants.

Les jeunes plants sont aussi en naissant sujets à des maladies fort dangereuses, soit qu'ils ayent essuyé un été trop sec, un froid trop vif, ou des pluies trop abondantes. Souvent la main cruelle du voyageur secoue violemment leur tige délicate, ou bien le fossyeur & même la taupe déchauffent leurs racines, & si leur tige n'est garnie d'un fagot d'épine, la chèvre broute leur écorce, & les fait mourir.

Une fertilité prématurée dans les jeunes poiriers leur cause plus de dommage que tout autre accident; car autant qu'on voit de fleurs sur les branches, autant sont-ce de

symptomes de maladies, & autant de présages d'une mort assurée.

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMEDIER.

Quand les feuilles jaunissent, quoique l'écorce reste verte, il faut chercher dans la terre la cause du mal, découvrir les racines & les nétoyer; mais lorsque l'écorce est sèche & commence à noircir, il n'y a presque plus de remède.

Si le microscope n'est point trompeur, la moisissure n'est autre chose qu'une sorte de champignon qui s'insinue dans les veines des arbres, & dont la corruption ronge les branches, & les fait mourir; mais pour la mouffe elle intercepte leur sève, à moins qu'on ne la ratifse avec le fer lorsque leur écorce a été amollie & humectée par la pluie.

Causes diverses des maladies des arbres.
La moisissure.

La mouffe.

Le lierre, comme une chaîne, entoure le tronc des arbres & ose mêler à leurs fruits les plus élevés ses graines désagréables. Dès qu'il commence à s'étendre & à monter sur l'écorce du tronc, il faut l'arracher avant qu'il attache ses crochets au haut des arbres, & qu'engraissé

Le lierre.

de leur substance, il (12) les étouffe par ses embrassemens.

**MALADIES
DES ARBRES
MOYENS D'Y
REMÉDIER**

Les chenil-
les.

Les chenilles filent une bourre tenace, qui sert de berceau & d'enveloppe à leurs œufs, & répandent sur les feuilles une liqueur mortelle qui les brûle : défaites-vous de ces insectes après qu'il est tombé de la pluie ; cette opération n'est pas alors difficile, car la fraîcheur les rassemble en un peloton. Vous écarterez les fourmis, si vous frotez l'écorce de l'arbre qui en est maltraité, avec de la lie de vin, ou de fort vinaigre.

Les four-
mis.

Les vers.

Souvent les vers naissent dans un arbre, ou bien y pratiquent un chemin peu - à - peu jusqu'à sa moëlle, & y font un dégât considérable, si l'on n'a soin de retrancher les branches qui en sont infectées avant que les autres rameaux s'en ressentent.

Le Pivert
creuse son nid
dans le tronc
des arbres.

Tous les autres oiseaux suspendent leur nid au haut des arbres ; le seul pivert avec son bec perce le chêne le plus dur, le creuse

& s'y loge ; dressez-lui des embouches lorsqu'il construit sa maison , & que l'arbre gémit de ses coups de bec qu'il fait entendre au loin.

MALADIES
DES ARBRES ;
MOYENS D'Y
REMEDIER.

Un voleur étant un jour caché dans une forêt , examina la manœuvre de cet oiseau , & quand le nid fut fait , cet homme méchant par état & capable de tout , ferma l'entrée étroite de ce nid avec un fer qu'il y enfonça , & se fit un plaisir de voir le pivert revenu s'attacher contre l'arbre , se désoler des murmures de ses petits enfermés , auxquels il répond par ses cris perçans.

O puissante nature ! ô providence admirable ! l'oiseau vole de tout côté dans la forêt , & apporte une plante merveilleuse pour ses effets , au moyen de laquelle il fait sortir le fer , & rentre dans son nid : le voleur étonné de la propriété de cette plante avec laquelle le pivert avoit sauvé la vie à ses petits , se rappella son métier , & se proposa bien d'en faire usage (13) pour faire sauter sans bruit les clous &

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

les ferrures qui font la fureté des portes contre les attaques de fes semblables.

Souvent on voit par un caprice de la nature, non par un effet de l'art, un arbre parasite s'élever sur un autre arbre, soit qu'un oiseau perché sur une branche ait parmi ses ordures laissé tomber quelque graine sur l'écorce tendre d'un arbre, & que celui-ci ait permis à cette graine de prendre racine sur sa tige, & une partie de la sève pour sa nourriture, à peu près comme l'on voit des giroflées jaunes pousser sur les murs, & des plantes communes croître sur le haut d'une vieille tour, où le vent a porté leurs graines; soit que par une qualité vicieuse des fibres de l'arbre, la sève produise quelques branches qui dégèrent & font d'un verd différent, production monstrueuse qui pourtant nous a été utile, puisqu'elle a enseigné aux jardiniers l'opération de la greffe.

(14) C'est ainsi que le chêne porte le gui, dont les feuilles font

fort différentes des fiennes. Les Gaulois n'avoient rien autrefois de plus sacré que l'arbre qui le portoit; & quoique ceux qui en avoient coupé dans les bois & qui en avoient apporté dans leur maison, ne craignissent plus pour eux, ni pour leurs troupeaux, l'effet d'aucun poison, ni la fureur des vents pour leurs moissons; cependant après avoir coupé ces rameaux sacrés, suivant la coutume de leurs ancêtres, ils les faisoient placer par les Druides dans leurs temples pour le service du public; c'est pourquoi au jour consacré, lorsque la lune avoit montré six fois son croissant, la noblesse & le peuple, les hommes & les femmes alloient dans les bois & sur les montagnes, où leur religion les appelloit, & l'on coupoit le gui sacré avec une serpe d'or, car il n'étoit pas permis de toucher à ce bois respectable avec le fer; le Prêtre après avoir reçu dans la robe blanche dont il étoit revêtu, le précieux rameau au grand applaudissement du peuple,

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

Superstition
des anciens
Gaulois,

**MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.**

Piété de la
Gaule chré-
tienne.

immoloit des bœufs sous le chêne même, & oſoit quelquefois teindre ſon couteau du ſang humain.

Pardonnez-leur, grand Dieu! & que leur poſtérité que vous avez fait naître dans des ſiècles plus éclairés & plus ſages n'expie pas leur crime. Si la Gaule autrefois livrée au culte des faux dieux a pû, au mépris de vos ſaintes loix, commettre d'auffi grandes impiétés, il n'eſt point de nation maintenant qui ait plus en horreur les cérémonies payennes & qui vous ſerve mieux; car les François n'ont jamais combattu avec plus de courage pour la défenſe de leur pays & de la couronne, que pour la conſervation de vos autels.

(13) C'eſt de nous que les Pontifes Romains tiennent aujourd'hui en ſouveraineté l'étendue de leur domination, & le droit de donner des loix à pluſieurs villes d'Italie, où ils n'étoient autrefois obéis qu'en matière de religion. Nous avons changé leur houlette en un ſceptre d'or, afin que le paſteur à qui le

soin du troupeau de Dieu a été confié, fût décoré des marques de la souveraineté.

Que dirai-je de nos anciens triomphes & des mers que nous avons traversées, lorsqu'autrefois les François alloient avec leurs Rois prodigues de leur auguste sang, porter leurs armes & (16) leurs croix victorieuses dans les villes de la Palestine.

Nous avons encore pour la religion le même zèle qu'avoient autrefois nos ancêtres. Louis le Grand porte ses vûes pour la propagation de la foi, jusqu'à l'extrémité de l'Orient; & plus d'une fois déjà nos vaisseaux ont parcouru le vaste océan & fait le tour du monde avec les pieuses milices de Jesus-Christ, non pour y soumettre les peuples aux fleurs de lis, mais pour leur présenter *la Croix*, gage précieux du salut: pour élever des temples à Dieu, & non des fortifications au nom de Louis, pour faire part des trésors célestes aux nouveaux sujets de Jesus-Christ, & non pour

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

Soins de
Louis le
Grand pour
la propaga-
tion de la re-
ligion chré-
tienne, & l'ex-
tinction de
l'hérésie.

**MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.**

rappporter des richesses qui font aller jusqu'à l'extrémité de la Chine les autres vaisseaux.

C'est vous, grand Prince, qui avez extirpé l'hérésie, qui avez banni de la France les dogmes des novateurs, & qui par vos coups avez forcé les furies de replonger leurs têtes impies dans les enfers d'où elles avoient osé fortir pour infecter nos climats. Nos ayeux s'étoient imaginé qu'il falloit une longue suite de Rois & plusieurs siècles pour abolir ce culte criminel, & croioient s'être assez couverts de gloire, quand ils avoient pu regagner à Dieu les habitans d'une seule ville, & y relever ses autels. Louis parle, à sa voix tombent tous les temples consacrés à d'abominables mystères, & l'on ne met pas plus de jours à les raser, que l'artificieuse & rebelle hérésie n'avoit employé d'années pour détacher les citoyens de la religion de leurs peres.

Aujourd'hui réunis, nous n'avons qu'une même foi & qu'un même cul-

te ; la France n'a plus les mêmes sujets de crainte qu'elle eut autrefois lorsque ses sujets armés les uns contre les autres touchèrent au moment de leur destruction ; l'hérésie expirante exhale ses dernières fureurs , & montrant avec plaisir du haut des Cevenes les toits encore fumans , les temples en proie à des flammes sacrilèges , des cadavres horriblement déchirés , des genres de mort qui tuent mille fois pour une , des supplices recherchés , inconnus même aux Tyrans de l'antiquité ; elle se console elle-même de sa douleur , & par ce cruel spectacle rappelle aux François qu'elle a enfin abandonné un souvenir utile mais lamentable des maux qu'ils ont soufferts.

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.



REMARQUES

Sur le fixième Livre.

ON a vû dans ce livre les maladies des arbres, les causes & les remèdes de ces maladies, & les rapports qu'il y a entre les hommes & les arbres ; l'Auteur essaye de prouver que la circulation de la sève se fait chez les uns comme la circulation du sang chez les autres ; il renouvelle la méthode de tirer par la térébration des arbres, des sucres qui seroient très-utiles à la Médecine ; viennent ensuite les moyens de corriger le goût & de changer la couleur des fruits, après quoi le Poète détaille les différens accidens qui surviennent aux arbres & les remèdes qu'il convient d'employer. Le Guy qui vient par excroissance sur le chêne, fournit au Pere Vanniere l'occasion de décrire le respect des Gaulois pour cet arbruste, leur manière de le cueillir & leur superstition à cet égard ; il passe delà à l'éloge des François, qui au lieu de ce culte superstitieux de leurs ancêtres, reconnoissent le vrai Dieu & vivent dans le Christianisme : cet éloge amène celui de Louis XIV. au sujet de la propagation de la foi & de l'extinction de l'hérésie.

(1) [*N'étoient munies de petites valvules,*

Éc.] Ces valvules sont imaginaires , on ne les trouve point , & la sève va librement de haut en bas , comme de bas en haut.

(2) [*Une ville qu'on appelle Lima , Éc.]* C'est la Capitale du Pérou dans l'Amérique méridionale : il y règne un printems perpétuel , & tout ce qu'en dit le Pere Vanniere , est exactement vrai ; mais il ne parle point des tremblemens de terre qui y sont fréquens & terribles , & qui ont enfin renversé cette ville de fond en comble : la nouvelle ville est bâtie auprès des ruines de l'ancienne : ces tremblemens n'en font point un séjour agréable , quelque beau qu'y soit le ciel.

(3) [*Acet homme admirable , Éc.]* L'Auteur parle de Dom Joseph Pardo de Figueroa , Gentilhomme de Lima , versé dans toutes les sciences , & Commandant des troupes du Mexique.

(4) [*Tire le mastic en larmes , Éc.]* C'est une sorte de gomme qui coule d'un arbre qu'on appelle lentisque.

(5) [*La térébration la plus sûre , Éc.]* C'est la manière de tirer les suc des arbres. La térébration se fait en perçant le tronc d'un arbre avec une tarière à l'approche du printems quand la sève commence à monter ; elle a été inconnue aux anciens , & nous la tenons des Anglois. La térébration , dit le Chancelier Bacon , est une espèce de saignée qui délivre les arbres d'une réplétion de suc qui nuit à leur fécondité. On a bien enchéri sur les vûes de M. Bacon. On a trouvé que les

MALADIES
DES ARBRES,
MOYENS D'Y
REMÉDIER.

fucs tirés par la térébration étoient d'une grande utilité dans la Médecine. Voici l'ordre qu'il faut garder selon le Docteur Torge.

» Il y a, dit-il, différentes manières de tirer le suc d'un arbre pour en avoir beaucoup :

» il ne suffit pas d'entamer l'arbre légèrement avec un couteau, il faut percer le tronc du côté du midi, passer au-delà de la moëlle, & ne s'arrêter qu'à un pouce près de l'écorce qui est du côté du septentrion ; on doit conduire la tarière de façon que le trou aille toujours en montant afin de donner lieu à l'écoulement de la sève : le trou doit être fait proche de la terre ; 1°. pour ne point gâter le tronc de l'arbre ; 2°. afin qu'il ne soit point besoin d'un long tuyau pour conduire la sève dans le vaisseau qui doit la recevoir. « La térébration se fait avec plus de succès à midi dans la chaleur du jour, parce que les fucs sont plus en mouvement. La chaleur fait monter la sève, c'est un alambic fait des mains de la nature, les alambics artificiels n'en sont que des copies.

(6) [*Et est souverain contre la pierre, &c.*]

Il y a bien à rabattre de toutes ces prétendues propriétés : ces fucs ont des vertus, sans doute, mais on les a exagérées. D'ailleurs, quelque dépuracion que l'on en fasse, ils ne peuvent se garder aussi long-tems à beaucoup près que les eaux des plantes qu'on tire au feu par la distillation : aussi a-t-on abandonné l'usage de ces fucs, quoique plus naturels & plus efficaces.

(7)

(7) [*Jusqu'à faire des punctions aux fleurs , &c.*] Le Docteur Harvejus est descendu de la térébration des arbres à la punction des plantes, il a trouvé le secret de tirer des têtes de pavot l'*Opium* le plus pur qui fut jamais. On commence par exposer au soleil durant quelques heures les plantes entières , ensuite on en pique les têtes , & en peu de tems on en tire plein une tasse de suc de pavot qui est l'*Opium* véritable & qu'on ne sauroit assez payer. Ceux qui savent en quel état l'*Opium* vient de la Grèce ou de l'Égypte, estimeroyent infiniment celui du Docteur Hervejus. Il est certain que le bon *Opium* ne vient point jusqu'à nous , que les étrangers qui le tirent des têtes de pavot le gardent pour leur usage, & qu'ils ne nous envoient que le *meconium* qui n'est qu'un suc tiré par expression , & qu'ils font épaisir pour en faciliter le transport. Le *meconium* est beaucoup inférieur en activité à l'*Opium* , mais d'ailleurs , il est mêlé de beaucoup de parties hétérogènes & impures. C'est pour cela que les Chymistes en font un extrait qu'ils appellent *laudanum* : Voyez M. Charras dans sa pharmacopée. Ce que je viens de dire de la térébration & de la punction est tiré en partie des curiosités de la nature par l'Abbé de Vallemont. Le mot térébration vient de *terebra* qui signifie tarière.

(8) [*Si vous mêlez au printems des sucs , &c.*] Ce sont des contes de jardiniers auxquels l'Abbé de Vallemont dans le livre que je viens de citer , a donné mal à propos un air de vé-

rité. Les nouveaux fleuristes y donnent à plein collier, ils font des épreuves réitérées ; & lorsqu'ils se sont convaincus à leurs dépens , que c'est une duperie , ils enseignent aux autres ces prétendus secrets pour perpétuer les dupes.

(9) [*Les jeux cruels de la fortune , &c.*] Cette pensée est imitée d'Horace, elle se trouve dans deux Odes différentes.

Valet ima summis

Mutare , & insignem attenuat Deus ,

Obscura promens : hinc apicem rapax

Fortuna cum stridore acuto

Sustulit ; hinc possuisse gaudet.

L. 1. Od. 34.

Et dans l'Ode 29. Livre 3.

Fortuna sevo lata negotio, &

Ludum insolentem ludere pertinax ,

Transmutat incertos honores ,

Nunc mihi nunc aliis benigna.

(10) [*Qui pour avoir chaussé le cothurne , &c.*] Cette chaussure est affectée à la Tragédie : aussi un acteur qui joue ordinairement dans le bas comique , est-il ridicule quand il s'avise de chauffer le cothurne. Feu Poisson , Comédien, & le dernier mort, jouoit quelquefois au carnaval le rôle de Mithridate dans la Tragédie qui porte ce nom , & l'on y rioit plus qu'à la Comédie la plus divertissante.

(11) [*Tant il est important , &c.*] Salomon disoit aussi :

Responsio mollis frangi iram.

L. Prov.

(12) [*Il les étouffe par ses embrassemens , &c.*] Néron dit dans Britannicus.

J'embrasse mon rival , mais c'est pour l'étouffer.

(13) [*Pour faire sauter sans bruit les clous ; &c.*] Ce sont des contes de ma mere l'oye & de peau d'ane. Mais les Poëtes ont droit d'adopter toutes les Fables qui leur fournissent des descriptions & des images agréables. Je ne crois pas que la nature produise pareille plante : s'il en est une , nous sommes fort heureux qu'elle ne soit point connue : il y a déjà assez de voleurs & de plantes ruineuses , comme le tabac , le café , &c.

(14) [*C'est ainsi que le chêne porte le guy , &c.*] C'est une excroissance d'arbre ou plante qui ne se trouve jamais sur la terre & qui naît sur le chêne & quelques autres arbres. Ses fruits naissent trois à trois disposés en triangle dans l'extrémité des rameaux , ce sont des bayes ovales semblables à une petite perle remplies d'une semence plate , de la figure d'un cœur , couverte d'une membrane argentée , très-délicate , enveloppée de glu. Ces fruits naissent sur des branches différentes de celles qui portent les fleurs. Les grives sont fort friandes des bayes du guy , elles les avalent & les vident ensuite sur les branches des arbres où elles se perchent , par ce moyen elles

donnent lieu à une nouvelle production du guy ; mais en écrasant ces bayes avec leurs pattes ou avec leur bec , elles en font sortir la glu avec laquelle elles s'attachent aux branches ; ce qui a fait dire à Plaute : *ipsa sibi avis mortem cacat*. Virgile ne croyoit pas que le guy vînt de sa propre graine.

*Quale solet silvis brumali frigore viscum ,
Fronde virere novâ quam non sua seminat arbor.*

Æneid. L. 6.

M. Rai est de la même opinion dans son histoire des plantes , mais l'expérience l'emporte sur l'autorité.

Chez les Gaulois , les Druides alloient anciennement au mois de Décembre qu'ils appelloient sacré , cueillir le guy du chêne en grande cérémonie : cela se faisoit avec beaucoup de solemnité. Les devins marchaient les premiers entonnant des cantiques & des hymnes en l'honneur de leurs divinités. Ensuite venoit un héraut le caducée en main ; après lui suivoient trois Druides de front portant les choses nécessaires pour le sacrifice. Enfin paroissoit le Chef ou le Prince des Druides accompagné de tout le peuple : le chef des Druides montoit sur le chêne & coupoit le guy avec une serpe d'or , les autres Druides le recevoient , & au premier jour de l'an on le distribuoit au peuple , comme une chose sainte après l'avoir béni & consacré.

(15) [*C'est de nous que les Pontifes Romains*

tiennent aujourd'hui en souveraineté, &c.]

L'Exarcat de Navenne fut donné à l'Eglise Romaine , par Pepin & par Charlemagne. Mais en donnant le Domaine utile, ils se réservèrent la souveraineté, & la laissèrent perdre par la suite. On trouvera à ce sujet beaucoup de lumière dans l'Histoire Civile de Naples , par Giannone, quelque peu dans l'origine de la grandeur Romaine par l'Abbé de Vertor.

(16) [*Et leurs croix victorieuses, &c.]*

Dans le tems des croisades tous les croisés portoient une croix sur leur habit ou sur leurs armes.

Fin du Tome premier.

A P P R O B A T I O N.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *La Metairie, ou Economie Rurale; Poëme traduit du Latin du Pere Vanniere, avec des remarques*; & il m'a paru que cette traduction répondoit au mérite de l'original. Fait à Paris le 10 Novembre 1755.

PHILIPPE DE PRETOT.

P R I V I L È G E.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI de France & de Navarre; A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur ESTIENNE, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *La Metairie, Poëme traduit du Latin du Pere Vanniere* : s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems

de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes ; Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposé ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris & l'autre tiers audit Exposé ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelle ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contrescel des Présentes ; que l'impétrant se conformera en tout aux réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Biblio-

chéque publique , un dans celle de notre Château du Louvre , un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON , & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier , Gardes-Sceaux de France le sieur DE MACHAULT , Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement , sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage , soit tenue pour dûement signifiée , & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Secrétaires , foi soit ajoutée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis , de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires , sans demander autre permission , & nonobstant clameur de Haro , Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le trente - unième jour du mois de Janvier , l'an de grace mil sept cens cinquante six , & de notre Regne le quarante-tre-unième. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre 14. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 22. fol. 21. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 19 Mars 1756.

C. A. JOMBERT , Adjoint.

FAUTES A CORRIGER
dans le premier Volume.

P R E F A C E.

P Age 17. ligne 4. Poétiques. *lisez* Poétique.
P. 34. l. 5. Œuvres d'Homère, *lis.* d'Horace.

ŒCONOMIE RURALE.

P. 38. l. 27. ou faites-le amener, *lis.* ou le faites amener.

P. 48. l. 21. un peu plus élevé, ôtez plus.

P. 49. l. 17. graines mauvaises, *lis.* mauvaises graines.

P. 53. l. 23. s'occupent, *lis.* s'occuper.

P. 59. l. 27. donc un ingrat, ôtez donc.

P. 99. l. 18. dans la crainte. Que la, *lisez* dans la crainte que la.

P. 110. l. 3. comme en ville, *lis.* comme à la ville.

P. 112. l. 3. dépende, *lis.* dépendent.

P. 113. l. 15. *supprimez* de la Ville.

P. 114. l. 22. *supprimez* plus souvent.

P. 116. l. 1. s'il craignoit, *lis.* s'il croyoit.

P. 139. l. 4. *supprimez* &.

Ibid. l. 6. Enfans. Après quoi, *lis.* Enfans, après quoi.

Ibid. l. 15. *supprimez* car.

P. 143. l. 20. de *concetti*, *lis.* du *concetti*.

P. 156. l. 24. quand il, *lis.* lorsqu'il.

P. 162. l. 24. *supprimez* car.

P. 165. l. 11. *supprimez* car.

P. 167. l. 26. on a encore, *lis.* il a encore.

- P. 189. l. 20. *Pellite*, *lis. pellito.*
- P. 193. l. 8. Alpes Italiennes, *lis. Alpes Ju-
liennes.*
- Ibid.* l. 25. m'a parue, *lis. m'a paru.*
- P. 196. l. 3. *ferret*, *lis. fervet.*
- P. 203. l. 2. museau. Ses rivaux, *lis. museau,
ses rivaux.*
- P. 205. l. 25. & dont les cris menaçans suffi-
sent pour épouvanter, *lis. par les cris me-
naçans dont il épouvantera.*
- P. 213. l. 20. discotes, *lis. discords.*
- P. 214. l. 24. Illustré, *lis. Illustre.*
- P. 225. l. 26. les lacs, *lis. le lac.*
- P. 238. l. 17. exercé, *lis. exercée.*
- P. 296. l. 24. celles, *lis. celle.*
- P. 309. l. 24. au-dessus, *lis. au-dessous.*
- P. 312. l. 28. entrée, *lis. entée.*
- P. 327. l. 14. nulpart, *lis. nulle part.*
- P. 329. l. 15. & de façon, *ôtez &.*
- Ibid.* l. 18. & vous observerez, *lis. & obser-
vez.*
- Ibid.* l. 24. les fievres, *lis. la fievre.*
- Ibid.* l. 27. & des reins, *lis. & de reins.*
- P. 349. l. 17. abandonné, *lis. abandonnés.*
- P. 357. l. 2. de Navenne, *lis. de Ravenne.*

